CONTES
FANTASTIQUES

DE

E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

TRADUCTEUR DE ZSCHOKKE.

TOME II.

BRUXELLES.

LOUIS HAUMAN ET COMPAGNIE.

M DCCC XXX.

Imprimerie de Lauren[illegible]ères.

CONTES
FANTASTIQUES.

IMPRIMERIE DE LAURENT FRÈRES.

CONTES

FANTASTIQUES

DE

E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

TRADUCTEUR DE ZSCHOKKE.



TOME II.

BRUXELLES.

LOUIS HAUMAN ET COMPAGNIE.

M DCCC XXX.

LE VIOLON

DE

CRÉMONE.

CONTES FANTASTIQUES.

LE VIOLON DE CRÉMONE.

CHAPITRE PREMIER.

Le conseiller Crespel est l'homme le plus merveilleux qui se soit offert à mes yeux, dans le cours de ma vie.

Lorsque j'arrivai à H.... où je devais séjourner quelque temps, toute la ville parlait de lui, car alors il était dans tout le feu de son originalité. Crespel s'était rendu célèbre comme juriste éclairé, et comme profond diplomate. Un souverain qui n'était pas peu puissant en Allemagne s'était adressé à lui pour composer un mémoire, adressé à la cour impériale, relativement à un ter-

ritoire sur lequel il se croyait des prétentions bien fondées. Ce mémoire produisit les plus heureux résultats, et comme Crespel s'était plaint une fois en présence du prince, de ne pouvoir trouver une habitation commode, celui-ci, pour le récompenser, s'engagea à subvenir aux frais d'une maison, que Crespel ferait bâtir à son gré. Le prince lui laissa même le choix du terrain; mais Crespel n'accepta pas cette dernière offre; et il demanda que la maison fût élevée dans un jardin qu'il possédait aux portes de la ville, et dont la situation était des plus pittoresques. Il fit l'achat de tous les matériaux nécessaires et les fit transporter au lieu désigné. Dès lors on le vit tout le jour, vêtu d'un costume confectionné d'après ses principes particuliers, broyer la chaux, amasser les pierres, toiser, creuser et se livrer à tous les travaux des manouvriers. Il ne s'était adressé à aucun architecte, il n'avait pas tracé le moindre plan. Enfin cependant, un beau jour, il alla trouver un honnête maître maçon de H..., et le pria de se rendre, dès le lendemain matin, au lever du jour, dans son jardin, avec un grand nombre d'ouvriers, pour bâtir sa maison. Le maître maçon s'informa tout naturellement des devis,

mais il fut bien surpris lorsque Crespel lui répondit qu'il n'avait pas besoin de tout cela, et que l'édifice s'achèverait bien sans ces barbouillages.

Le jour suivant, le maître maçon, venu avec ses gens, trouva Crespel auprès d'une fosse tracée en carré régulier.

— C'est ici, dit le conseiller, qu'il faudra placer les fondations de ma maison; puis, je vous prierai d'élever les quatre murailles, jusqu'à ce que je vous dise : c'est assez.

— Sans fenêtres, sans portes, sans mur de traverse? demanda le maçon, presque épouvanté de la singularité de Crespel.

— Comme je vous le dis, mon brave homme, répondit tranquillement Crespel, le reste s'arrangera tout seul.

La promesse d'un riche paiement décida seule le maître maçon à entreprendre cette folle construction; mais jamais édifice ne s'éleva plus joyeusement, car ce fut au milieu des éclats de rire continuels des travailleurs, qui ne quittaient jamais le terrain où ils avaient à boire et à manger en abondance. Aussi les quatre murailles montèrent dans les airs, avec une rapidité incroyable; enfin, un jour Crespel s'écria : Halte ! Aussitôt les pioches et les

marteaux cessèrent de retentir, les travailleurs descendirent de leurs échafauds, et Crespel se vit entouré d'ouvriers qui lui demandaient ce qu'il fallait faire.

— Place! s'écria Crespel en les écartant de la main, et courant à l'extrémité de son jardin. Il se dirigea lentement vers son carré de pierres, secoua la tête d'un air mécontent en approchant d'un des murs, courut à l'autre extrémité du jardin, revint encore et secoua de nouveau sa tête. Il fit plusieurs fois ce manège, jusqu'à ce qu'enfin il alla donner droit du nez contre un pan de mur. Alors il s'écria: Arrivez, mes amis! faites-moi ici une porte.

En même temps, il en donna la hauteur et la largeur. On la perça aussitôt, selon ses indications. Dès qu'elle fut pratiquée, il entra dans la maison et se mit à rire d'un air satisfait, lorsque le maître maçon lui fit remarquer qu'elle avait juste la hauteur d'une maison à deux étages. Crespel se promenait de long en large dans l'enceinte des quatre murs, suivi des maçons, portant pelles et pioches, et dès qu'il s'écriait: Ici une fenêtre de six pieds de haut et de quatre de large! là une lucarne de deux pieds! on les exécutait aussitôt.

Ce fut justement pendant cette opération

que j'arrivai à H..... C'était un plaisir que de voir des milliers de gens assemblés autour du jardin, qui poussaient de grands cris de joie, quand on voyait de nouveau tomber quelque pierre, et qu'une fenêtre apparaissait subitement, là où on n'eût pas soupçonné qu'il dût s'en trouver une. Le reste de la construction de l'édifice et les autres travaux furent accomplis de cette manière et avec la même soudaineté. La singularité grotesque de toute l'entreprise, la surprise qu'on éprouva en voyant qu'après tout, la maison prenait un assez bon aspect, et surtout la libéralité de Crespel, entretinrent la bonne humeur de tous les ouvriers qui commencèrent à exécuter les projets du conseiller. Toutes les difficultés se trouvèrent ainsi vaincues, et en peu de temps il s'éleva une grande maison qui avait extérieurement l'aspect le plus bizarre, car toutes les parties y semblaient jetées au hasard, mais dont l'intérieur offrait mille agrémens et dont l'arrangement était d'une commodité extrême. Tous ceux qui la visitèrent furent d'accord en cela, et moi-même je ne pus en disconvenir lorsqu'une connaissance plus intime avec Crespel m'eut ouvert sa maison.

CHAPITRE II.

Je n'avais pas encore pu voir l'original conseiller, sa maison l'occupait tellement qu'il ne s'était pas montré chez le professeur M**, où il avait coutume de dîner une fois chaque semaine. Il lui avait même dit qu'il ne franchirait pas la porte de son jardin avant l'inauguration de sa nouvelle demeure. Tous les amis et toutes les connaissances de Crespel s'attendaient à un grand repas à cette occasion; mais Crespel n'invita que les maîtres, les compagnons et les apprentis qui avaient coopéré à la construction du bâtiment. Il les traita de la façon la plus splendide. Des maçons entamaient de fins pâtés de venaison, de pauvres menuisiers se régalaient de faisans dorés, et les truffes, les poissons monstrueux, les fruits les plus rares étaient entassés en abondance devant des malheureux. Le soir, vinrent leurs femmes et leurs filles, et il y eut un grand bal. Crespel walsa plusieurs fois avec des femmes de maîtres, puis il alla se placer au milieu de l'or-

chestre, prit un violon, et dirigea les contredanses jusqu'au matin.

Quelques jours après cette farce, qui donna au conseiller Crespel le renom d'un ami du peuple, je le trouvai chez son ami, le professeur M**. Sa conduite fut des plus singulières. Ses mouvemens étaient si brusques et si gênés que je m'attendais à chaque instant à le voir se blesser, ou à briser quelque meuble; mais ce malheur n'arriva pas, et on ne le redoutait pas sans doute, car la maîtresse de la maison ne montra nulle inquiétude en le voyant tourner à grands pas autour d'une table chargée de tasses de porcelaine, manœuvrer près d'un grand miroir et prendre dans ses mains un vase de fleurs admirablement peint, pour en admirer les couleurs. En général, Crespel examina dans le plus grand détail, avant le repas, tout ce qui se trouvait dans la chambre du professeur, il alla même jusqu'à monter sur un fauteuil et détacher un tableau pour le lorgner plus à l'aise. A table il parla beaucoup et avec une chaleur extrême, passant quelquefois d'une chose à une autre sans transition, souvent s'étendant sur un sujet jusqu'à l'épuiser, y revenant sans cesse, le retournant de mille manières, s'abandonnant à vingt digressions d'une

longueur infinie, et qui toutes ramenaient le sujet éternel. Sa parole était tantôt rauque et criarde, tantôt basse et modulée; mais jamais elle ne convenait à ce dont il parlait. Il fut question de musique, et on vanta fort un nouveau compositeur. Crespel se mit à rire, et dit d'un ton doux et presque chantant: Je voudrais que Satan emportât ce maudit aligneur de notes, à dix mille millions de toises au fond des enfers! Puis, il ajouta d'une voix terrible : Elle! c'est un ange du ciel, c'est un tout divin formé des accords les plus purs! la lumière et l'astre du chant! — A ces mots, ses yeux se remplirent de larmes. Il fallut qu'on se souvînt qu'une heure auparavant il avait été question d'une cantatrice célèbre. On servit un rôti de lièvre. Je remarquai que Crespel séparait soigneusement sur son assiette les os de la chair, et qu'il s'informa longuement de la pate que la fille du professeur, enfant de cinq ans, lui apporta en riant.

Pendant le repas, le conseiller avait regardé plusieurs fois les enfans d'un air amical. Ils se levèrent à la fin du repas et s'approchèrent de lui, non sans quelque crainte toutefois et sans se tenir à trois pas. On apporta le dessert. Le conseiller tira de sa poche une jolie cassette

dans laquelle se trouvait un petit tour d'acier. Prenant alors un os du lièvre qu'il avait mis à part, il se mit à le tourner et confectionna avec une vitesse et une rapidité incroyables de petites boîtes, des boules, des quilles, des corbeilles et mille autres bagatelles que les enfans reçurent en poussant des cris de joie.

Au moment de se lever de table, la nièce du professeur dit à Crespel : Que devient notre bonne Antonie, cher conseiller?

Crespel fit une grimace affreuse, et son visage prit une expression diabolique.

— Notre chère Antonie? répéta-t-il d'une voix aussi douce que désagréable.

Le professeur s'avança vivement. Je lus dans le regard sévère qu'il lança à sa nièce, qu'elle avait touché une corde qui résonnait d'une manière dissonante dans l'ame de Crespel.

— Comment va le violon? demanda le professeur, d'un ton gaillard, en prenant les mains du conseiller.

Le visage de Crespel s'éclaircit, et il répondit d'une voix tonnante : — Admirablement, professeur. Vous savez ce beau violon d'Amati, dont je vous ai parlé, et qu'un heureux hasard a fait tomber dans mes mains : j'ai commencé à le mettre en pièces aujourd'hui. J'espère

qu'Antonie aura soigneusement achevé de le briser.

— Antonie est une bonne fille, dit le professeur.

— Oui vraiment, elle l'est ! s'écria le conseiller en se retournant subitement pour prendre sa canne et son chapeau et en gagnant la porte. Je vis dans la glace que de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Dès que Crespel fut parti, je pressai le professeur de me dire quels rapports le conseiller avait avec les violons et surtout avec Antonie.

— Ah ! dit le professeur, le conseiller est un homme tout à fait merveilleux, et il fait des violons d'une manière aussi folle, qu'il fait tout le reste.

— Il fait des violons ? demandai-je tout étonné.

— Oui, reprit le professeur, Crespel confectionne, au dire des connaisseurs, les meilleurs violons que l'on connaisse depuis bien des années. Autrefois, quand il avait fait un bon instrument, il permettait à ses amis de s'en servir, mais, depuis quelque temps, il n'en est plus ainsi. Dès que Crespel a achevé un violon, il en joue lui-même une heure ou deux, avec une puissance admirable et une expression en-

traînante, puis il l'accroche auprès des autres, sans jamais y toucher et sans souffrir qu'on y touche. Quand un violon d'un ancien maître se trouve en vente, Crespel l'achète à quelque prix qu'on veuille le vendre. Mais il agit à peu près de même qu'avec les violons qu'il fait; il en joue une seule fois, puis il le démonte pour en examiner la structure intérieure, et s'il n'y découvre pas ce qu'il cherche, il en jette les débris d'un air mécontent, dans une grande caisse qui est déjà remplie de débris de violons.

—Mais Antonie? demandai-je avec vivacité.

—Quant à cela, dit le professeur, c'est une chose qui me ferait abhorrer le conseiller, si la bonté de son caractère, qui va jusqu'à la faiblesse, ne me donnait la certitude qu'il y a là quelque circonstance ignorée. Lorsqu'il y a quelques années, le conseiller vint s'établir ici, il vivait en solitaire, avec une vieille servante, dans une maison obscure d'une rue éloignée. Bientôt il éveilla, par mille singularités, la curiosité de ses voisins, et dès qu'il remarqua que l'attention se portait sur lui, il chercha et trouva des connaissances. Partout, comme dans ma maison, on s'accoutuma à le voir, et bientôt il devint indispensable. Son abord brus-

que et sévère n'empêcha pas les enfans de le chérir, et son air imposant le préservait en même temps de leurs importunités. Vous avez vu aujourd'hui vous-même par quelles séductions variées il sait gagner leur cœur. Après avoir séjourné ici quelque temps, il partit tout à coup sans que personne connût le lieu où il s'était retiré. Quelques mois après il revint. Dans la soirée qui suivit le retour de Crespel, on vit ses fenêtres éclairées d'une façon extraordinaire. Cette circonstance éveilla l'attention des voisins, et on ne tarda pas à entendre une voix ravissante, une voix de femme, accompagnée par un piano. Puis on entendit le son d'un violon qui luttait d'énergie, de force et de souplesse avec la voix. On reconnut aussitôt que c'était le conseiller qui jouait de cet instrument. Moi-même je me mêlai à la foule immense que ce merveilleux concert avait rassemblée autour de la maison du conseiller, et je dois convenir, qu'auprès de cette voix pénétrante, le chant de la plus célèbre cantatrice m'eût semblé fade et sans expression; jamais je n'avais conçu l'idée de ces sons si long-temps soutenus, de ces trillemens du rossignol, de ces gammes, s'élevant, tantôt jusqu'au son de l'orgue, et tantôt descendant jusqu'au murmure

le plus léger. Il ne se trouvait personne qui ne fût sous le charme de cet enchantement, et lorsque la cantatrice gardait le silence, on entendait chacun reprendre haleine, tant le silence était profond. Il était près de minuit, lorsqu'on entendit le conseiller parler violemment; une voix d'homme lui répondait et semblait lui faire des reproches, et la voix entrecoupée d'une jeune fille exprimait des accens plaintifs. Le conseiller parlait toujours avec plus de colère, jusqu'à ce qu'enfin sa voix reprit le ton chantant que vous connaissez. Un cri perçant de la jeune fille l'interrompit; puis il régna un profond silence. Quelques momens après, un jeune homme se précipita en gémissant hors de la maison, et se jeta dans une chaise de poste qui l'attendait et qui partit rapidement. Le jour suivant le conseiller parut et se montra fort serein. Personne n'eut le courage de l'interroger sur les évènemens de la nuit. La vieille servante dit seulement que le conseiller avait amené avec lui une charmante fille qu'il nommait Antonie, et qui chantait merveilleusement; qu'un jeune homme l'avait également accompagné. Il semblait aimer tendrement Antonie, et il était sans doute son fiancé; mais le conseiller l'avait forcé de par-

tir subitement. — Les rapports du conseiller avec Antonie ont été jusqu'à ce jour un mystère, mais il est certain qu'il tyrannise la pauvre fille de la manière la plus odieuse. Il la garde comme le docteur Bartholo gardait sa pupille, et à peine permet-il qu'elle regarde par la fenêtre. Si quelquefois, cédant à de pressantes instances, il la mène avec lui, sans cesse il la poursuit de ses regards, et il ne souffre pas qu'on fasse entendre un seul accent musical près d'elle, encore moins qu'Antonie chante. Il ne lui permet pas non plus de chanter dans sa maison; aussi, le chant qu'elle a fait entendre dans cette nuit mémorable est demeuré comme une tradition, et ceux mêmes qui ne s'y trouvèrent pas disent souvent, lorsqu'une cantatrice nouvelle vient débuter : Ce chant-là n'est rien; Antonie seule sait chanter!

CHAPITRE III.

On sait combien les choses fantastiques me frappent et me touchent. Je jugeai indispensable de faire la connaissance d'Antonie. J'avais

déjà appris quelques unes des conjectures du public sur cette jeune fille, mais je ne soupçonnais pas qu'elle vécût dans la ville, et qu'elle se trouvât sous la domination du bizarre Crespel. Dans la nuit suivante, je rêvai tout naturellement du chant merveilleux d'Antonie, et comme elle me suppliait fort tendrement, dans un adagio, composé par moi-même, de la sauver, je fus bientôt résolu à devenir un second Astolfe, et à pénétrer dans la maison de Crespel, comme dans le château enchanté d'Alcine.

Les choses se passèrent plus paisiblement que je ne l'avais pensé; car, à peine eus-je vu deux ou trois fois le conseiller, et lui eus-je parlé avec quelque chaleur de la structure des bons violons, qu'il m'engagea lui-même à visiter sa maison. Je me rendis à son invitation, et il étala devant moi son trésor de violons. Une douzaine de ces instrumens était appendue dans son cabinet. J'en remarquai un portant les traces d'une haute antiquité et fort richement sculpté. Il était suspendu au dessus des autres, et une couronne de fleurs dont il était surmonté semblait le désigner comme le roi des instrumens.

— Ce violon, me dit Crespel, est un mor-

ceau merveilleux d'un artiste inconnu, qui vivait sans doute du temps de Tartini. Je suis convaincu qu'il y a dans sa construction intérieure quelque chose de particulier, et qu'un secret que je poursuis depuis long-temps se dévoilera à mes yeux lorsque je démonterai cet instrument. Riez de ma faiblesse, si vous voulez. Mais cet objet inanimé à qui je donne, quand je le veux, la vie et la parole, me parle souvent d'une façon merveilleuse et lorsque j'en jouai pour la première fois, il me sembla que je n'étais que le magnétiseur qui excite le somnambule, et l'aide à révéler ses sensations cachées. Vous pensez bien que cette folie ne m'a jamais occupé sérieusement, mais il est à remarquer que je n'ai jamais pu me décider à détruire cette sotte machine. Je suis content aujourd'hui de ne pas l'avoir fait, car depuis qu'Antonie est ici, je joue quelquefois de ce violon devant elle. Antonie l'écoute avec plaisir, avec trop de plaisir!

Le conseiller prononça ces dernières paroles avec un attendrissement visible; cela m'enhardit. — O mon cher conseiller, lui dis-je, ne voudriez-vous pas en jouer devant moi? Crespel prit son air mécontent, et me dit de sa voix chantante et modulée : — Non, mon cher

étudiant! et la chose en resta là. Il me fit encore voir mille raretés puériles; enfin, il ouvrit une petite cassette, en tira un papier plié qu'il me mit dans la main, en me disant solennellement : Vous êtes un ami de l'art, prenez ce présent comme un souvenir qui doit vous être éternellement cher. A ces mots, il me poussa doucement par les deux épaules vers la porte et m'embrassa sur le seuil. A proprement parler, c'est ainsi qu'il me chassa d'une façon toute symbolique. En ouvrant le papier, j'y trouvai un petit fragment de quinte d'une ligne de longueur : sur le papier se trouvaient ces mots : « Morceau de la quinte dont se servait pour son violon le célèbre Stamitz dans le dernier concert qu'il donna avant sa mort. » La promptitude avec laquelle j'avais été congédié, lorsque j'avais parlé d'Antonie, me fit penser que je ne la reverrais jamais; mais il n'en fut pas ainsi, car lorsque je revins pour la seconde fois chez le conseiller, je trouvai Antonie dans sa chambre, elle l'aidait à ajuster les morceaux d'un violon. L'extérieur d'Antonie ne fit pas sur moi une impression profonde, mais on ne pouvait détourner son regard de ces yeux bleus et de ces lèvres de rose arrondies si délicatement. Elle était fort pâle,

mais dès que la conversation s'animait ou qu'elle prenait une tournure gaie, un vif incarnat se répandait sur ses joues qui s'animaient d'un doux sourire. Je causai avec Antonio d'un ton détaché, et je ne remarquai nullement dans Crespel ces regards d'Argus dont m'avait parlé le professeur. Il demeura fort calme, occupé de son travail, et il sembla même plusieurs fois donner son approbation à notre entretien. Depuis, je visitai souvent le conseiller, et l'intimité qui régna bientôt entre nous trois donna à notre petite réunion un charme infini. Le conseiller me réjouissait fort par ses singularités extraordinaires, mais c'était surtout Antonie qui m'attirait par ses charmes irrésistibles, et qui me faisait supporter maintes choses auxquelles, impatient comme je l'étais alors, je me fusse bientôt soustrait. Il se mêlait à l'originalité du conseiller, une manie qui me contrariait sans cesse, et qui souvent me semblait du plus mauvais goût ; car chaque fois que la conversation se portait sur la musique et particulièrement sur le chant, il avait soin de la détourner, et, de sa voix aigre et modulée, il la ramenait sur quelque sujet fade ou vulgaire.

Je voyais alors, au profond chagrin qui se

peignait dans les regards d'Antonie, que le conseiller n'avait eu d'autre dessein que d'éviter une invitation de chanter ; je n'y renonçai pas. Les obstacles que m'opposait le conseiller augmentaient l'envie que j'avais de les surmonter, et j'éprouvais le plus violent désir d'entendre le chant d'Antonie, dont mes songes étaient remplis. Un soir, je trouvai Crespel dans la plus belle humeur ; il avait brisé un violon de Crémone, et il avait trouvé que les tables d'harmonie étaient placées une demi-ligne plus près l'une de l'autre que d'ordinaire. Quelle précieuse découverte pour la pratique ! Je parvins à l'enflammer en lui parlant de la vraie manière de diriger son instrument. Les grands et véritables maîtres du chant que cita Crespel m'amenèrent à faire la critique de la méthode de chant qui consiste à se former d'après les effets d'instrument. — Quoi de plus absurde, m'écriai-je, en m'élançant de ma chaise vers le piano que j'ouvris spontanément, quoi de plus absurde que cette méthode qui semble verser les sons un à un sur la terre ! Je chantai alors quelques morceaux nouveaux qui confirmaient mon dire, et je les accompagnai d'accords plaqués. Crespel riait aux éclats et s'écriait : Oh ! oh ! il me semble que j'entends nos Alle-

mands italiénisés chantant du Puccita ou du Portogallo !

— Le moment est arrivé, pensai-je, et m'adressant à Antonie : Je suis sûr, lui dis-je, que ce n'est pas là votre méthode, et en même temps j'entamais un morceau admirable et passionné du vieux Léonardo Léo. Les joues d'Antonie s'animèrent d'un coloris brûlant, un éclat céleste vint ranimer ses yeux, elle accourut au piano et ouvrit les lèvres. Mais au même moment Crespel s'avança, me prit par les épaules et me dit de sa voix aigre et douce : — J'avoue, mon digne et respectable étudiant, que je manquerais à toutes les convenances et à tous les usages, si j'exprimais hautement le désir que Satan vous prît avec ses griffes et qu'il vous emportât au fin fond des enfers ; cette nuit est au reste fort sombre, et quand même je ne vous jetterais pas par la fenêtre, vous auriez peine à arriver sain et sauf au bas de l'escalier ; prenez donc cette lumière et regagnez la porte, en vous souvenant que vous avez, en moi, un ami véritable, bien qu'il puisse arriver que vous ne le trouviez plus jamais au logis.

A ces mots, il m'embrassa, et, me serrant étroitement de façon à m'empêcher de jeter

un seul regard sur Antonie, il me conduisit jusqu'à la porte.

CHAPITRE IV.

J'étais déjà placé depuis deux ans à Berlin, lorsque j'entrepris un voyage dans le midi de l'Allemagne. Un soir, je vis se dessiner au crépuscule les tours de H..... A mesure que j'approchais, un sentiment de malaise indéfinissable s'emparait de moi; j'étouffais, et je fus forcé de descendre de voiture pour respirer plus librement Mais bientôt cet abattement augmenta jusqu'à la douleur physique. Il me semblait que j'entendais les accords d'un chœur céleste qui parcourait les airs. Les tours devinrent plus distinctes, je reconnus des voix d'hommes qui entonnaient un chant sacré.

— Que se passe-t-il ? m'écriai-je avec effroi.

— Ne le voyez-vous pas? repondit le postillon qui cheminait sur son cheval. Ne le voyez-vous pas? ils enterrent quelqu'un au cimetière!

En effet, nous nous trouvions près d'un cimetière, et je vis un cercle d'hommes vêtus de noir, entourant une fosse qu'on se disposait

à combler. Je m'étais avancé si près de la colline où se trouvaient les sépultures, que je ne pouvais plus voir dans le cimetière. Le chœur cessa, et je remarquai, du côté de la porte de la ville, d'autres hommes vêtus de noir qui revenaient de l'enterrement. Le professeur, avec sa nièce, passa près de moi sans me reconnaître. La nièce tenait son mouchoir devant ses yeux et pleurait amèrement. Il me fut impossible d'entrer dans la ville; j'envoyai mon domestique avec la voiture à l'auberge où je devais loger, et je me mis à parcourir ces lieux que je connaissais bien, espérant ainsi faire cesser le malaise que j'éprouvais, et qui n'avait peut-être sa source que dans des causes physiques. En entrant dans une allée qui conduisait à la ville je fus témoin d'un singulier spectacle. Je vis s'avancer, conduit par deux hommes en deuil, le conseiller Crespel qui faisait mille contorsions pour leur échapper. Il avait, comme d'ordinaire, son habit gris si singulièrement coupé, et de son petit chapeau à trois cornes qu'il portait martialement sur l'oreille pendait un lambeau de crêpe, qui flottait à l'aventure. Il avait attaché autour de ses reins un noir ceinturon d'épée; mais au lieu de rapière, il y avait passé

un long archet de violon. Un froid glacial s'empara de mes sens. Je le suivis lentement. Les hommes du deuil conduisirent le conseiller jusqu'à sa maison; là, il les embrassa en riant aux éclats. Lorsqu'ils se furent éloignés, les regards du conseiller se tournèrent vers moi. Il me regarda long-temps d'un œil fixe, puis il s'écria d'une voix sourde: Soyez le bienvenu, messire étudiant! vous comprenez aussi....

A ces mots, il me prit par le bras et, m'entraînant dans sa maison, il me fit monter dans la chambre où se trouvaient ses violons. Ils étaient tous couverts de voiles noirs; mais le beau violon de Crémone, sculpté, manquait; à sa place on avait suspendu une couronne de cyprès. Je compris ce qui était arrivé. — Antonie! ah! Antonie, m'écriai-je dans un affreux désespoir. Le conseiller resta devant moi, immobile, les bras croisés sur sa poitrine. Je montrai du doigt la couronne de cyprès.

—Lorsqu'elle mourut, dit le conseiller d'une voix affaiblie et solennelle, lorsqu'elle mourut, l'archet de ce violon se brisa avec fracas, et la table d'harmonie tomba en éclats. Cet instrument fidèle ne pouvait exister qu'avec elle; il est dans sa tombe, enseveli avec elle!

Profondément ému, je tombai sur un siège;

mais le conseiller se mit à chanter d'une voix rauque une chanson joyeuse. C'était un spectacle affreux que de le voir sauter et tourner sur un pied, tandis que le crêpe de son chapeau battait en flottant les violons attachés à la muraille. Je ne pus retenir un cri d'effroi, lorsque le crêpe vint frapper mon visage, au moment où le conseiller passa devant moi en tournant rapidement. Il me semblait qu'il allait m'envelopper avec lui dans les voiles funèbres qui obscurcissaient son intelligence. Tout à coup il s'arrêta devant moi, et me dit de sa voix modulée : Mon fils ! pourquoi crier ainsi? as-tu vu l'ange de la mort? il précède toujours la cérémonie.

Il s'avança au milieu de la chambre, arracha l'archet de son ceinturon, le leva des deux mains au dessus de sa tête, et le brisa si violemment qu'il vola en mille débris. Crespel s'écria en riant hautement : Maintenant la baguette est brisée sur moi *! Oh, je suis libre! — Libre! vivat! je suis libre! je ne ferai plus de violons! — Plus de violons! *Viva la libertà!* — Et il se remit à chanter d'une façon terrible sa joyeuse chanson, et à sauter dans la

* C'est ainsi qu'on annonce un arrêt de mort en Allemagne. (*Le tr.*)

chambre. Plein d'horreur, je me disposais à m'échapper, mais le conseiller me retint d'une main vigoureuse, tout en me disant d'un ton calme : Restez, messire étudiant. Ne prenez pas pour de la folie ces accès d'une douleur qui me tue; tout cela n'est arrivé que parce que je me suis fait dernièrement une robe de chambre dans laquelle je voulais avoir l'air du destin ou de Dieu! — Il continua à parler sans suite et sans raison, et finit par tomber accablé d'épuisement et de fatigue. La vieille servante accourut à mes cris, et je respirai lorsque je me trouvai enfin en liberté.

Je ne doutai pas un instant que Crespel n'eût perdu l'esprit. Le professeur prétendit le contraire. — Il y a des hommes, dit-il, auxquels la nature ou des circonstances particulières ont retiré le voile sous lequel nous commettons nos folies, sans être remarqués. Ils ressemblent à ces insectes qu'on a dépouillés de leur peau et qui nous apparaissent avec le jeu de leurs muscles à découvert. Tout ce qui est pensée en nous est action dans Crespel. Mais ce sont des éclairs. La mort d'Antonie a forcé tous ses ressorts; demain déjà, j'en suis sûr, il reprendra sa route ordinaire.

En effet, le conseiller se montra le lende-

main dans son état habituel; seulement il déclara qu'il ne ferait plus de violons, et qu'il ne jouerait jamais de cet instrument. Depuis, j'ai appris qu'il avait tenu sa parole.

CHAPITRE V.

Les paroles du professeur avaient augmenté les soupçons que m'avait fait concevoir la mort d'Antonie; et j'étais alors convaincu que le conseiller avait de grandes fautes à expier. Je ne voulais pas quitter H..., sans lui avoir reproché le crime dont je le croyais coupable; je voulais l'ébranler jusqu'au fond de son ame et lui arracher l'aveu de cette horrible action. Plus j'y songeais, plus je voyais clairement que ce Crespel était un scélérat, et j'en étais venu à établir en moi-même cette pensée, comme une vérité incontestable. C'est dans cette disposition, que je me rendis un jour chez le conseiller. Je le trouvai occupé à exécuter au tour plusieurs petits objets. Il me reçut d'un air riant et calme.

—Comment, m'écriai-je avec violence en

l'abordant, comment pouvez-vous trouver un moment de tranquillité dans votre ame, en songeant à l'horrible action que tous les tourmens de l'enfer ne pourront assez punir?

Le conseiller me regarda d'un air étonné et posa son outil de côté.

— Comment l'entendez-vous, mon ami? me dit-il. Asseyez-vous donc, je vous prie, sur cette chaise. — Mais moi, m'échauffant de plus en plus, je rompis toutes les barrières, et je l'accusai hautement de la mort d'Antonie, le menaçant de toutes les vengeances du ciel. En ma qualité d'homme de loi, j'allai même si loin, que je m'écriai que je mettrais tout en œuvre pour découvrir les traces de son attentat, et le livrer aux juges temporels. Je fus singulièrement embarrassé, lorsqu'après avoir terminé mon pompeux et virulent discours, je vis le conseiller me regarder paisiblement, comme s'il eût attendu que je continuasse encore de parler. J'essayai de le faire, mais les paroles ne venaient plus, le fil de mes pensées était rompu, et mes phrases étaient si incohérentes que je ne tardai pas à garder le silence.

Crespel jouissait de mon embarras, un sourire ironique et méchant voltigeait sur ses lè-

vres. Bientôt, il reprit son air grave et me dit d'un ton solennel : — Jeune homme ! tu me regardes comme un extravagant, comme un insensé ; je te pardonne, car nous sommes enfermés dans la même maison de fous, et tu ne t'irrites de ce que je crois être Dieu le père, que parce que tu te crois Dieu le fils. Mais comment as-tu osé vouloir pénétrer dans une vie qui doit te rester étrangère, et essayer d'en démêler les fils les plus secrets? Elle n'est plus, et le secret a cessé !

Crespel se leva et fit plusieurs fois le tour de la chambre. Je repris courage et je le suppliai de m'expliquer cette énigme. Il me regarda long-temps, prit ma main et me conduisit près de la fenêtre dont il ouvrit les deux côtés. Il appuya ses deux bras sur le balcon, et le corps penché au dehors, les yeux fixés sur le jardin, il me raconta l'histoire de sa vie. Lorsqu'il l'eut terminée, je me retirai touché et confus.

Voici les circonstances qui concernent Antonie. Vingt ans auparavant, la passion que le conseiller avait pour les meilleurs violons des vieux maîtres l'attira en Italie. Il n'en construisait pas encore, et il ne songeait pas non plus à les démonter. A Venise, il entendit

la célèbre cantatrice Angela N...... i, qui brillait alors dans les premiers rôles, sur le theatro di San-Benedetto. L'enthousiasme qu'il éprouva ne s'adressait pas seulement au talent de la signora Angela, mais encore à sa beauté céleste. Le conseiller chercha à faire la connaissance d'Angela, et, en dépit de ses formes un peu rustiques, il parvint par sa supériorité en musique et par son jeu hardi et expressif sur le violon, à gagner le cœur de la belle Italienne. Une liaison intime les amena en peu de semaines à un mariage qui resta caché, parce que Angela ne voulait pas perdre le nom sous lequel elle avait acquis tant de célébrité, pour prendre le nom peu harmonieux de Crespel. Le conseiller me décrivit avec l'ironie la plus folle la manière dont la signora Angela l'avait tourmenté dès qu'elle avait été sa femme. Toutes les humeurs, tous les caprices de toutes les premières cantatrices réunies, avaient été, au dire de Crespel, réunis dans le petit corps d'Angela. S'il lui arrivait de vouloir exprimer une volonté, Angela lui envoyait une armée entière d'Abbates, de Maestros, d'Academicos, qui le désignaient comme l'amant le plus incivil, le plus insupportable qui eût jamais résisté à une aimable signora. Une

fois, après un de ces orages, Crespel s'était enfui à la maison de plaisance d'Angela et il oubliait, en improvisant sur son violon de Crémone, tous les chagrins de la journée; mais bientôt, la signora, qui l'avait suivi de près, entra dans la salle. Elle se trouvait dans cet instant en humeur de tendresse, et embrassant le conseiller, elle lui fit de doux reproches et reposa sa tête sur son épaule. Mais Crespel, plongé dans le tourbillon de ses accords, continua de jouer du violon avec son enthousiasme ordinaire, et il arriva que son archet atteignit légèrement la signora. — *Bestia tedesca!* s'écria-t-elle en se relevant avec fureur; en même temps elle arracha le violon des mains du conseiller, et le mit en pièces en le frappant contre une table de marbre. Le conseiller resta pétrifié; mais, se réveillant comme d'un rêve, il souleva avec force la signora, la jeta par la fenêtre de sa propre maison, et, sans s'inquiéter de ce qui arriverait, il gagna Venise, d'où il partit aussitôt pour l'Allemagne. Ce ne fut que plus tard qu'il comprit bien ce qu'il avait fait. Bien qu'il sût que l'élévation de la fenêtre n'était pas plus de cinq pieds, il se sentait cruellement tourmenté, et d'autant plus vivement, que la

signora lui avait donné à entendre qu'elle avait espoir de devenir mère. Il osait à peine prendre des informations, et il ne fut pas peu surpris, lorsque environ huit mois après son retour il reçut de sa chère moitié la lettre la plus tendre. Elle n'y faisait pas le moindrement mention de ce qui s'était passé à la maison de plaisance, et lui annonçait qu'elle était accouchée d'une charmante fille; le *marito amato*, le *padre felicissimo* était incessamment prié de revenir aussitôt à Venise. Crespel ne se rendit pas à l'invitation, mais il écrivit à ses amis d'Italie pour s'informer de ce qui s'était passé pendant son absence; il apprit que la signora était tombée sur l'herbe molle, avec la légèreté d'un oiseau, et que sa chute n'avait eu pour elle que des suites morales. Dès ce moment, elle s'était montrée entièrement changée . plus de traces d'humeur, de caprices; le maestro, qui avait composé les opéras pour le carnaval de cette année-là avait été le plus heureux des hommes; car la signora avait consenti à chanter tous ses airs, sans les innombrables changemens qu'elle avait coutume d'exiger. Le conseiller ne fut pas peu touché de cette transformation; il demanda des chevaux et se jeta dans sa

voiture. Tout à coup il fit arrêter : — Mais, se dit-il, est-il bien certain que ma présence ne rende pas à Angela toute son humeur fantasque, et aurai-je donc toujours la ressource de la jeter par la fenêtre? Il descendit de sa voiture et écrivit à sa femme une lettre bien tendre, où il parla de la joie qu'il éprouvait d'apprendre que sa fille avait comme lui un petit signe derrière l'oreille; il lui jura qu'il l'aimait toujours, et il resta en Allemagne. Les protestations d'amour, les regrets de l'absence, les désirs, les espérances volèrent longtemps de Venise à H.... et de H.... à Venise. Angela vint enfin en Allemagne et eut un succès prodigieux, comme on le sait, sur le grand théâtre de F..... Elle n'était plus jeune, mais un attrait magique séduisait en elle, et sa voix n'avait rien perdu de son éclat. Antonie avait grandi, et sa mère avait déjà écrit d'Italie au conseiller, que sa fille annonçait un talent du premier rang. Les amis que Crespel avait à F.... lui apprirent, en effet, que deux cantatrices ravissantes étaient arrivées, et ils l'engagèrent avec instances à venir les entendre. Ils ne soupçonnaient pas quels liens étroits l'unissaient à ces deux étrangères. Crespel brûlait d'envie de voir sa fille; mais quand il son-

geait à sa femme, le courage lui manquait, et il resta chez lui au milieu de ses violons brisés.

Un jeune compositeur bien connu devint amoureux d'Antonie, et Antonie répondit à son amour. Angela n'eut rien à opposer à cette union, et le conseiller y consentit d'autant plus facilement que les compositions du jeune homme avaient trouvé grâce devant son tribunal sévère. Crespel s'attendait chaque jour à recevoir la nouvelle du mariage, mais il ne lui vint qu'une lettre cachetée de noir, et écrite par une main étrangère. Le docteur R... annonçait au conseiller qu'Angela avait été saisie du froid en sortant du théâtre, et qu'elle était morte dans la nuit qui devait précéder le mariage de sa fille. Angela avait déclaré au docteur qu'elle était la femme de Crespel, et le conseiller était invité à venir au plus tôt chercher sa fille restée seule dans le monde. Crespel partit aussitôt pour F..... On ne peut imaginer la manière déchirante dont le conseiller me peignit le moment où il avait vu pour la première fois son Antonie. Il y avait dans la bizarrerie même de ses termes une puissance d'expression dont je ne saurais donner une idée. Le jeune fiancé se trouvait auprès d'elle, et Antonie, saisissant

avec justesse l'esprit bizarre de son père, se mit à chanter un motif sacré du vieux padre Martini, que sa mère chantait sans cesse au conseiller, au temps de leurs amours. Crespel répandit un torrent de larmes; jamais Angela elle-même n'avait dit ce morceau avec tant d'expression. Le son de la voix d'Antonie était merveilleux; il ressemblait tantôt au souffle harmonieux d'une harpe éolienne, et souvent aux légères modulations du rossignol. Ces tons semblaient ne pas trouver assez d'espace dans sa poitrine. Antonie, brûlant d'amour et de joie, chanta ses plus beaux airs; son fiancé l'accompagnait dans l'ivresse la plus grande. Crespel fut d'abord plongé dans le ravissement, ensuite il devint pensif, silencieux, rentré en lui-même. Enfin il se leva, pressa Antonie sur son sein, et lui dit à voix basse et étouffée : — Ne chante plus si tu m'aimes.... cela me déchire le cœur.... ne chante plus.... de grâce....

— Non, dit le lendemain le conseiller au docteur, non, je ne me suis pas trompé : hier, tandis qu'en chantant sa rougeur se concentrait en deux taches sur ses joues pâles, j'ai reconnu que ce n'était point une ressemblance de famille, mais bien ce que je craignais.

Le docteur, dont le visage s'était embruni

aux premiers mots du conseiller, lui répondit :
— Soit que les efforts qu'exige le chant, soit qu'une cause naturelle ait amené ce résultat, la poitrine d'Antonie offre un défaut d'organisation qui donne à son chant cette force merveilleuse, et ces tons uniques qui dépassent presque la sphère de la voix humaine. Mais elle payera de sa mort cette faculté céleste, et si elle continue de chanter, dans six mois elle aura cessé de vivre.

Crespel se sentit déchiré de mille traits. Il lui semblait voir un bel arbre offrir pour la première fois ses fruits, et se flétrir aussitôt, coupé dans sa racine. Sa résolution fut bientôt prise. Il dit tout à Antonie. Il lui demanda si elle préférait suivre son fiancé, et mourir en peu de temps au milieu du tourbillon du grand monde, ou suivre son père, et vivre avec lui de longs jours dans une retraite tranquille. Antonie se jeta en gémissant dans les bras de son père qui comprit toute sa douleur et sa résolution. Il conféra avec le jeune fiancé qui lui jura que jamais le moindre chant ne s'échapperait des lèvres d'Antonie. Mais le conseiller savait trop bien que le compositeur ne résisterait pas à la tentation de faire exécuter ses morceaux; d'ailleurs

il n'eût pas renoncé à entendre cette voix ravissante, car la race musicale est égoïste et cruelle, surtout dès qu'il s'agit de ses jouissances. Bientôt le conseiller disparut avec Antonie. Le fiancé apprit leur départ avec désespoir. Il suivit leurs traces, et arriva en même temps qu'eux à H....

—Le voir encore une fois et puis mourir! disait Antonie d'une voix suppliante.

— Mourir! s'écriait le conseiller avec fureur. Il vit sa fille, celle pour qui il vivait uniquement au monde, s'arracher de ses bras et voler dans ceux de son fiancé; il voulut alors que tout ce qu'il redoutait arrivât. Il força le jeune homme à se placer au piano, Antonie chanta et Crespel joua du violon jusqu'à ce que les deux taches rouges se montrassent sur les joues d'Antonie. Il leur ordonna alors de s'arrêter. Lorsque le jeune compositeur prit congé d'Antonie, elle poussa un grand cri et tomba sans mouvement.—Je crus, ainsi me le dit Crespel, je crus qu'elle était morte comme je l'avais prédit; et comme je m'étais préparé à l'événement le plus funeste, je restai calme et d'accord avec moi-même. Je pris par les épaules le compositeur que cet événement avait abattu,

et je lui dis : (Ici le conseiller prit sa voix modulée.) « Puisqu'il vous a plu, mon cher maître, d'assassiner votre fiancée, vous pouvez vous retirer tranquillement, à moins qu'il ne vous plaise de rester jusqu'à ce que je vous plonge ce couteau de chasse dans le cœur, ce que je ne réponds pas de faire si vous ne partez promptement. » — Il faut qu'en ce moment mon regard ait été passablement sanguinaire, car il partit en toute hâte, en poussant de grands cris. — Lorsque le conseiller voulut relever Antonie, elle ouvrit les yeux, mais ils se refermèrent presque aussitôt. A ses cris, la vieille servante accourut; un médecin qu'on fit venir ne tarda pas à rappeler Antonie à la vie. Elle se rétablit plus promptement que le conseiller ne l'eût espéré, et elle ne cessa de lui témoigner la tendresse la plus vive. Elle partageait complaisamment toutes ses occupations, ses plus folles idées, ses goûts les plus bizarres. Elle l'aidait aussi à briser ses vieux violons et à en faire de nouveaux. — Je ne veux plus chanter, mais vivre pour toi, disait-elle souvent à son père, lorsque quelqu'un la priait de se faire entendre. Le conseiller cherchait toujours à éviter de semblables proposi-

tions ; aussi ne la menait-il qu'avec déplaisir au milieu du monde, et évitait-il toujours les maisons où on faisait de la musique : il savait combien il était douloureux pour Antonie de renoncer à l'art qu'elle avait porté à une si haute perfection. Lorsqu'il eut acheté le magnifique violon qu'il ensevelit avec elle, il se disposait à le mettre en pièces ; mais Antonie regarda l'instrument avec intérêt, et dit d'un air de tristesse : Celui-là aussi ? — Le conseiller ne pouvait lui-même définir quelle puissance l'empêchait de détruire ce violon et le forçait d'en jouer. A peine en eut-il fait sortir les premiers sons, qu'Antonie s'écria avec joie : Ah ! je me retrouve.... Je chante de nouveau ! — En effet les sons argentins de l'instrument semblaient sortir d'une poitrine humaine. Crespel fut ému jusqu'au fond de l'ame, il joua avec plus d'expression que jamais, et lorsqu'il détachait des sons tendres et hardis, Antonie battait des mains et s'écriait avec ravissement : Ah ! que j'ai bien fait cela ! — Depuis ce moment, une sérénité extrême se répandit sur sa vie. Souvent elle disait au conseiller : Je voudrais bien chanter quelque chose, mon père ! — Crespel détachait le violon de la muraille,

et jouait tous les airs d'Antonie ! On la voyait alors s'épanouir de bonheur. — Peu de temps avant mon retour, le conseiller crut entendre, pendant la nuit, jouer sur son piano dans la chambre voisine, et bientôt il reconnut distinctement la manière de préluder du jeune compositeur. Il voulut se lever, mais il lui sembla que des liens de plomb le retenaient immobile. Bientôt, il entendit la voix d'Antonie ; elle chanta d'abord doucement en accords aériens qui s'élevèrent jusqu'au *fortissimo* le plus retentissant ; puis les sons devinrent plus graves, et elle commença un chant sacré à la manière des anciens maîtres, que le jeune compositeur avait autrefois fait pour elle. Crespel me dit que l'état où il se trouvait était incroyable, car l'effroi le plus horrible s'unissait en lui au ravissement le plus délicieux. Tout à coup il se sentit ébloui par une vive clarté ; et il aperçut Antonie et son fiancé qui se tenaient embrassés et se regardaient tendrement. Le chant continua ainsi que les accords du piano, et Antonie ne chantait pas et le jeune homme ne touchait pas le clavier. Le conseiller tomba dans un évanouissement profond. En se réveillant, il lui resta le souvenir

de son rêve. Il courut à la chambre d'Antonie. Elle était étendue sur le sopha, les yeux fermés et le sourire sur les lèvres. Il semblait qu'elle dormît et qu'elle fût bercée par des rêves de bonheur. — Mais elle était morte.

FIN DU VIOLON DE CRÉMONE.

MARINO FALIERI.

MARINO FALIERI.

CHAPITRE PREMIER.

Il y a bien long-temps, et si je ne me trompe, c'était au mois d'août de l'année 1354, le brave amiral génois, Paganino Doria, battit les Vénitiens, et surprit leur ville de Parinzo. Ses galères bien armées couraient des bordées dans le golfe de Venise, semblables à des bêtes de proie affamées qui vont et viennent pour mieux happer leur victime. Le peuple et la seigneurie de Venise étaient saisis d'un effroi mortel. Tous les hommes en état de marcher prirent l'épée ou la rame. Les troupes se rassemblèrent dans le port Saint-Nicolo. Les navires, les arbres, les pierres, tout fut employé pour encombrer la rade et empêcher l'approche de l'ennemi; et tandis que le bruit des armes retentissait au milieu du tumulte, que les masses qu'on lançait

à la mer réveillaient tous les échos du voisinage on voyait sur le Rialto les agens de la seigneurie, le front chargé de sueur, le visage défait, offrir d'une voix tremblante des obligations à gros intérêts en échange de l'argent ; car la république était dans un état de détresse extrême.

La Providence voulut, dans ses mystérieux décrets, que le chef de l'état fût enlevé à son peuple, dans ce moment d'affliction générale. Le doge Andrea Dandolo, que les Vénitiens nommaient leur cher petit comte, *il caro contino*, mourut accablé du poids de ses soucis et de ses travaux. Il était généralement chéri, car il ne passait jamais sur la place de Saint-Marc sans distribuer aux uns des consolations et des conseils, et aux autres des secours et de l'argent; et lorsque les cloches de la grande église annoncèrent sa mort par leurs sons lugubres et prolongés, ce fut une désolation universelle. Les Vénitiens avaient perdu leur appui, leur espérance, ils n'avaient plus qu'à courber la tête sous le joug des Génois : c'est ainsi qu'on se lamentait, et cependant la perte de Dandolo ne changeait en rien la situation extérieure de la république. En effet, le bon petit comte vivait volontiers dans la paix et le repos, il ai-

mait mieux suivre la marche mystérieuse des constellations que les détours de la politique étrangère, et il s'entendait mieux à conduire la procession du saint jour de pâques qu'à mener une armée. Il s'agit alors de nommer un doge qui réunît les talens militaires d'un général à la sagesse d'un magistrat. Les sénateurs s'assemblèrent donc, mais on ne vit que des visages abattus, aux regards fixes, aux yeux mornes et à demi fermés. Où trouver un homme qui prît le gouvernail d'une main ferme? Le vieux sénateur Marino Bodoeri prit enfin la parole.

« L'homme que vous cherchez, dit-il, vous ne le trouverez pas parmi nous; mais tournez vos regards vers Avignon; sur Marino Falieri, que nous y avons envoyé pour féliciter le pape Innocent sur son exaltation à la chaire de saint Pierre; lui seul peut nous arracher à la ruine qui nous menace. Il faut le nommer doge. Vous m'objecterez que ce Marino Falieri est déjà âgé de quatre-vingts ans, que ses cheveux et sa barbe se sont argentés, que la couleur rubiconde de son nez et de ses joues atteste plutôt l'excellence du vin de Chypre qu'il a festoyé, que la vigueur de son intelligence; mais ne vous arrêtez pas à ces apparences. Souve-

nez-vous de la brillante valeur que ce Marino Falieri a déployée comme provéditeur de la flotte sur la mer Noire ; rappelez-vous l'éminence de ses services qui lui ont valu, des procurateurs de Saint-Marc, le don de la riche comté de Valdemarino ? »

Bodoeri peignit si vivement le mérite de Falieri que toutes les voix se réunirent sur ce choix. Plus d'un sénateur parla, il est vrai de la colère bouillante de Marino Falieri, de son esprit dominateur, de son opiniâtreté ; mais on leur répondit que tous ces défauts étaient ceux de la jeunesse, et que dès long-temps ils étaient effacés dans un vieillard octogénaire. D'ailleurs les acclamations du peuple étouffèrent toutes les paroles de blâme : ne sait-on pas que dans les crises violentes un choix bizarre est toujours regardé par la multitude comme une inspiration du ciel ?

Le défunt petit comte, avec toute sa bonté et toute sa douceur, fut bientôt oublié, et chacun se disait : Par saint Marc, ce Marino aurait dû depuis long-temps être notre doge ; l'orgueilleux Doria ne serait pas aujourd'hui dans nos lagunes. Des soldats mutilés étendaient leurs moignons en s'écriant : C'est Falieri qui a battu Morb-Hassan, dont le pavillon

dominait la mer Noire! Et partout où le peuple s'assemblait, on se racontait les vieilles actions d'éclat de Falieri, et on poussait de grands cris de joie, comme si déjà Doria eût été vaincu. Il arriva en outre, Dieu seul sait comment, que Nicolo Pisani qui avait fait voile pour la Sardaigne, revint sans rencontrer la flotte de Doria, et que son retour fit éloigner les vaisseaux de Gênes dont on attribuait le départ à l'influence du terrible nom de Falieri. Ce fut alors parmi le peuple une jubilation fanatique; on résolut de recevoir le nouveau doge avec des honneurs inouïs. La seigneurie avait envoyé à Vérone douze nobles avec une suite nombreuse. Ils étaient chargés de l'attendre et de lui annoncer son élection. Quinze barques de l'état, richement ornées, sous le commandement de Taddeo Giustiniani, fils du podestat de Chioggia, allèrent prendre le doge à Chiozzo, et l'emmenèrent en triomphe à Saint-Clément où l'attendait le Bucentaure.

Au moment où Marino Faliéri allait monter sur le Bucentaure, c'était le soir du 3 octobre, à l'heure du coucher du soleil, un pauvre misérable était étendu sur le pavé de marbre, devant le péristyle de la Dogana. Quelques haillons de grosse toile rayée dont la couleur

n'était plus reconnaissable et qui semblaient avoir appartenu à un vêtement de marin, tels que les portaient le bas peuple et les rameurs, pendaient en lambeaux autour de son corps amaigri, et laissaient voir une peau si blanche et si délicate, que peu de nobles en auraient pu montrer une semblable sous leurs chemises bordées de points de Venise. Sa maigreur ne montrait aussi que mieux la juste proportion de ses membres, et en contemplant ses cheveux d'un châtain clair, qui retombaient en désordre sur un front gracieux, ses yeux bleus que la misère avait creusés, son nez aquilin et sa bouche qui s'abaissait à chaque extrémité des lèvres, on pouvait facilement se convaincre, qu'un destin ennemi avait précipité d'un rang élevé ce jeune étranger dans les dernières classes de la populace.

Il était donc étendu au pied des colonnes de la Dogana; la tête appuyée sur son bras droit, il jetait sur la mer des regards ternes et sans expression. A voir son immobilité, on eût dit un cadavre apporté par la vague, s'il n'eût exhalé de temps en temps un profond gémissement. Il lui était sans doute arraché par la douleur que lui causait son bras gauche enveloppé de lambeaux sanglans, et qui pendait sur le pavé.

Tous les travaux avaient cessé, le bruit des ouvriers et des marchands ne se faisait pas entendre, tout Venise voguait au devant de Faliéri, dans des milliers de barques et de gondoles, et le malheureux étranger restait abandonné sans secours. Mais au moment où sa tête affaiblie retombait sur le marbre; et où ses paupières allaient se clore, une voix cassée lui cria plusieurs fois : Antonio ! mon cher Antonio ! L'étranger releva péniblement la moitié de son corps, et soulevant sa tête vers les colonnes de la Dogana, derrière lesquelles la voix semblait partir, il répondit avec effort : — Qui donc m'appelle? quelle ame charitable vient jeter mon cadavre à la mer, car je vais mourir ?

Une petite vieille s'approcha lentement du jeune homme blessé et le regarda quelque temps : — Pauvre enfant, dit-elle, tu veux mourir ici, lorsqu'un jour d'or se lève pour toi ! Vois là-bas à l'horizon ces longues bandes de feu, elles t'annoncent des monceaux de sequins ; mais il faut manger, mon cher Antonio, manger et boire, car c'est la faim qui t'a jeté sur ce pavé! ton bras est guéri, il est déjà guéri.

—Laisse-moi mourir en paix, dit l'étranger

qui reconnut une mendiante avec laquelle il avait quelquefois partagé sa dernière pièce de monnaie, laisse-moi; oui, c'est la faim plutôt que ma blessure qui m'a fait perdre mes forces; depuis trois jours, je n'ai pas gagné un quattrino. Je voulais gagner le cloître là-bas et tâcher d'obtenir quelques cuillerées de soupe, mais tous mes camarades sont partis. Il ne s'en est pas trouvé un seul qui m'ait pris par pitié dans sa barque; je suis tombé ici, et sans doute que je ne me relèverai jamais.

— Eh! eh! dit la vieille, pourquoi se désespérer tout de suite? tu as soif, tu as faim? j'ai le remède à cela. Voici de beaux poissons séchés que j'ai achetés aujourd'hui sur le Zecca, voici de la limonade et un joli pain blanc. Bois et mange, mon fils, nous verrons ensuite ton bras.

En effet, la vieille mendiante avait tiré toutes ces choses du sac qui pendait sur son dos, comme une capuce : elle les lui présenta. A peine Antonio eut-il mouillé de la fraîche boisson ses lèvres brûlantes, que la faim se réveilla en lui avec une force nouvelle. Il dévora les provisions qu'on lui offrait. Pendant ce temps, la vieille avait découvert le bras blessé; elle trouva la blessure grave, mais en

bon état de guérison ; et elle la couvrit d'un onguent qu'elle amollit en le réchauffant de son haleine. — Mais qui donc t'a si rudement frappé, mon pauvre garçon ? dit-elle. Antonio entièrement remis, et en qui le feu de la vie s'était ranimé, était déjà debout, le poing fermé et les yeux étincelans.

— Ah ! s'écria-t-il, ce coquin de Nicolo voulait me tuer parce qu'on m'avait jeté un misérable quattrino dont il avait envie. Tu sais, vieille, que je gagnais rudement ma vie en portant les ballots des barques et des navires dans le magasin allemand, dans le Fontego.

— Dans le Fontego, dans le Fontego ! répéta la vieille.

—Tais-toi, si tu veux que je parle, reprit Antonio ; et il continua : J'avais assez gagné pour m'acheter un habit neuf et entrer parmi les gondoliers. Comme j'étais toujours de bonne humeur et que je ne manquais pas de jolies chansons, je gagnais un peu plus que mes camarades. Cela les rendit jaloux, et ils me poursuivirent sans cesse en m'appelant hérétique et chien d'Allemand. Enfin, il y a quatre jours, comme j'aidais auprès de Saint-Sébastien, à tirer une barque sur la grève, ils m'attaquèrent à coups de pierres et de bâtons. Je défendis

vigoureusement ma peau, mais ce rusé de Nicolo vint par derrière, me frappa de sa rame, qui toucha ma tête et me blessa si fort au bras que j'en tombai comme mort. Heureusement que tu es venue me secourir et me donner à manger. Vois comme je me sers bien de mon bras; je vais ramer aussi vigoureusement que jamais.

Antonio imita avec prestesse les gestes d'un rameur, et reprit sa veste en lambeaux qui était restée à terre; puis il s'éloigna, sans écouter la vieille qui lui criait: — Rame bien, mon fils, rame encore une fois, ce sera la dernière!

Antonio ne fit nulle attention aux paroles de la vieille, car le plus magnifique des spectacles s'était déroulé devant lui. Le Bucentaure doré, avec le lion adriatique sur ses pavillons flottans, s'avançait à bruyans coups de rames, comme un cygne majestueux. Entouré par des milliers de barques et de gondoles, il semblait lever fièrement sa tête royale sur cette multitude d'embarcations qui sillonnaient humblement les flots autour de lui. Le soleil du soir jetait des rayons éclatans sur la mer et au delà de Venise, qui semblait plongée dans les flammes. Tandis qu'Antonio, ou-

bliant ses chagrins, contemplait avec ravissement cette scène brillante, un sourd murmure, qui s'élevait dans les airs, ne tarda pas à retentir au loin en prenant un accent plus terrible. La tempête arriva sur un rideau de nuages sombres, et les vagues s'élevèrent avec fureur. En un clin d'œil, les barques et les gondoles se trouvèrent dispersées. Le Bucentaure, que sa construction rendait incapable de résister à l'ouragan, se balança au gré de la violence des flots, et un cri de terreur retentit jusqu'au rivage.

Antonio aperçut en ce moment un petit canot amarré à la rive. Il s'y élança aussitôt, le détacha, et, saisissant la rame, il se dirigea hardiment vers le Bucentaure.

— Sauvez, sauvez le doge! lui criait-on de toutes parts, car, durant un orage, une légère embarcation est plus sûre dans ces canaux que les navires d'une grande dimension; aussi se présenta-t-il un grand nombre de barques qui accoururent de toutes parts pour sauver les jours de Marino Falieri. C'était à Antonio que le ciel avait réservé cette faveur, et sa barque fut la seule qui parvint à s'approcher du Bucentaure. Le vieux Marino Faliéri, accoutumé à de pareils dangers, s'élança sans

hésiter du haut de sa magnifique galère dans le petit canot du pauvre Antonio, qui le porta en peu de minutes à la place de Saint-Marc. La cérémonie s'acheva dans l'église où le doge se rendit, les vêtemens et la barbe encore inondés par l'eau salée. Le peuple, ainsi que la seigneurie, frappés de terreur par les funestes évènemens, au nombre desquels on compta comme d'un sinistre présage la méprise qui fit passer le doge entre les deux colonnes où l'on exécutait les criminels, le peuple garda un morne silence, et ce jour, commencé avec allégresse, se termina dans une tristesse profonde.

Personne ne semblait songer au sauveur du doge, et Antonio n'y songeait pas lui-même, tant il était accablé de fatigue et de douleur; il ne fut que plus étonné lorsqu'un des gardes du duc vint le trouver sur les degrés où il s'était étendu, et l'introduisit à travers tout le palais dans la chambre du doge. Le vieux Faliéri s'avança au devant de lui avec bienveillance et lui montra deux sacs d'argent qui se trouvaient sur une table, il lui dit : Mon fils, prends ces trois mille sequins, s'ils ne te suffisent pas je t'en donnerai davantage; mais accorde-moi la grâce de ne jamais reparaître à mes yeux.

A ces mots, des éclairs jaillirent des yeux du vieillard et son visage se colora d'une rougeur nouvelle. Antonio, fort étonné, ne laissa pas, avant que de s'éloigner, de prendre les deux sacs qu'il croyait avoir bien légitimement gagnés.

CHAPITRE II.

Le lendemain, dès le matin, tandis que le vieux Falieri, dans tout l'éclat de sa grandeur nouvelle, contemplait du haut du balcon de son palais le peuple qui s'exerçait tumultueusement au maniement des armes, Bodoeri, son ami d'enfance, entra dans la chambre du doge, plongé dans ses rêveries. — Ah! Falieri, s'écria le vieux compagnon d'armes du duc de Venise, quelles sont donc les pensées qui germent dans ton cerveau, depuis que le bonnet recourbé le couvre? Falieri, se réveillant comme d'un rêve, s'avança d'un air amical au devant de son ami. Il se souvint que c'était à Bodoeri qu'il devait la dignité de doge, et ces paroles résonnèrent à ses oreilles comme un reproche. Il s'efforça de surmonter son orgueil en lui

adressant quelques paroles de remercîment, et il se mit aussitôt à parler des mesures de défense qu'il était forcé de prendre et qui absorbaient toutes ses pensées.

— Quant aux choses que l'état attend de toi, dit Bodoeri en souriant, il nous sera loisible dans quelques heures d'en parler longuement, au milieu du conseil qui va s'assembler. Je ne me suis pas rendu de grand matin auprès de toi pour chercher les moyens de battre l'audacieux Doria, ou de rappeler à la raison Louis de Hongrie qui jette de nouveau un œil de convoitise sur nos ports de la Dalmatie. Non, Marino, je n'ai pensé qu'à toi-même, et ce que tu n'aurais pas deviné sans doute, je suis venu pour te parler de ton mariage.

— Comment, dit le doge, en lui tournant le dos et en jetant un regard impatient sur la mer, comment as-tu pu songer à pareilles choses? Le jour de l'Ascension est encore éloigné. Alors, je l'espère, les ennemis de Venise seront vaincus, le lion adriatique triomphera de nouveau sur la mer qui l'a vu naître, et ma chaste fiancée trouvera en moi un époux digne d'elle.

— Ah! s'écria Bodoeri avec impatience, tu me parles de la cérémonie de l'Ascension, où le doge se marie avec la mer Adriatique, en

jetant du haut du Bucentaure un anneau dans ses vagues ; toi, vieux marin, tu ne connais pas d'autre fiancée que cet humide élément dont hier encore tu as éprouvé l'inconstance ! Non, Marino, je songeais à un hymen plus doux, je pensais que tu serais marié avec une fille de la terre, et la plus belle qui se puisse trouver.

— Tu rêves, répondit Falieri, sans se détourner de la fenêtre, tu rêves, Bodoeri. Moi, me marier ! le vieillard de quatre-vingts ans, chargé de travaux et de fatigues, est à peine capable d'aimer !

— Arrête, Falieri, ne te calomnie pas toi-même ; tu es chargé d'années, sans doute, mais n'as-tu pas dans ta vieillesse toute la vigueur d'un jeune homme ; portes-tu une épée moins lourde que celle de nos adolescens, ou gravis-tu les marches du palai ducal d'un pas moins léger que le plus jeune de tes pages ?

— Non, par le ciel ! s'écria Falieri en quittant brusquement la fenêtre. Non, par le ciel ! je ne ressens aucune des atteintes de la vieillesse.

— Eh bien donc, bois encore à longs traits toutes les jouissances que t'offre la terre. Élève celle que je t'ai choisie, au rang de dogaresse,

et les femmes seront forcées de la reconnaître pour la première en vertu et en beauté, comme les hommes te reconnaissent pour le plus vaillant et le plus sage. Alors Bodoeri lui fit le portrait de la beauté qu'il lui destinait, et le colora de touches si vives, que le vieux Falieri l'interrompit plein d'impatience pour lui demander où se trouvait ce modèle de perfection.

—Cette femme, dit Bodoeri, c'est ma nièce chérie.

— Quoi! s'écria Falieri, ta nièce qui se maria avec Bertuccio Nénolo de Trévise?

— Tu penses à ma nièce Francisca? ce n'est pas elle, c'est sa fille. Tu sais que Nénolo périt dans un combat naval. Francisca s'ensevelit alors dans un couvent de Rome, et me laissa sa fille Annunziata que je fis élever dans la retraite à Trévise.

— Y songes-tu? dit Falieri avec humeur. Tu veux que j'épouse la fille de ta nièce? combien d'années se sont-elles écoulées depuis le mariage de Nénolo? Annunziata doit compter à peine seize ans. Lorsque j'étais podestat à Trévise, Nénolo ne songeait pas encore à se marier, et il y a de cela...

—Vingt-cinq ans, dit Bodoeri en riant. An-

nunziata est une fille de dix-neuf ans, belle comme l'aurore, simple, modeste et d'une innocence extrême, car elle n'a jamais parlé à un homme; elle t'aimera comme son père, et elle te donnera son cœur sans partage.

—Je veux la voir! dit le doge, dont les yeux s'animèrent d'un feu nouveau. Je veux la voir!

Son désir fut accompli le même jour; car à l'issue du conseil, l'habile Bodoeri conduisit secrètement sa nièce Annunziata dans les appartemens du doge. Le vieux Falieri resta comme éperdu, à la vue des charmes de la jeune Vénitienne, et il eut à peine la force d'exprimer ses désirs. Annunziata s'agenouilla avec pudeur devant le vieillard couronné, et lui dit à voix basse, en baisant sa main avec respect : — Oh! monseigneur, puisque vous daignez m'admettre à vos côtés, sur votre siège royal, je serai toute ma vie votre fidèle servante, et mon bonheur sera de contribuer au vôtre.

Le vieux Falieri était hors de lui de bonheur et de joie, et il se sentit également ému lorsqu'Annunziata saisit sa main pour l'embrasser, qu'il en tomba presque sans force sur son fauteuil. Bodoeri ne perdit pas un moment. L'union du doge avec Annunziata fut résolue;

mais comme le vieux Faliéri craignait les sarcasmes des nobles Vénitiens, on convint que le mariage aurait lieu dans le plus grand mystère, et que quelques jours après la dogaresse serait présentée publiquement à la seigneurie, comme si elle se fût mariée à Trévise, où Falieri avait séjourné en se rendant en ambassade à Avignon.

CHAPITRE III.

Jetons maintenant nos regards sur un jeune homme d'une mine fière et gracieuse, vêtu avec goût, qui se promène sur le Rialto, une bourse pleine de sequins dans sa main, et qui s'entretient tour à tour avec des Juifs, des Turcs, des Grecs et des Arméniens; il détourne son front soucieux, revient rapidement sur ses pas, s'arrête tout à coup, revient encore, et se jette enfin dans une gondole qui le conduit à la place Saint-Marc, où il se met à errer les yeux baissés, sans remarquer, sans soupçonner plus d'un doux murmure qui s'échappe, à son passage, entre les somptueuses draperies de plus d'un balcon des palais voi-

sins. Qui reconnaîtrait, dans ce jeune homme, cet Antonio qui, peu de jours auparavant, était couché, couvert de haillons, sur les degrés de marbre de la dogana!

— Bonjour, mon fils, bonjour! lui cria la vieille mendiante qui était assise devant l'église de Saint-Marc. — Antonio, qui ne l'avait pas aperçue, s'arrêta et prit dans sa bourse une poignée de sequins qu'il se disposa à lui jeter. — Laisse là ton or, lui cria la mendiante; ne suis-je pas assez riche? Mais si tu me veux quelque bien, fais-moi faire une capuce neuve, car celle que je porte n'est plus en état de résister au vent et à la pluie! Mais surtout, mon fils, garde-toi d'aller au Fontego, — au Fontego!

Antonio regarda attentivement ce visage jaune, sillonné de rides, et lui cria avec humeur : —Tu peux m'épargner toutes ces folies, vieille sorcière! Mais au moment où il prononça ces mots, la mendiante tomba sans mouvement du haut des marches sur lesquelles elle était assise. Antonio courut à elle, la reçut dans ses bras et la releva avec précaution.

— Ah! mon fils, dit-elle d'une voix plaintive, quel horrible mot tu as prononcé! ah! tue-moi plutôt que de le répéter, tu ne sais pas

combien tu as déchiré le cœur de celle qui t'aime comme son enfant!

A ces mots, la vieille mendiante s'enveloppa la tête de l'étoffe de laine brune qui pendait sur ses épaules, et se mit à soupirer et à gémir comme si elle eût été atteinte de mille douleurs. Antonio se sentit involontairement ému, il prit le bras de la vieille et la conduisit sous le portail de l'église où il la fit asseoir sur un banc de marbre. — C'est à toi, dit-il, que je dois mon bonheur, car sans toi je serais encore dans la misère, je n'aurais pas sauvé le vieux doge et je n'aurais pas reçu cette belle bourse de sequins. Parle, que puis-je donc faire à mon tour pour ton bonheur?

— La vieille mendiante le regarda avec tendresse. — Mon enfant, dit-elle, ne te souvient-il plus du temps où tu te trouvais tout le jour sur cette place, attendant une aubaine, et travaillant pour gagner un misérable salaire?

Antonio soupira profondément, il prit place auprès de la vieille et lui dit : Ah! ma mère, je sais trop bien que je suis né de parens qui vivaient dans l'aisance, mais j'ignore entièrement qui ils étaient et comment je les ai quittés. Je me souviens d'un homme de belle taille qui me prenait souvent dans ses bras et qui me com-

blait de caresses, ainsi que d'une charmante femme qui me plaçait chaque jour dans une couche bien douce et bien molle. Tous deux me parlaient dans un langage étranger dont j'avais retenu quelques paroles. Lorsque j'étais rameur, mes camarades me disaient toujours qu'à mes yeux, qu'à mes cheveux et à ma tournure, il était facile de s'apercevoir que j'étais d'origine allemande. Je le crois aussi. Le souvenir le plus vif qui me soit resté de ce temps passé, c'est celui d'une nuit de terreur dans laquelle je fus réveillé d'un sommeil profond. On allait et on venait dans la maison, on ouvrait, on fermait des portes; je fus saisi d'inquiétude et je me mis à pleurer. La femme qui avait soin de moi accourut aussitôt, m'arracha du lit, me ferma la bouche avec sa main, m'enveloppa dans un drap et s'échappa avec moi. Dès ce moment, il existe une lacune dans mes souvenirs. Je me retrouve dans une somptueuse maison, située au milieu d'une contrée agréable. Je vois l'image d'un homme que j'appelais mon père, et dont le port était noble et fier. Il parlait italien, ainsi que tous les gens de la maison. Il y avait plusieurs semaines que je n'avais vu mon père, lorsqu'un grand nombre d'hommes de mauvaise mine entra dans la mai-

son, et y mit tout en désordre. Ils m'aperçurent et me demandèrent ce que je faisais dans cette demeure. — Je suis Antonio le fils de la maison, leur répondis-je. Ils se mirent à rire aux éclats, me dépouillèrent de mes beaux vêtemens, et me chassèrent en me menaçant de me battre si je reparaissais dans ce lieu. Je m'enfuis en gémissant. A cent pas de là, je rencontrai un vieil homme que je reconnus pour un des serviteurs de mon père adoptif.—Viens, Antonio, pauvre garçon, dit-il, en me prenant la main. La maison nous est fermée pour toujours, il faut que nous tâchions tous deux de trouver notre pain. A ces mots le vieillard m'emmena. Il n'était pas aussi pauvre que semblaient le témoigner ses haillons. A peine fûmes-nous arrivés à Venise que je le vis tirer des sequins de son misérable pourpoint, pour faire le métier de brocanteur sur le Rialto. Il fallait toujours que je l'accompagnasse, et il ne faisait jamais un marché sans demander une bagatelle pour son figliolo. Je me trouvais fort bien avec cet homme, qu'on nommait le père Blaunas; mais cela ne dura pas long-temps. Tu te souviens sans doute, ma mère, du terrible tremblement de terre qui ébranla les tours et les palais de Venise, et qui fit sonner les clo-

ches de Saint-Marc comme si elles eussent été ébranlées par des mains de géant; sept ans se sont à peine écoulés depuis cette catastrophe. Je m'échappai heureusement avec le vieillard de la maison que nous habitions et qui s'écroula derrière nous. Toutes les affaires avaient cessé, le silence le plus profond régnait sur le Rialto, et pour combler nos maux, un souffle contagieux vint menacer la ville! On apprit que la peste avait été apportée du Levant en Sicile, et qu'elle exerçait ses ravages dans la Toscane. Cependant Venise n'en était pas encore atteinte. Un jour le vieux Blaunas commerçait sur le Rialto avec un Arménien; ils étaient d'accord sur leur marché et se serraient cordialement les mains. Mon protecteur avait cédé à bas prix quelques marchandises à l'Arménien et il demandait, comme de coutume, une bagatelle *per il figliolo.* L'Arménien, homme d'une haute stature, avec une barbe épaisse, je crois encore le voir, me regarda d'un air amical, m'embrassa et me mit dans la main une couple de sequins que je m'empressai de glisser dans ma poche. Nous regagnâmes, en gondole, la place Saint-Marc. En chemin, mon protecteur me demanda les deux ducats, et moi je prétendis que je devais les garder, puisqu'il

avait plu à l'Arménien de m'en faire présent. Le vieillard prit de l'humeur; mais, tandis qu'il me grondait, je remarquai que son visage se couvrait d'une teinte jaune et terreuse, et que ses discours devenaient de plus en plus incohérens. Arrivé sur la place, il s'agita comme un homme ivre, et bientôt il tomba mort devant le palais ducal. Je me jetai sur son corps en poussant de grands cris. Aussitôt le peuple accourut, et on entendit murmurer de toutes parts le terrible nom de peste. A ce mot, la foule se dispersa et chacun se hâta de prendre la fuite. Pour moi, je me sentis frappé d'un étourdissement subit et ma vue devint faible et confuse. En revenant à moi, je me trouvai dans une vaste salle, étendu sur un mince matelas, enveloppé d'un drap de laine; autour de moi trente ou quarante figures pâles et étiques étaient étendues sur des couches semblables. J'appris plus tard que des moines compatissans qui sortaient de San-Marco m'avaient recueilli dans leur gondole et m'avaient transporté au Giudecca, dans le cloître de San-Giorgo Maggiore où les bénédictins avaient établi un hôpital. La force de la maladie m'avait ravi la mémoire de tout ce qui s'était passé. Les moines ne purent me dire autre

chose, sinon qu'on m'avait trouvé près du père Blaunas qui venait d'expirer. Peu à peu je recueillis mes pensées et je me rappelai ma vie antérieure; mais ce que j'ai raconté, ma mère, c'est là tout ce que j'en sais : je suis seul dans le monde, et quel que soit mon sort, je ne puis espérer d'y trouver le bonheur!

—Tonino, mon cher Tonino, dit la vieille; contente-toi de ce que le destin veut bien t'accorder présentement.

—Hélas! dit Antonio, il est encore quelque chose qui tourmente ma vie, qui me poursuit sans relâche, et qui me perdra tôt ou tard. Un désir inexprimable, un besoin dévorant pour une chose que je ne puis nommer, que je ne puis définir, s'est emparé de mon être depuis que j'ai quitté cet hôpital. Quand, au milieu de ma carrière, je revenais après les fatigues du jour, me reposer sur le lit le plus dur, le sommeil m'y attendait toujours, et les songes venaient rafraîchir mes paupières, par les douces images de bonheur qu'ils m'accordaient jusqu'à mon réveil. Maintenant je suis étendu sur de moelleux coussins, et nul travail ne consume plus mes forces; mais je sens que mon existence me pèse, et je ne trouve plus ce sommeil qui charmait autrefois tous mes maux.

En vain je cherche à savoir pourquoi la vie me paraissait si belle autrefois, et pourquoi elle me paraît aujourd'hui aussi sombre. Le désespoir me gagne en songeant que j'ignore même le bonheur auquel j'aspire avec tant d'ardeur!

— Tonino, mon cher Tonino, dit la vieille qui semblait vivement compâtir aux peines d'Antonio, tu te désespères, parce que tu as connu des momens heureux dont le souvenir même s'est effacé en toi? Pauvre enfant! Viens, conduis-moi à la mer.

Antonio prit la vieille presque involontairement, et la conduisit à travers la place Saint-Marc. Tandis qu'ils marchaient, la vieille mendiante lui dit à voix basse : — Antonio, vois-tu cette tache de sang, sur le pavé? Oui, du sang! De ce sang naîtront de belles roses rouges pour te former une couronne! pour toi et pour ta bien-aimée! O Seigneur du ciel, quel nuage de lumière que celui qui s'avance vers toi en souriant; Tonino, ses bras blancs comme la neige s'ouvrent pour te recevoir. Antonio! enfant fortuné, conduis-toi avec courage, et tu pourras cueillir des myrtes au crépuscule, des myrtes pour la jeune veuve qui sera ta fiancée. Mais ils ne fleurissent qu'à

minuit : entends-tu bien les murmures des vents du soir; les gémissemens de la mer qui s'agite? Prends ta rame, hardi gondolier, prends ta rame.

Antonio se sentit frappé d'effroi en entendant ces singuliers discours. Ils étaient arrivés auprès de la colonne qui porte le lion adriatique. Antonio s'arrêta et dit à la vieille mendiante, d'un ton rude et mécontent : Arrête-toi, vieille sorcière, et tiens-moi des discours moins obscurs. Tu m'as prédit le bonheur qui devait m'advenir en sauvant le doge, il est vrai; mais aujourd'hui, que me parles-tu de jeunes veuves, de myrtes, de roses et de fiancées? Veux-tu me tromper ou m'exciter à faire quelque folie. Tu auras une capuce neuve, le pain, les sequins, tout ce qu'il te plaira, mais laisse-moi m'éloigner en paix.

A ces mots, Antonio voulut la quitter, mais la mendiante le retint par son manteau : — Tonino, dit-elle, ne me regarde pas ainsi, ou je cours à l'extrémité de la place me précipiter dans la mer! Reste près de moi, mon fils, mon cœur est oppressé! il faut que je l'épanche dans le tien. Mets-toi là, mon fils, et écoute-moi quelques instans.

Antonio s'assit avec humeur au pied de la

colonne, et se mit à examiner son livre de compte dont les feuilles blanches témoignaient du zèle avec lequel il suivait le commerce qu'il avait entrepris de faire sur le Rialto. — Tonino, dit la vieille, n'as-tu donc jamais pensé que tu pouvàis m'avoir vue jadis?

— Je t'ai déjà dit, répondit Antonio, sans lever les yeux, que je me suis senti entraîné vers toi; mais n'attribue pas ce penchant à ta vieille figure; car, quand je vois tes yeux noirs étincelans, ton nez pointu, tes lèvres pâles, et tes cheveux gris épars, je frissonne et je songe que tu emploies peut-être quelques moyens ténébreux pour m'attirer.

— O Seigneur du ciel! s'écria la mendiante au désespoir. Quel démon t'a inspiré de semblables pensées. Accuser de sortilège celle qui a sauvé ton enfance des dangers qui la menaçaient: car, cette femme dont le souvenir est resté dans ton ame, Tonino, cette femme n'était autre que moi.

— Crois-tu donc m'abuser, vieille insensée? les souvenirs de mon enfance sont encore vivans dans ma mémoire; cette femme charmante, je crois encore la voir devant mes yeux avec son visage frais et coloré, ses yeux doux et étincelans, ses cheveux bruns

et sa main blanche et potelée. Elle avait à peine trente ans ; et toi, ne comptes-tu pas déjà près d'un siècle ?

— O Dieu du ciel ! s'écria la vieille, mon Tonino a oublié sa fidèle Marguerite !

— Marguerite ? murmura Antonio, Marguerite ? ce nom résonne à mon oreille comme un air long-temps oublié. Mais non, il n'est pas possible !

— Il n'est que trop possible, Tonino ! Cet homme qui te comblait de caresses, c'était ton père, et la langue que nous parlions ensemble était la langue allemande. Ton père avait été un riche marchand d'Augsbourg. Sa jeune et jolie femme mourut en te donnant le jour. Il se retira alors à Venise, pour fuir le lieu où il avait perdu celle qu'il chérissait, et il m'emmena avec lui. J'étais ta nourrice. Dans cette nuit fatale, où ton père succomba sous un destin funeste, je parvins à te sauver : un noble Vénitien t'accueillit. Mon père, ancien chirurgien, m'avait fait connaître les propriétés des plantes curatives ; mais, à cette science, je joignais un don particulier, celui de lire dans l'avenir, comme dans un miroir éloigné et confus, et je prédis souvent involontairement les évènemens futurs. Lorsque

je me trouvai seule dans Venise, je songeai à me servir de mon art pour gagner ma vie. Je guérissais en peu de temps les maux les plus invétérés ; et bientôt ma réputation se répandit dans toute la ville. La jalousie des charlatans qui vendent leurs pilules sur le Rialto et sur la Zecca se réveilla. Ils m'accusèrent d'avoir fait un pacte avec Satan, et le peuple les écouta. Bientôt je fus arrêtée, et traduite devant le tribunal ecclésiastique. Tonino, quelles affreuses tortures il me fallut endurer ! Je les soutins courageusement. Mes cheveux blanchirent, mon corps se contourna, mes mains et mes pieds devinrent semblables à ceux d'une momie. L'estrapade, cette horrible invention de l'enfer, m'arracha enfin un aveu dont le souvenir me fait encore trembler aujourd'hui. Je fus condamnée à être brûlée vive, mais le grand tremblement de terre qui renversa les palais de Venise m'ouvrit les portes de ma prison. Je sortis de ma retraite, à travers les décombres, comme un spectre qui s'échappe de son tombeau. Ah ! Tonino, tu me crois dans l'âge de la décrépitude mais il n'en est rien. Ce corps amaigri, ce visage sillonné, ces cheveux argentés, ces pieds chancelans, ce n'est pas l'âge, c'est le martyre que

j'ai enduré qui m'a réduite en peu de jours à cet état. Et ce frisson, ce rire involontaire qui fait dresser mes cheveux sur ma tête, c'est le résultat des dernières tortures que j'ai endurées, qui me cause encore sans cesse des convulsions.

— Femme, dit Antonio, il me semble que je dois ajouter foi à tes paroles. Mais, qui donc était mon père, quel était son nom, et quel sort éprouva-t-il dans cette nuit funeste? Quel est celui qui me recueillit, et que m'arriva-t-il dans ma vie qui m'est resté inconnu? Quand tu m'auras dévoilé tous ces mystères, alors je pourrai te croire.

— Tonino, dit la vieille en soupirant, je dois te taire toutes ces choses; mais bientôt, bientôt tu les connaîtras. Demeure loin du Fontégo, du Fontégo, tu m'entends!

— Maudite femme! s'écria Antonio. Tu parleras, ou.... A ces mots, il fit un signe menaçant. Mais la vieille mendiante retint son bras, en lui disant : — Arrête, malheureux enfant! Tu oublies que j'ai eu soin de ton enfance, que j'ai sauvé ta vie. Antonio se frappa le front avec violence, et s'éloigna rapidement.

CHAPITRE IV.

C'était un merveilleux spectacle que de voir le vieux doge Marino Falieri avec sa jeune et brillante épouse. Il était encore droit et robuste, mais avec une barbe grise, mille plis sur son visage bruni, les yeux rougis et le front soucieux; elle, la grâce même, ses traits exprimaient une douceur céleste; une aimable dignité était répandue sur son front ombragé par les nombreux anneaux d'une belle chevelure brune; sa tête s'inclinait doucement sur son sein, sa taille fine et légère, une admirable créature féminine, qui semblait descendue du ciel, sa patrie. On connaît ces figures d'anges que les anciens peintres savaient si bien représenter et saisir; telle était Annunziata. Pouvait-il advenir autrement que chacun de ceux qui la voyaient tombassent dans l'extase et dans le ravissement, et que tous les jeunes patriciens de la signoria fussent frappés au cœur par la belle dogaresse. Annunziata se vit bientôt entourée d'adorateurs dont elle recevait pudiquement et aimablement les discours flat-

teurs et entraînans. Son ame pure n'avait compris les rapports qui l'unissaient à son noble époux, que dans le sens d'une vénération et d'une soumission parfaite; et elle se plaisait à se regarder comme la plus humble de ses servantes. Pour lui, il était tendre et bienveillant auprès d'elle; il la pressait sur son sein glacé, il la nommait sa chérie, il lui faisait présent de mille raretés; ses moindres désirs étaient des ordres pour lui; et Annunziata, touchée de tant de soins, ne pouvait avoir même la pensée de trahir ce vieillard, qui la comblait de tant de biens. Aussi toutes les adorations restaient sans fruit. Mais aucun patricien ne brûlait d'un amour aussi violent pour la belle dogaresse, que Michaële Sténo. Bien que fort jeune, il remplissait la place importante de membre du conseil des quarante; et sa beauté autant que son rang lui donnait l'assurance d'une victoire prochaine. Il ne redoutait point le vieux Falieri, et, en effet, le vieux guerrier semblait, depuis son mariage, avoir perdu toute sa bouillante colère et son impétuosité. On le voyait sans cesse assis auprès de sa belle Annunziata, paré des plus riches vêtemens, artistement brodés et découpés; de ses yeux surmontés de touffes grises, s'échappaient des

larmes pleines de tendresse, et il la contemplait avec ardeur, demandant dans son ravissement si quelqu'autre que lui pouvait se vanter de posséder une semblable épouse. Au lieu du ton rauque et violent qu'il prenait jadis, ses lèvres s'agitaient à peine pour parler, et ses expressions étaient toujours des plus cordiales. Qui eût reconnu dans ce vieillard amolli et amoureux, ce Falieri qui à Trévise, dans une folle fureur, frappa l'évêque au visage, le jour de la procession du Saint-Sacrement. Cette faiblesse qui ne faisait que s'accroître enflamma davantage l'audace de Michaële Steno. Annunziata semblait ne pas comprendre ce qu'attendaient les regards ardens de Michaële, sans cesse attachés sur elle; et le calme de la dogaresse mettait celui-ci au désespoir. Il songea aux moyens les plus téméraires, et parvint à lier une intrigue d'amour avec une des femmes d'Annunziata, qui le reçut secrètement pendant la nuit. Il crut ainsi s'être frayé un chemin jusqu'à la dogaresse; mais le ciel fit retomber le crime sur la tête de son auteur. Il arriva qu'une nuit le doge, qui venait de recevoir la fatale nouvelle de la bataille que Nicolo Pisani venait de perdre à Portolongo contre Doria, se promena dans son insomnie sous les

galeries du palais ducal. Tout à coup il apercut une ombre qui semblait s'échapper de l'appartement d'Annunziata et se diriger vers les degrés. Il la suivit en toute hâte; c'était Michaële Steno qui sortait de chez sa maîtresse. Une horrible pensée pénétra dans l'ame de Falieri; et il s'élança le stylet à la main, sur Steno, en prononçant le nom d'Annunziata. Mais Steno, plus agile et plus vigoureux que le doge, lui échappa en le renversant sur le carreau, et s'enfuit en répétant avec un éclat de rire : — Annunziata! Annunziata! Le vieillard se releva au désespoir, et se dirigea, le cœur déchiré, vers l'appartement de la dogaresse. Tout y reposait en silence. Il frappa : une camariste étrangère, et non pas celle qui avait l'habitude de veiller auprès d'Annunziata, ouvrit la porte.

— Qu'exige de moi mon noble époux à cette heure inaccoutumée? dit avec une douceur angélique Annunziata qui avait déjà revêtu un léger vêtement.

Le vieillard la regarda long-temps; puis il leva ses deux mains vers le ciel et s'écria : Non, une telle perfidie n'est pas possible!

—Qu'est-il impossible, mon noble époux? demanda Annunziata frappée du ton et des pa-

roles du vieillard. Mais Falieri, sans lui répondre, se tourna vers sa suivante et lui dit : Pourquoi Luiga ne veille-t-elle pas ici comme d'ordinaire?

— Luiga, répondit la suivante, a voulu changer avec moi cette nuit : elle repose dans la première chambre, tout proche des degrés.

— Près des degrés! s'écria Falieri avec joie, et il s'éloigna précipitamment pour se rendre à la chambre de Luiga. Celle-ci ouvrit après quelque hésitation, mais en voyant le visage enflammé, les yeux étincelans du doge, elle tomba sur ses genoux nus, et avoua sa honte qu'une élégante paire de gants de chevalier oubliés sur un fauteuil, et une forte odeur d'ambre, trahissaient suffisamment. Le lendemain, le doge écrivit à Steno qu'il eût à se garder d'approcher du palais ducal et de la personne de la dogaresse, sous peine de bannissement... Rien n'égala la fureur de Steno, forcé de s'éloigner de la dogaresse. Quelquefois il l'apercevait sur son balcon, s'entretenant gaîment avec de jeunes patriciens. Dans son aveugle rage, il imagina qu'elle n'avait repoussé ses hommages que parce que d'autres adorateurs avaient été plus heureux que lui, et il exprima hautement sa façon de penser à cet

égard. Soit que le vieux Falieri eût appris quelques uns des propos de Steno, soit que l'apparition nocturne qu'il avait vue lui semblât un avertissement du ciel, soit enfin que l'extrême différence d'âge le rendît soupçonneux et inquiet, il devint tout à coup sombre et défiant, tous les démons de la jalousie l'aiguillonnèrent à la fois, et il enferma Annunziata au fond de son palais, où elle resta cachée à tous les yeux. Bodoéri prit le parti de sa nièce, il fit de vifs reproches à Falieri; mais toutes ses représentations furent vaines. Ce changement arriva peu avant le jour du Giovedi Grasso. C'était l'usage dans les fêtes populaires qui avaient lieu en ce jour que la dogaresse prît place auprès du doge, sous un dais placé devant la place qui avoisine le palais. Bodoéri représenta au doge qu'il choquerait toutes les traditions s'il s'obstinait à ensevelir ce jour-là Annunziata dans sa retraite.—Crois-tu, lui répondit le vieux Falieri irrité, que je craigne de me voir enlever mon trésor, et que je ne compte plus sur ma bonne épée pour le défendre? Mon ami, tu te trompes; demain, je paraîtrai solennellement avec Annunziata sur la place Saint-Marc, afin que le peuple contemple la dogaresse; et au jour du Giovedi

Grasso, elle recevra solennellement le bouquet qu'un hardi navigateur lui apportera du haut des airs.

En parlant ainsi, le doge songeait à une coutume des plus antiques. Le jour du Giovedi Grasso, un homme du peuple, placé dans une machine semblable à un petit navire, monte le long d'une corde qui plonge dans la mer, et qui est attachée à l'extrémité du clocher de la tour de Saint-Marc, et de là descend avec la rapidité d'une flèche jusque sur la place où sont assis le doge et la dogaresse à qui il présente un bouquet de fleurs. Le lendemain, le doge fit ce qu'il avait annoncé. Annunziata se revêtit de ses habits les plus magnifiques, et s'achemina vers la place Saint-Marc avec le doge, environné des patriciens de la seigneurie, de ses pages et de ses gardes. On se pressa, on se foula à en périr, pour voir la belle dogaresse, et ceux qui parvenaient à l'apercevoir se répandaient en témoignages d'admiration et de plaisir. Mais la légèreté vénitienne fit qu'au milieu de ces folles expressions de ravissement, on entendit des vers satyriques et des brocards sur le vieux Falieri et sa jeune épouse. Pour Falieri, il marchait immobile et sans témoigner aucune inquiétude, bien qu'il vît de toutes

parts des regards brûlans de désir dirigés sur sa belle dogaresse. Arrivés au portique du palais, d'où les gardes chassaient avec peine la foule de peuple, on ne trouva plus que quelques groupes de citoyens distingués auxquels on n'avait pu défendre l'entrée de la cour intérieure du palais. Au moment où la dogaresse parut dans cette cour, un jeune homme qui s'était appuyé contre un pilier s'écria : O Dieu du ciel! Et il tomba sans mouvement sur le pavé de marbre. On s'empressa autour de lui, et on l'environna de telle sorte, que la dogaresse ne put le voir ; mais elle pâlit, chancela, et les soins qu'on lui prodigua la préservèrent à peine d'un évanouissement. Le vieux Falieri se mit à maudire l'inconnu avec violence, et, pressant dans ses bras son Annunziata, dont la tête se penchait languissamment, il l'entraîna dans ses appartemens.

CHAPITRE V.

Pendant ce temps, le peuple s'était rassemblé autour du jeune homme que l'on croyait mort, et il se passa une scène singulière. Au

moment où on se disposait à l'emporter, une vieille femme couverte de haillons se fit jour à travers la foule, et s'écria : Laissez-le, laissez-le, il n'est pas mort! Elle s'agenouilla alors auprès de lui, posa sa tête sur son sein, et lui frotta doucement le front, en le nommant des noms les plus doux. En contemplant l'affreuse figure ridée de la vieille, qui se penchait sur le charmant visage du jeune homme dont les traits étaient pâles et immobiles; en voyant les sales et hideux haillons de la mendiante, qui flottaient sur les riches habits du bel adolescent, ces mains osseuses et décharnées qui se promenaient sur ce front blanc et uni, il semblait que ce fût dans les bras de la mort même que reposait cet enfant. Un effroi involontaire s'empara des assistans; un grand nombre d'entre eux s'éloigna en silence, et il n'en resta que quelques uns qui le portèrent à une gondole que leur indiqua la vieille mendiante. La barque s'éloigna rapidement et les conduisit tous deux vers une modeste demeure.

Lorsque Antonio se réveilla de son évanouissement, il aperçut auprès de son lit la vieille qui lui faisait respirer quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse.

— Tu es donc auprès de moi, Marguerite?

lui dit-il. Ah! tant mieux. Qui donc, si ce n'est toi, m'eût donné tant de soins? Oh! pardonne-moi d'avoir un instant douté de tes paroles. Oui, tu es bien Marguerite, qui m'a nourri, qui a eu soin de mon enfance. Ne t'ai-je pas dit qu'un charme obscur dominait tout mon être? mais un rayon de lumière a paru à mes yeux, et m'a plongé dans un ravissement indicible. Maintenant je sais tout. — Tout! Bertuccio Nénolo ne fut-il pas mon père adoptif? Ne m'éleva-t-il pas dans sa maison de plaisance auprès de Trévise?

— Hélas! oui, répondit la vieille, ce fut Bertuccio Nénolo, le grand homme de mer, que les vagues engloutirent au moment où il se couvrait de gloire.

—Ne m'interromps pas, dit Antonio; écoute patiemment. J'étais heureux auprès de Bertuccio, je portais de beaux vêtemens; la table était toujours préparée pour moi lorsque j'avais faim, et quand j'avais fait mes trois prières, je pouvais gaîment folâtrer dans le bois et dans la prairie. Tout près de la maison se trouvait un bois de pins frais et sombre, rempli de parfums et de mélodie. Un soir, que j'étais las de bondir et de sauter, j'allai m'asseoir sous un grand arbre au moment où le soleil se couchait;

et je me mis à contempler le ciel bleu. Peut-être fut-ce l'effet de la vapeur des herbes aromatiques sur lesquelles j'étais étendu, mais je fermai les yeux sans le vouloir, et je tombai dans un affaissement semblable au sommeil d'où un léger bruit vint tout à coup me tirer. Je me relevai; un ange, un enfant céleste était auprès, me regardait en souriant, et me dit d'une voix douce : « Eh quoi ! tu dormais paisiblement, et la mort, la méchante mort était auprès de toi. » Tout près de moi en effet était étendue une vipère dont la tête était fracassée; l'enfant avait tué le reptile en le frappant d'une branche de noyer, au moment où il se disposait à dérouler ses anneaux et à s'élancer sur moi. Je savais qu'autrefois les anges descendaient du haut du ciel pour sauver les hommes d'un danger pressant. Je tombai à genoux, et, élevant vers lui mes mains jointes : — Ah ! m'écriai-je, tu es un ange de lumière, que le Seigneur m'a envoyé pour me sauver de la mort. Mais la céleste créature étendit vers moi ses bras, et me dit en rougissant : « Je ne suis pas un ange, je ne suis qu'une petite fille, qu'un enfant comme toi. » Je me levai plein de ravissement, nous enlaçâmes nos bras, nos lèvres se rencontrèrent, et nous

nous serrâmes étroitement en pleurant de joie et dans un doux silence. Tout à coup une voix claire s'écria dans le bois : Annunziata, Annunziata! « Il faut que je parte, ma mère m'appelle, » murmura la jeune fille, et une douleur poignante s'empara de mon ame. — Ah! je t'aime tant, lui dis-je en versant des larmes qui tombèrent sur ses joues brûlantes. — « Je te chéris aussi, cher enfant, » s'écria la jeune fille en déposant un dernier baiser sur mes lèvres. Annunziata! cria-t-on de nouveau, et elle disparut dans les arbres. Vois, Marguerite, ce fut l'instant où l'amour jeta dans mon cœur la première étincelle d'un feu qui le consume encore. Peu de jours après je fus chassé de la maison. Le père Blaunas, à qui je parlais toujours de cet enfant céleste qui m'était apparu, et dont je croyais toujours entendre la douce voix dans le frémissement des arbres, dans le murmure des sources, dans le murmure mystérieux de la mer quand elle est calme; le père Blaunas me dit que cette jeune enfant ne pouvait être que la fille de Nénolo, qui était venue le voir avec sa mère Francesca, et qui était repartie le lendemain. O ma mère! ô Marguerite! que le ciel vienne à mon aide! cette Annunziata, c'est la dogaresse!

A ces mots, Antonio s'enveloppa la tête en pleurant, et se mit à gémir en serrant de ses dents les coussins de sa couche.

— Mon cher Tonino, dit la vieille, remets-toi; résiste avec courage à cette douleur insensée. Doit-on désespérer ainsi dans les peines d'amour? et pour qui donc s'épanouissent les fleurs d'or de l'espérance, si ce n'est pour les amans? Le soir on ignore ce qu'apportera le matin, et ce qu'on pense en rêve arrive souvent dans la réalité. Vois, Antonio, tu ne m'écoutes pas; mais moi je te prédis que l'amour te recevra sur la mer dans sa riante gondole. Patience, mon fils Tonino, patience.

CHAPITRE VI.

Le Giovedi Grasso était arrivé. Des fêtes plus éclatantes que jamais devaient le célébrer. Un immense échafaud fut élevé sur la place de San-Marco, pour un feu d'artifice d'un effet tout singulier qu'un Grec avait inventé. Le soir le vieux Falieri vient se placer sur la galerie avec sa jeune femme dans tout l'éclat de

sa beauté. Mais au moment de s'asseoir sur le trône qui lui avait été préparé, il aperçut Michaële Steno qui avait pris également place dans la galerie, et si près de la dogaresse, qu'il devait nécessairement être remarqué par elle. Brûlant de colère et animé de jalousie, Falieri lui cria d'une voix haute de s'éloigner. Steno répondit par un geste menaçant, mais les gardes s'approchèrent aussitôt et le forcèrent de quitter la galerie.

Cependant Antonio, que la vue d'Annunziata avait mis hors de lui-même, se fit jour à travers la foule, et se rendit, le cœur déchiré, sur le rivage de la mer où régnait une nuit sombre. Il songeait s'il ne vaudrait pas mieux pour lui de se jeter dans les flots glacés et d'y éteindre l'ardeur qui le dévorait, plutôt que de se laisser consumer par une douleur sans fin. Déjà il se trouvait involontairement sur la dernière marche du quai, et il se disposait à exécuter son projet fatal, lorsqu'une voix qui partait d'une petite barque lui cria : — Eh! bon soir, messire Antonio! Au reflet des illuminations de la place, Antonio reconnut le joyeux Piétro, son ancien camarade, qui était assis dans la gondole, la tête couverte d'un bonnet surmonté de plumes et de clin-

quant, avec une casaque bariolée de rubans et un magnifique bouquet dans la main.

— Bon soir, Piétro, répondit Antonio ; à quel seigneur vas-tu donc rendre visite dans ce brillant costume ? — Eh ! messire Antonio, s'écria Piétro, je vais gagner aujourd'hui mes trois sequins ; je dois faire l'ascension à la tour de San-Marco, et en descendre pour porter le bouquet à la belle dogaresse.

— Mais n'est-ce pas là un saut bien périlleux, ami Piétro ? dit Antonio.

— Sans doute, répliqua celui-ci, on peut se briser le cou, surtout aujourd'hui, car il faudra passer par un feu d'artifice. Le Grec dit, il est vrai, qu'il est arrangé de manière à ne pas m'enlever un cheveu de la tête, mais ....

Piétro secoua la tête.

Antonio s'élança dans la barque, et il vit alors que Piétro était tout près de la machine d'où montait la corde qui plongeait dans la mer. D'autres cordes qui s'élevaient du milieu de la machine se perdaient dans les nues obscures.

— Écoute, Piétro, dit Antonio, après quelques momens de réflexion, écoute, camarade Piétro ; si tu veux gagner aujourd'hui dix se-

quins sans mettre ta vie en danger, cela ne te conviendra-t-il pas davantage ?

—Eh! sans doute, répondit Piétro en riant.

— Eh bien! reprit Antonio, voici dix sequins. Change d'habits avec moi et laisse-moi prendre ta place. Je monterai au lieu de toi. Cela te convient-il maintenant?

Piétro secoua la tête et dit, en pesant l'or dans ses mains : — Vous êtes bien bon, messire Antonio, de me nommer encore votre camarade, et d'être aussi généreux. L'argent est sans doute fort agréable, mais remettre un bouquet dans les mains de la dogaresse, entendre sa douce voix, voilà véritablement pourquoi l'on risque sa vie. Allons, puisque c'est vous, j'y consens.

Ils changèrent précipitamment d'habits, et à peine avaient-ils fait cet échange, que Piétro s'écria : Vite, dans la machine, le signal est donné. En ce moment, la mer fut éclairée par le reflet brillant de mille gerbes de feu, et le rivage retentit du bruit de cent tonnerres. Antonio s'éleva avec la rapidité de l'éclair au milieu des clartés pétillantes d'un feu d'artifice, et s'abattit en un clin d'œil sur la galerie, devant la dogaresse. Elle s'était levée et avait fait un pas en avant; il sentit sa douce

haleine se jouer sur ses joues; il lui présenta le bouquet, et dans ses transports il ne put retenir ses désirs brûlans, et imprima des baisers ardens sur la main de la belle Annunziata, en prononçant mille fois son nom, comme s'il eût été dans le délire. Mais tout à coup la machine l'emporta avec la force du destin dont elle semblait l'organe, et, l'entraînant loin de sa bien-aimée, le rejeta vers la mer où il tomba épuisé dans les bras de Piétro qui l'attendait avec sa barque.



CHAPITRE VII.

Sur le balcon, tout était dans la confusion et dans le désordre. On avait trouvé un billet attaché sur le siége du doge. Il contenait ces mots, écrits en patois vénitien :

> Il dose Falier della bella muier.
> I altri la gode è lui la mantien.

Le vieux Falieri tomba dans une violente colère, et jura que le plus rude châtiment atteindrait le coupable. Tout à coup ses regards rencontrèrent ceux de Michaële Steno, dont

les flambeaux de la galerie éclairaient le visage ironique. Le doge ordonna aussitôt à ses gens de l'arrêter, comme auteur de cette injure; mais des cris s'élevèrent de toutes parts, et tous les nobles vénitiens qui se trouvaient présens s'écrièrent que Falieri offensait à la fois la seigneurie et le peuple, en attaquant les privilèges de la noblesse et en troublant, par des ordres injustes, l'allégresse publique. Falieri ne s'était cependant pas trompé, car Michaële Steno avoua courageusement l'action qu'il avait faite, en rejetant la faute sur le doge qui l'avait offensé le premier. La seigneurie était depuis long-temps mécontente d'un chef qui, au lieu de s'adonner, comme on l'attendait, aux soins de l'état, vivait dans la mollesse et dans les tracasseries d'un amour débile, et les nobles se trouvèrent plus portés à excuser Steno, qu'à venger le doge de l'injure qu'il avait reçue. L'affaire fut portée du conseil des dix à la quarantie dont Michaële était membre. Sténo avait déjà assez souffert, et un bannissement d'un mois parut une peine suffisante pour expier son délit. Nous verrons quels résultats produisit l'amertume que ce jugement répandit dans le cœur du vieux doge.

Pour Antonio, il ne pouvait se remettre de

l'impression qu'il avait éprouvée ; et il désespérait de revoir jamais celle qu'il adorait en silence. Un jour la vieille revint d'un air joyeux, et sans répondre à ses questions, se mit à faire cuire un baume dans lequel elle fit entrer mille ingrédiens; puis elle s'éloigna en souriant. Elle ne revint que le soir. S'asseyant alors d'un air oppressé, dans un fauteuil, elle dit enfin, après un long silence : Tonino, mon fils, devine un peu d'où je viens?

Antonio la regarda avec étonnement.

— Tu ne devines pas? reprit la vieille. Eh bien! je viens de chez elle, de chez la belle Annunziata!

—Ne m'ôte pas le reste de ma raison! s'écria Antonio ; n'achève pas de me perdre!

— Hélas! mon pauvre Tonino, ne sais-tu pas que je songe à toi sans cesse? Aujourd'hui, tandis que je passais sous les voûtes du palais, j'entendis le peuple parler du malheur qui était arrivé à la belle dogaresse. J'interrogeai ceux qui se trouvaient près de moi, on me répondit qu'un scorpion lui avait piqué le doigt dans son jardin, et que le docteur Basseggio, qui avait été mandé près d'elle, parlait de lui couper la main. Au même moment, un grand bruit se fit entendre sur les marches du palais,

et un homme, poussé par les gardes, roula jusqu'au bas en se lamentant et en poussant de grands cris. Le peuple s'assembla autour de lui en riant hautement, et reconduisit avec des huées le docteur qu'il avait reconnu. C'est ainsi que le conseil de Basseggio avait été récompensé. Je courus aussitôt au logis; là je composai mon baume; et je revins promptement au palais. Le vieux Falieri sortait en cet instant de ses appartemens. — Que veut cette vieille femme? me dit-il. Je lui répondis que je venais proposer un moyen pour guérir la belle dogaresse. Aussitôt il me regarda fixement, passa sa main sur sa longue barbe grise, et, me poussant par les deux épaules, il me fit entrer si précipitamment dans ses appartemens, que j'eus peine à me tenir sur mes jambes. Ah! Tonino, la pauvre enfant était assise sur ses coussins, pâle, abattue, gémissante, et s'écriant d'une voix éteinte : Oh! mon Dieu, le venin parcourt-il donc toutes mes veines? Je lui pris la main, je la débarrassai de toutes les ligatures du docteur, et j'appliquai mon baume. — Je me sens déjà soulagée, dit la plaintive colombe. — Cent sequins te sont réservés si tu sauves la dogaresse! s'écria le vieux Marino, et il quitta la chambre. Je

restai trois heures à tenir sa petite main dans la mienne, à la frotter et à l'enduire de baume; alors la dogaresse se réveilla de l'assoupissement dans lequel elle était tombée, et cessa de se plaindre de sa douleur. Elle me regarda d'un air riant et prononça quelques mots de reconnaissance. — Noble dame, lui dis-je, le ciel vous rend ce que vous avez donné. N'avez-vous pas sauvé jadis un jeune enfant en tuant un serpent qui était prêt à le percer de son dard? — Tonino, il eût fallu voir de quelle rougeur subite se couvrirent ses joues pâles, et de quel feu brillèrent ses yeux éteints! — Ah! bonne vieille, dit-elle, je ne l'ai pas oublié. Je n'étais alors qu'un enfant. C'était à la maison de plaisance de mon père, c'était un bel enfant; il me semble que je le vois encore. — Alors je lui parlai de toi, je lui dis que tu étais à Venise, que tu portais encore dans ton ame le souvenir de cet heureux moment; que, pour la contempler, pour voir un seul instant l'ange qui t'avait sauvé, tu avais risqué ta vie, et que c'était toi qui lui avais présenté le bouquet du Giovedi Grasso. — Ah! dit-elle, je l'ai senti, je l'ai deviné; lorsqu'il déposa sur ma main un baiser brûlant, il me sembla qu'un souvenir de bonheur se réveillât

en moi. Amène-le-moi, que je le voie, ce bel enfant.

A ces mots de la vieille, Antonio se jeta à genoux, et s'écria : Rigueur du ciel, laisse-moi la vie jusqu'à ce que je l'aie pressée une fois sur mon sein, et puis je pourrai mourir !



CHAPITRE VIII.

Plusieurs jours s'étaient écoulés. La dogaresse avait été guérie par le secours de la vieille; mais il était impossible de conduire Antonio auprès d'elle. En vain sa vieille nourrice cherchait à le consoler; il était tourmenté de mille peines, et il ne pouvait modérer son impatience. Dans son inquiétude, il parcourait en gondole tous les canaux, il errait sur toutes les places, et ses pas le rapprochaient toujours involontairement du palais ducal. Un jour il aperçut, près du pont qui joint le palais du doge aux prisons, son ancien camarade Piétro appuyé sur sa rame bariolée; sa gondole amarrée aux colonnes du palais se balançait sur l'onde : cette embarcation était fort petite, mais surmontée d'une tente élégante, richement sculp-

tée, ornée à la poupe du pavillon vénitien, et presque semblable, par ses dorures, au splendide Bucentaure.

—Soyez le bien-venu, signor Antonio! s'écria Piétro. Vos sequins m'ont amené le bonheur. Antonio lui demanda d'un air distrait quel bonheur il lui avait procuré.

— Ce n'est pas une petite fortune que la mienne! s'écria Piétro. Je ne suis rien de moins que gondolier du doge, que j'ai l'honneur de conduire chaque soir avec la dogaresse à la Giudecca où il a une jolie maison.

— Camarade, s'écria Antonio, veux-tu gagner encore dix sequins, et même davantage? laisse-moi prendre ta place.

Piétro chercha en vain à résister; il se vit forcé de céder aux instances d'Antonio et de le prendre pour son aide. Antonio s'éloigna et revint presque aussitôt en veste de rameur; au même instant le doge parut.

— Quel est cet étranger? dit-il d'un air irrité à Piétro. Il se disposait à le chasser, mais le gondolier fit si bien qu'il persuada au vieux doge qu'il ne pouvait ramer sans aide, et Antonio prit enfin place sur un des bancs de la gondole ducale. Le vieux Falieri, assis auprès de sa belle épouse, lui pressait tendrement

les mains qu'il embrassait avec ardeur, et passait son bras autour de sa taille élancée. Arrivés au large, d'où la place Saint-Marc et la magnifique Venise avec ses palais et ses tours altières se déployaient devant eux, Falieri releva fièrement la tête et s'écria : Eh bien! Annunziata, n'est-il donc pas beau de se promener sur la mer avec le seigneur, avec l'époux de la mer? Mais, ma belle, ne porte point de jalousie à l'épouse qui nous berce si humblement sur son dos. Écoute ce doux murmure des vagues, n'est-ce point là des paroles d'amour qu'elle adresse au fiancé qui la domine? Tu portes mon anneau à ton doigt, Annunziata; mais cette autre épouse a aussi reçu un anneau de moi qu'elle conserve précieusement au fond de son lit humide.

—Ah! monseigneur, répondit Annunziata, je frémis en songeant que vous vous êtes uni à ce froid et humide élément qui peut à chaque moment ouvrir son sein pour vous recevoir!

Le vieux Falieri se mit à sourire. — Tranquillise-toi, mon enfant, dit-il; on est mieux dans tes bras si doux que dans ceux de la vieille Amphitrite. Mais, n'est-il pas vrai, on est heureux de naviguer sur la mer avec l'époux de la mer?

Au moment où le doge prononçait ces paroles, une musique éloignée se fit entendre, et une douce et belle voix d'homme se fit entendre au dessus du bruit des vagues, et chanta ces paroles :

Ah ! senza amare
Andare sul mare
Col sposo del mare
Non puo consolare.

D'autres voix s'unirent à celle-ci, et les paroles furent alternativement répétées jusqu'à ce que le chant expirât au milieu du mugissement des vents. Le vieux Falieri sembla n'accorder aucune attention à ce concert, et il s'occupa d'expliquer à la dogaresse le but de la cérémonie qui avait lieu le jour de l'Ascension, où le doge s'unissait à la mer Adriatique en lui jetant son anneau du haut du Bucentaure.

Il parla des victoires de la république ; il dit comment l'Istrie et la Dalmatie avaient été conquises sous le gouvernement de Pierre Urséolus II, et comment cette cérémonie avait pris son origine dans cette conquête. Mais si le doge ne s'occupa nullement du chant des musiciens, il n'en fut pas ainsi de la dogaresse ; toute cette histoire fut perdue pour elle. Elle était tout attentive aux doux sons qui semblaient planer

sûr la mer, et lorsqu'ils cessèrent de se faire entendre, elle jeta autour d'elle de longs regards étonnés, comme quelqu'un qui se réveille d'un profond sommeil, et qui cherche à voir les images qui lui ont apparu en songe.—*Senza amare.* — *Senza amare.* — *Non puo consolare!* murmurait-elle doucement, et des larmes brillaient dans ses yeux célestes et des soupirs profonds faisaient soulever son sein. Le doge, toujours racontant, sortit de la barque tenant le bras de la dogaresse, et gagna sa maison de San-Giorgio maggiore sans s'apercevoir qu'Annunziata était saisie d'un trouble extrême, et qu'elle était comme étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle. Un jeune homme en veste de rameur sonna d'une trompe formée d'une coquille, et à ce signe une autre gondole s'approcha. Pendant ce temps, une femme et un homme qui portait un parasol s'étaient avancés, et ils accompagnèrent le doge et la dogaresse jusqu'au palais. La seconde gondole toucha la rive, et Marino Bodoeri en sortit accompagné d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient des marchands, des artistes, ainsi que des gens de la dernière classe du peuple, et tous suivirent le doge.

CHAPITRE IX.

Antonio put à peine attendre le jour suivant, car il espérait recevoir un heureux message de sa chère Annunziata. Enfin la vieille arriva en boitant, s'assit avec lenteur dans un fauteuil, et croisant ses bras amaigris, elle s'écria : — Tonino, ah! Tonino, qu'est-il donc arrivé à notre pauvre colombe? En entrant aujourd'hui dans son appartement, je l'ai trouvée étendue sur ses coussins, les yeux à demi fermés, ne dormant pas, n'étant pas éveillée, ne se trouvant ni en santé, ni malade; je m'approchai d'elle : Noble Dogaresse, lui dis-je, que vous est-il donc arrivé de fâcheux? Votre blessure, à peine cicatrisée, vous cause-t-elle encore quelque douleur? Mais elle me regarda avec des yeux, — avec des yeux comme je ne lui en ai pas encore vu, Tonino; et à peine eus-je jeté un regard sur leur éclat humide, qu'ils se cachèrent sous ses paupières de soie, comme la lune derrière un nuage sombre. Et alors elle se mit à soupirer du fond de sa poitrine, et cachant son visage pâle sous ses riches cous-

sins, elle murmura bien doucement, mais avec un accent si douloureux, que je faillis en pleurer : *Amare, amare. Ah! senza amare!* —Je m'accroupis à ses pieds, et je me mis à lui parler de toi. Elle se cachait toujours le visage, et ses soupirs devenaient de plus en plus fréquens. Je ne lui cachai pas que tu t'étais travesti pour conduire sa gondole, et que je ne pourrais résister à tes désirs qui t'entraînent auprès d'elle. Quel torrent de larmes s'échappa de ses yeux! Elle s'écria avec violence : Au nom du Christ, au nom de tous les saints! Je ne puis le voir, je t'en supplie, dis-lui qu'il n'approche jamais de moi. Il faut qu'il quitte Venise; qu'il parte, qu'il parte au plus tôt!—Il faut donc qu'il meure, ce pauvre Antonio? m'écriai-je à mon tour. En ce moment, le vieux Falieri entra dans la chambre, et me fit signe de m'éloigner.

— Elle me repousse, elle me repousse loin d'elle! s'écria Antonio dans un profond désespoir.

Pauvre innocent! dit la vieille en riant. Ne vois-tu pas que la belle Annunziata t'aime de toutes les forces de son ame, qu'elle éprouve tous les tourmens d'amour qui aient jamais déchiré le cœur d'une femme? Enfant, viens

demain, à la nuit sombre, te glisser dans le palais ducal. Dans la seconde galerie, à la droite du grand escalier, tu me trouveras, et là, nous verrons ce qui se passera.

Le lendemain, lorsque Antonio, brûlant de désir, franchit les hautes marches du palais ducal, il se sentit tremblant et éploré, comme s'il eût été sur le point de commettre un grand crime. Force lui fut de s'appuyer contre une colonne, à l'entrée de la galerie qui lui avait été indiquée. Tout à coup il se vit environné d'un éclat de flambeaux, et avant qu'il pût s'éloigner il se trouva devant le vieux Bodoeri, qui s'avançait précédé par quelques pages qui portaient des torches.

Bodoeri le regarda attentivement; puis il lui dit: Ah! c'est toi, Antonio. Je sais pourquoi l'on t'a placé ici. Viens, suis-moi.

Antonio, convaincu que ses desseins avaient été trahis, obéit en frémissant. Mais quel fut l'étonnement d'Antonio, lorsque, en entrant dans un appartement reculé, Bodoeri l'embrassa, et lui parla du poste important qu'on allait lui confier, et dont Antonio devait s'emparer cette nuit même. Son étonnement se changea en inquiétude et en effroi, en apprenant que depuis long-temps une conspiration

contre la seigneurie mûrissait dans l'ombre; que le doge lui-même était à la tête de la conspiration, et que cette nuit même il avait été résolu dans la maison de Falieri, sur le Giudecca, que le vieux Marino serait proclamé souverain absolu de Venise. Antonio contempla le vieux Bodoeri dans un silence profond. Celui-ci, prenant son silence pour de l'hésitation, s'écria avec colère : Misérable traître, puisque tu as pénétré dans ce palais, tu n'en sortiras pas. Il te faut mourir ou prendre les armes; mais auparavant voici celui à qui tu vas rendre compte de tes actions.

Une figure vénérable s'avança du fond de la salle. Dès qu'Antonio vit le visage de cet homme qu'il n'apercevait qu'à la lueur incertaine des flambeaux, il tomba à genoux et proféra ces paroles : O Seigneur du ciel! mon père Bertuccio Nénolo, mon digne protecteur!—Nénolo releva le jeune homme, le serra dans ses bras, et lui répondit d'une voix douce : « Oui, je suis Bertuccio Nénolo que tu as cru enseveli au fond de la mer, et qui s'est échappé il y a peu de temps de la captivité où le retenait Morbassan; Bertuccio Nénolo qui t'avait recueilli, et qui ne pouvait prévoir qu'en son absence les serviteurs de Bodoeri te chasseraient de sa maison.

Pauvre enfant aveugle ! tu hésites à prendre les armes contre une caste despotique dont la cruauté t'a ravi ton père ! Va dans la cour du Fontego, le sang dont tu verras encore les traces sur le pavé, c'est le sien. — Lorsque la seigneurie loua aux marchands allemands les magasins du Fontego, il leur fut défendu d'emporter les clefs de leurs comptoirs, dans les voyages qu'ils faisaient, et ils durent les déposer chez le Fontegaro. Ton père osa se soustraire à cet ordre, et durant son absence on trouva dans ses marchandises une caisse de faux ducats de Venise. En vain protesta-t-il de son innocence ; en vain assura-t-il que ses ennemis, que le Fontegaro lui-même avaient peut-être introduit cette caisse dans ses magasins pour le perdre, il fut condamné à mort et exécuté dans la cour du Fontego. J'étais l'ami de ton père, je te recueillis, et, pour te soustraire aux poursuites de la seigneurie qui t'eût banni, je cachai ton nom. Maintenant, Antonio Dalbinger, il est temps de prendre les armes et de venger les mânes de ton père. »

On sait que l'injure que Bertuccio Nénolo avait reçue de l'amiral Dandolo, qui l'avait frappé au visage, le décida à se liguer avec son gendre contre le patriciat. Nénolo et Bo-

doeri résolurent de mettre le pouvoir dans les mains de Falieri, afin de le partager. Les conjurés concertèrent de répandre la nouvelle que la flotte génoise était entrée dans les lagunes. Dans la nuit, on devait sonner la grande cloche de St.-Marc et appeler tous les citoyens à la défense de la république. A ce signe, les conjurés, dont le nombre était très-grand, devaient s'emparer de la ville, égorger les principaux nobles et proclamer le nouveau souverain. Mais le ciel ne voulut pas que ce massacre eût lieu, et que l'orgueil irrité de Falieri renversât l'antique constitution de Venise. Les réunions de la Giudecca, dans la maison du doge, n'avaient pas échappé à la surveillance du conseil des dix; mais il lui fut impossible d'apprendre quelque chose de certain. Cependant, un des conjurés, un pelletier de Pise nommé Bentian, se sentit touché de remords; il voulut sauver du moins son patron, Nicolas Léoni, qui siégeait au conseil des dix. Vers le soir, il se rendit chez lui et le conjura de ne pas quitter sa maison dans la nuit, quelque chose qui arrivât. Léoni, agité de soupçons, retint de force le pelletier, et le força de lui découvrir tout le projet. Il appela alors Giovanni, Gradenigo et Marino Cornaro, et ils

convoquèrent le conseil à Saint-Salvator, où on prit toutes les mesures pour étouffer la conjuration dès le premier moment de son exécution.

Antonio avait été chargé de se rendre à la tour de Saint-Marc, avec une troupe de conjurés, et de faire sonner la grosse cloche. En arrivant, il trouva l'édifice entouré de soldats de l'arsenal, qui se précipitèrent sur les arrivans. Les conjurés se dispersèrent en toute hâte, et Antonio lui-même prit la fuite. En marchant, il entendit derrière lui les pas d'un homme qui parvint enfin à le retenir. Antonio se disposait à le frapper de son poignard; mais à la lueur des flambeaux que portaient ses soldats, il reconnut Piétro.

—Sauve-toi! s'écria celui-ci : viens dans ma gondole, Antonio; vous êtes tous trahis. Bodoeri, Nénolo, sont tombés au pouvoir de la seigneurie, les portes du palais sont fermées et le doge est gardé dans son appartement.

Antonio se laissa entraîner dans la gondole sans prononcer un seul mot, tant il ressentait de douleur. On entendit des cris confus, un cliquetis d'armes, quelques clameurs isolées, puis tout rentra dans un effrayant silence. Le lendemain, le peuple, épouvanté, vit un spec-

tacle fait pour glacer le sang dans les veines. Les corps des conjurés furent jetés, le poignard dans leurs plaies, sur la place du palais où se célébraient les solennités, du haut de la galerie où le doge avait assisté à la fête de l'Ascension, et Antonio était descendu aux pieds de la belle Annunziata. Parmi les cadavres, se trouvaient ceux de Marino Bodoeri et de Bertuccio Nénolo. Deux jours après, le vieux Falieri, condamné par le conseil des dix, fut exécuté au haut de l'escalier des géans.

Antonio s'était échappé sans obstacle, car personne ne le connaissait pour un des conjurés. En voyant trancher la tête du vieux Falieri, il poussa un cri d'horreur et s'élança dans le palais. Personne ne l'arrêta, tant la confusion était grande. A quelques pas de l'appartement du doge, il aperçut la vieille qui s'avança vers lui en pleurant et qui l'entraîna dans la chambre d'Annunziata. Antonio se jeta à ses pieds, couvrit ses mains de baisers, et versa d'abondantes larmes. Annunziata, qui était restée immobile et comme privée de vie, ouvrit lentement les yeux. Elle vit Antonio ; tout à coup elle fit un mouvement convulsif, le serra contre son cœur, et s'écria en pleurant : « Antonio ! Antonio !... que je

t'aime; il est encore un bonheur sur la terre. Antonio, viens, fuyons loin de ces lieux pleins d'horreur. » — Et ils oubliaient, dans leurs baisers brûlans, et dans leurs sermens répétés, les terribles évènemens de la nuit. La vieille les rappela enfin à eux et proposa de gagner Chiozza. Piétro les attendait déjà avec sa barque sous le pont du palais. A la nuit, Annunziata, voilée, sortit avec Antonio, et accompagnée de Marguerite portant une petite cassette qui renfermait les joyaux de la dogaresse. Ils arrivèrent au pont sans être remarqués et montèrent dans la barque. Antonio prit les rames; la lune brillait sur les vagues, et bientôt on gagna la pleine mer. Mais les vents commencèrent à mugir, de sombres nuages voilèrent les étoiles. et une affreuse tempête s'annonça sur l'horizon.

— O seigneur du ciel, viens à notre aide! s'écria la vieille.

Antonio ne pouvant plus soutenir les rames, passa son bras autour d'Annunziata qui, se réveillant tout à coup de sa profonde rêverie, le serra contre son sein.—Oh, mon Antonio! s'écria-t-elle; et il n'y eut plus pour eux ni vent ni tempête : mais alors la mer, cette veuve jalouse du doge décapité, éleva ses vagues de

chaque côté de la barque, comme deux bras gigantesques, et engloutit les deux amans dans ses abîmes sans fond.

FIN DE MARINO FALIERI.

LE

BONHEUR AU JEU.

11

LE BONHEUR AU JEU.

CHAPITRE PREMIER.

Dans l'automne de l'année 182... les eaux de Pyrmont étaient plus visitées que jamais. De jour en jour l'affluence des riches étrangers augmentait, et excitait l'ardeur des spéculateurs de toute espèce qui abondent dans ces sortes de lieux. Les entrepreneurs de la banque du pharaon ne restèrent pas en arrière, et étalèrent sur leur tapis vert des masses d'or, afin d'attirer les dupes que l'éclat du métal séduit infailliblement, comme l'attrait dont se sert le chasseur pour prendre une proie crédule.

On n'ignore pas que dans la saison des bains, pendant ces réunions de plaisirs, où chacun s'est arraché à ses habitudes, l'on s'abandonne à l'oisiveté, et que le jeu devient une passion presque irrésistible. Il n'est pas rare de voir

des gens qui n'ont jamais touché les cartes, attachés sans relâche à la table verte et se perdre dans les combinaisons hasardeuses du jeu. Le bon ton, qui veut que l'on risque chaque soir quelques pièces d'or, ne contribue pas peu non plus à entretenir cette passion fatale.

Un jeune baron allemand, que nous nommerons Siegfried, faisait seul exception à cette règle générale. Quand tout le monde courait au jeu, et qu'il perdait ainsi tout moyen d'entretenir une conversation agréable, il se retirait dans sa chambre avec un livre, ou il allait se promener dans la campagne et admirer la nature qui est si belle dans ce pays enchanté.

Siegfried était jeune, indépendant, riche, d'un aspect noble, d'un visage agréable, et il ne pouvait manquer d'être aimé et d'avoir quelques succès auprès des femmes. Une étoile heureuse semblait planer sur lui et le guider dans tout ce qu'il entreprenait. On parlait de vingt affaires de cœur, toutes fort aventureuses, qui s'étaient dénouées pour lui de la manière la plus agréable et la plus inattendue; on racontait surtout l'histoire d'une montre, qui témoignait de sa prospérité continuelle. Siegfried, fort jeune encore et en voyage, s'était trouvé dans un tel dénuement d'argent, que, pour continuer sa

route, il avait été forcé de vendre sa montre, richement garnie de brillans. Il était tout disposé à donner ce précieux bijou pour une somme fort minime, lorsqu'il arriva dans l'hôtel où il se trouvait un jeune prince qui cherchait à acheter un objet de ce genre, et qui paya la montre de Siegfried au delà de sa valeur. Un an s'était écoulé, et Siegfried devenu majeur, était en possession de sa fortune, lorsqu'il apprit par les papiers publics qu'une montre était mise en loterie. Il prit un lot qui lui coûta une bagatelle,—et gagna la montre qu'il avait vendue. Peu de temps après il l'échangea contre un anneau de diamans. Plus tard, il servit le prince de S*** en qualité de chambellan : celui-ci voulant le récompenser de son zèle, lui fit présent de la même montre et d'une chaîne précieuse.

Cette aventure fit d'autant plus remarquer l'opiniâtreté de Siegfried, qu'il se refusait à toucher une carte, lui à qui la fortune souriait sans cesse ; et l'on fut bientôt d'accord sur le jugement qu'on porta du baron, qui ternissait, disait-on, par une avarice extrême toutes ses brillantes qualités, et qui redoutait jusqu'à la moindre perte. On ne réfléchit nullement que la conduite du baron éloignait de lui tout soup-

çon d'avarice, et, comme il arrive d'ordinaire, l'opinion défavorable prévalut promptement, et s'attacha irrévocablement à sa personne.

Le baron apprit bientôt ce qu'on disait de lui, et, généreux et libéral comme il l'était, il résolut, quelque répugnance que lui inspirât le jeu, de se défaire, au moyen de quelques centaines de louis d'or, des soupçons fâcheux qui s'élevaient contre lui. — Il se rendit à la salle de jeu avec le ferme dessein de perdre la somme considérable qu'il avait apportée. Mais le même bonheur qui s'attachait partout à ses pas lui fut encore fidèle. Chaque carte sur laquelle tombait son choix se couvrait d'or. Les calculs des joueurs les plus exercés échouaient contre le jeu du baron. Il avait beau quitter les cartes, en reprendre d'autres, toujours le gain était de son côté. Le baron donna le rare et curieux spectacle d'un joueur qui se désespère parce que la chance le favorise, et on lisait clairement sur les visages qui l'entouraient qu'on le regardait comme un insensé, de défier si long-temps la fortune et de s'irriter contre ses faveurs.

Le gain immense du baron l'obligeait en quelque sorte à continuer de jouer, et il s'attendait à reperdre enfin tout ce qu'il avait

gagné ; mais il n'en fut pas ainsi, et son étoile l'emporta. Son bonheur allait toujours croissant, et, sans qu'il le remarquât lui-même, le baron trouvait de plus en plus quelque jouissance dans ce jeu du pharaon, qui dans sa simplicité offre les combinaisons les plus chanceuses.

Il ne se montra plus mécontent de sa fortune ; le jeu absorba toute son attention, et le retint toutes les nuits. Il n'était pas entraîné par le gain, mais par le jeu même, enchaîné par ce charme particulier dont ses amis lui avaient souvent parlé, et qu'il n'avait jamais pu comprendre.

Dans une de ces nuits-là, en levant les yeux au moment où le banquier achevait une taille, il aperçut un homme âgé qui s'était placé vis-à-vis de lui, et dont les regards tristes et sévères ne le quittaient pas un instant ; et chaque fois que le baron cessait de jouer, son regard rencontrait l'œil sombre de l'étranger, qui lui causait une sensation dont il ne pouvait se défendre. Lorsque le jeu fut terminé, l'étranger quitta la salle. Dans la nuit suivante, il se retrouva en face du baron, et dirigea de nouveau sur lui, d'une façon invariable, ses regards de fantôme. Le baron se contint

encore; mais lorsqu'à la troisième nuit l'étranger reparut encore devant lui. Siegfried éclata : — Monsieur, s'écria-t-il, je dois vous prier de choisir une autre place, vous gênez mon jeu.

L'étranger s'inclina en souriant d'un air douloureux ; puis il quitta la table et la salle sans prononcer une parole.

Mais, la nuit suivante, l'étranger se trouvait encore devant le baron, et le pénétrait de ses regards sombres.

Siegfried se leva dans une fureur dont il n'était pas maître. — Monsieur, dit-il, si vous vous faites un plaisir de me regarder de la sorte, veuillez choisir un autre temps et un autre lieu, mais, pour le moment....

Un signe de la main, un doigt dirigé vers la porte en dirent plus que les rudes paroles que le baron s'était abstenu de prononcer.

Et, comme dans la nuit précédente, s'inclinant, et avec le même sourire, l'étranger s'éloigna lentement.

Agité par le jeu, par le vin qu'il avait bu, par le souvenir de sa scène avec l'étranger, Siegfried ne put dormir. Le jour paraissait déjà, et la figure de cet homme n'avait pas encore cessé de se retracer à ses yeux. Il

voyait ce visage expressif, profondément dessiné et chargé de soucis, ces yeux creux et pleins de tristesse, qui le regardaient sans cesse, et ce vêtement misérable, sous lequel se trahissait l'air noble d'un homme de bonne naissance. — Et la douloureuse résignation avec laquelle il s'était éloigné de la salle ! — Non, s'écria Siegfried, j'ai eu tort, j'ai eu grand tort ! Est-il donc dans ma nature de tempêter comme un écolier mal appris, d'offenser des gens qui ne m'ont donné nul sujet de plainte ? — Le baron en vint à se convaincre que cet homme l'avait contemplé dans le sentiment le plus poignant du contraste qui existait entre eux ; lui peut-être courbé sous la misère et le baron risquant follement sur une carte des monceaux d'or. Il résolut de le chercher le lendemain et de réparer la faute qu'il avait commise envers lui.

Le hasard voulut que la première personne que le baron rencontrât en se promenant sur les allées de la place fût justement l'étranger.

Le baron s'approcha de lui, le pria avec instance d'excuser sa conduite de la veille, et finit par lui demander formellement pardon. L'étranger répondit qu'il n'avait rien à pardonner, qu'il fallait passer beaucoup de choses

aux joueurs perdus dans l'ardeur du jeu, et qu'au reste il s'était lui-même attiré les paroles un peu vives qui avaient été prononcées, en se tenant obstinément à une place où il devait gêner le baron.

Le baron alla plus loin : il dit que souvent dans la vie il était des circonstances embarrassantes, où l'homme le mieux né se trouvait dans une situation critique; et il lui donna à comprendre qu'il était disposé à employer une partie de l'argent qu'il avait gagné à soulager la misère de l'étranger.

—Monsieur, répondit celui-ci, vous me prenez pour un homme nécessiteux ; je ne le suis pas absolument, et bien que plus pauvre que riche, ce que j'ai suffit à ma modeste manière de vivre. Au reste, vous conviendrez que si, croyant m'avoir offensé, vous vouliez réparer votre offense par un peu d'argent, il me serait impossible d'accepter cette sorte de réparation....

— Je crois vous comprendre, dit le baron, et je suis prêt à vous donner toutes les satisfactions que vous demanderez.

— O ciel! s'écria l'étranger; qu'un combat entre nous serait inégal! Je suis persuadé que, comme moi, vous ne regardez pas un duel

comme un jeu d'enfant, et que vous ne pensez pas que deux gouttes de sang ou une égratignure suffisent pour réparer l'honneur outragé. Il est des cas où il devient impossible que deux hommes existent sur cette terre, dût l'un vivre au Caucase et l'autre au Tibre; car il n'est pas de séparation tant que la pensée se porte vers l'objet haï. Alors le duel décide qui des deux doit faire place à l'autre sur la terre; il est légitime et nécessaire. — Entre nous deux, comme je viens de vous le dire, le combat serait inégal, car ma vie est loin de valoir la vôtre. Si vous succombez, je détruis un monde entier d'espérances; et moi, si je péris, vous aurez terminé une vie pleine d'angoisses, une existence déjà détruite, qui n'est plus qu'un long souvenir cruel et déchirant. — Mais le principal est que je ne me tiens pas pour offensé. Vous m'avez dit de sortir, et je suis sorti.

L'étranger prononça ces derniers mots d'un ton qui trahissait un ressentiment intérieur. Ce fut un motif pour le baron de s'excuser de nouveau, en disant qu'il ignorait comment il s'était fait que le regard de l'étranger eût pénétré assez profondément dans son ame pour le mettre hors d'état de supporter sa vue.

— Puisse ma vue pénétrer assez profondément en vous pour vous éclairer sur le danger que vous courez. Vous vous avancez au bord du gouffre avec toute la joie et l'étourderie de la jeunesse; un seul coup peut vous y précipiter sans retour. En un mot, vous êtes sur le point de devenir un joueur passionné.

Le baron prétendit que l'étranger se trompait complètement. Il lui raconta les circonstances qui l'avaient amené à jouer, et il lui dit que lorsqu'il serait parvenu à se défaire de deux ou trois cents louis qu'il voulait perdre, il cesserait entièrement de ponter. Mais jusqu'alors il avait eu un bonheur désespérant.

— Hélas! s'écria l'étranger, ce bonheur est l'appât le plus terrible que vous offrent les puissances infernales. Ce bonheur avec lequel vous jouez, la manière dont vous avez débuté, toute votre conduite au jeu, qui ne montre que trop combien peu à peu vous y prenez d'intérêt, tout, tout me rappelle l'affreuse destinée d'un malheureux qui, semblable à vous en beaucoup de choses, commença ainsi que vous. Voilà pourquoi je ne pouvais détacher de vous mes regards; voilà tout ce que mes yeux devaient exprimer. — Voyez les démons qui étendent déjà leurs griffes pour vous entraî-

ner au fond des enfers! aurais-je voulu vous crier. Je désirais faire votre connaissance, j'ai du moins réussi. Apprenez l'histoire de ce malheureux; peut-être parviendrai-je à vous convaincre que le danger dont je voudrais vous défendre n'est pas un rêve de mon imagination. L'étranger s'assit sur un banc, fit signe au baron de prendre place, et commença en ces termes.

CHAPITRE II.

« Les mêmes qualités brillantes qui vous distinguent, M. le baron, dit l'étranger, valurent au chevalier de Ménars l'estime et l'admiration des hommes, et le rendirent le favori des femmes. Seulement en ce qui concerne la fortune, le sort ne l'avait pas autant favorisé que vous. Il était presque pauvre, et ce ne fut que par la vie la plus réglée qu'il parvint à paraître dans le monde avec l'apparence qui convenait au descendant d'une noble famille. Comme la perte la plus légère pouvait troubler sa manière de vivre, il s'abstenait entièrement

de jouer; et en cela il ne faisait aucun sacrifice, car il n'avait jamais éprouvé de penchant pour cette passion. Au reste, tout ce qu'il entreprenait lui réussissait d'une façon toute particulière, et le bonheur du chevalier de Ménars avait passé en proverbe.

» Une nuit, contre sa coutume, il se laissa entraîner dans une maison de jeu. Les amis qu'il accompagnait se livrèrent sans réserve à toutes les chances du hasard.

» Sans prendre part à ce qui se passait, perdu dans de tout autres pensées, le chevalier se promenait de long en large dans la salle, jetant les yeux tantôt sur les joueurs, tantôt sur une table de jeu où l'or affluait de toutes parts vers les masses du banquier. Tout à coup un vieux colonel aperçut le chevalier et s'écria à haute voix : Par tous les diables, le chevalier de Ménars est ici avec son bonheur, et nous ne pouvons rien gagner, puisqu'il ne se déclare ni pour le banquier ni pour les joueurs ; mais cela ne durera plus long-temps, il faut qu'il ponte tout à l'heure avec moi.

» Le chevalier eut beau alléguer sa maladresse, son manque total d'expérience, le colonel persista opiniâtrément, et Ménars se vit forcé de prendre place à la table de jeu.

» Il arriva au chevalier justement ce qui vous est arrivé, M. le baron. Chaque carte lui apportait une faveur de la fortune, et bientôt il eut gagné une somme considérable pour le colonel, qui ne pouvait se lasser de se réjouir d'avoir mis à profit l'heureuse étoile du chevalier de Ménars.

» Le bonheur du chevalier, qui causait la surprise de tous les assistans, ne fit pas la moindre impression sur lui-même; il le sentait moins que son aversion pour le jeu, et le lendemain, lorsqu'il ressentit les suites de la fatigue de cette nuit, passée sans sommeil, dans une tension d'esprit extrême, il se promit de ne jamais visiter une maison de jeu, à quelque condition que ce fût.

» Il se sentit encore affermir dans cette résolution par la conduite du vieux colonel, qui jouait de la façon la plus malheureuse dès qu'il prenait les cartes lui-même, et dont l'humeur se porta sur le chevalier. Il le pressa de la manière la plus vive de ponter de nouveau pour lui, ou du moins de se tenir auprès de lui tandis qu'il tenait les cartes, afin d'éloigner le démon fâcheux que sa présence faisait disparaître (on sait qu'il ne règne nulle part plus que parmi les joueurs de ces espèces de supersti-

tions) ; et le chevalier ne put se débarrasser de cet importun qu'en lui déclarant qu'il aimerait mieux se battre avec lui que de jouer de nouveau.

» Il ne pouvait manquer d'arriver que cette histoire courût de bouche en bouche, et qu'on y ajoutât vingt circonstances merveilleuses; mais comme, en dépit de son bonheur, le chevalier persistait à ne pas toucher une carte, on ne put se refuser à rendre hommage à la fermeté de son caractère, et à lui accorder toute l'estime que méritait cette belle conduite.

» Un an s'était écoulé, lorsque le chevalier se trouva tout à coup dans l'embarras le plus cruel par l'interruption inattendue de la petite annuité qui servait à le faire vivre. Il se vit forcé de découvrir sa situation à un de ses plus fidèles amis, qui vint aussitôt à son aide, mais qui le traita en même temps d'homme bizarre et d'original sans pareil.

» Le destin, lui dit-il, nous indique toujours par quelque signe la route où nous trouverons notre salut; c'est notre indolence seule qui nous empêche d'observer ces signes et de les comprendre. La puissance suprême qui nous régit a clairement fait entendre sa voix à ton oreille; elle t'a dit : Veux-tu acquérir de

l'or et des biens, va et joue; autrement, reste pauvre, besogneux et dépendant.

» Ce fut en ce moment que la pensée du bonheur qui l'avait si grandement favorisé au pharaon se représenta vivement à son esprit; durant tout le jour, la nuit dans ses rêves, il ne vit plus que des cartes, il n'entendit plus que la voix monotone du banquier qui répétait: *gagne, perd;* à ses oreilles retentissait sans relâche le tintement des pièces d'or.

» Il est vrai pourtant, disait-il à lui-même, il est vrai qu'une seule nuit comme celle-là me tirerait de la misère, m'arracherait à l'affreuse inquiétude d'être toujours à charge à mes amis; c'est le devoir qui m'ordonne d'écouter la voix du destin!

» L'ami qui lui avait conseillé de jouer s'offrit à l'accompagner à la maison de jeu, et lui donna vingt louis d'or pour essayer de tenter la fortune.

» Si jadis, en pontant pour le vieux colonel, le chevalier avait joué avec éclat, cette fois ce fut une suite de chances inouïes. Les pièces d'or qu'il avait gagnées s'élevaient en monceaux autour de lui. Dans le premier moment il crut rêver, il se frotta les yeux, saisit la table et la rapprocha de lui. Mais lorsqu'il

vit bien clairement ce qui était arrivé, lorsqu'il nagea dans l'or, lorsqu'il compta et recompta son gain avec délices, une volupté dévorante s'empara pour la première fois de son être, et ce fut fait de la pureté d'ame qu'il avait conservée si long-temps !

» Il eut à peine la patience d'attendre la nuit, pour revenir à la table de jeu. Son bonheur fut le même ; et en peu de semaines, durant lesquelles il joua toutes les nuits, il eut gagné une somme immense.

» Il est deux sortes de joueurs. Aux uns, le jeu même, comme jeu, procure un plaisir secret et indicible, et ils en jouissent sans songer au gain. Les singuliers enchaînemens du hasard se développent dans le jeu le plus bizarre, la cohorte des puissances inconnues semble planer au dessus de vous, il semble qu'on entende le battement de leurs ailes, et l'on brûle de pénétrer dans cette région inconnue pour contempler les rouages de cette machine dont on sent l'influence, et parcourir ces ateliers célestes où s'élaborent les chances de la destinée des hommes. J'ai connu un homme qui jouait jour et nuit seul dans sa chambre, et qui pontait contre lui-même ; celui-là, à mon avis, était un joueur véritable. — D'autres n'ont que

le gain devant les yeux ; ils regardent le jeu comme un moyen de s'enrichir promptement. Le chevalier se rangea dans cette classe ; et il confirma en cela l'opinion que la passion plus profonde du jeu tient à la nature individuelle, et qu'elle naît avec celui qui la possède.

»Le cercle dans lequel se tiennent les joueurs lui parut bientôt trop restreint. Il établit une banque avec les sommes considérables qu'il avait gagnées ; et sa fortune lui fut si fidèle, qu'en peu de temps il se trouva à la tête de la plus riche banque de Paris. La vie sombre et emportée du joueur anéantit bientôt tous les avantages physiques et intellectuels qui avaient acquis au chevalier tant d'amour et d'estime. Il cessa d'être un ami fidèle, un chevalier spirituel et agréable, un adorateur empressé des dames. Son ardeur pour les sciences et pour les arts ne tarda pas à s'éteindre, et sur ses traits pâles et morts, dans ses yeux fixes et creusés, on lut distinctement l'expression de la passion funeste qui le dévorait. Ce n'était pas l'ardeur du jeu, c'était l'odieuse soif de l'or que Satan avait allumée dans son ame : et pour le peindre, en un mot, il devint le banquier le plus accompli qui eût jamais existé.



CHAPITRE III.

» Une nuit, le chevalier, sans éprouver une perte considérable, vit son bonheur fléchir un instant. Ce fut alors qu'un petit homme vieux et sec, vêtu d'une façon misérable et d'un aspect presque repoussant, s'approcha de la table de jeu, prit une carte d'une main tremblante, et la couvrit d'une pièce d'or. Plusieurs des joueurs regardaient le vieillard avec un étonnement profond, et le traitaient avec un mépris marqué, sans qu'il parût s'en émouvoir, sans qu'il prononçât une parole pour s'en plaindre.

»Le vieillard perdit. Il perdit une mise après l'autre; mais plus sa perte s'augmentait, plus les autres joueurs paraissaient s'en réjouir. Lorsque le vieillard, doublant toujours ses mises, eut enfin perdu cinquante louis sur une carte, l'un d'eux s'écria en riant aux éclats : — Bonne chance, signor Vertua, ne perdez pas courage; continuez de ponter, vous prenez le chemin de la fortune, et vous ne tarderez pas à faire sauter la banque!

» Le vieillard jeta un regard de basilic sur le railleur, et disparut promptement; mais une demi-heure après il revint les poches remplies d'or. Cependant aux dernières tailles le vieillard fut forcé de s'arrêter, car il avait déjà perdu tout l'or qu'il avait apporté.

» Le dédain et le mépris qu'on témoignait au vieillard avaient fort indisposé le chevalier, que sa vie désordonnée n'avait pas entièrement rendu étranger aux bienséances. Ce lui fut un motif de faire une remontrance à ceux des joueurs qui se trouvaient encore dans la salle après le départ du vieillard.

— » Vous ne connaissez pas le vieux Francesco Vertua, chevalier, s'écria l'un d'eux; sans cela, loin de blâmer notre conduite, vous l'approuveriez hautement. Apprenez donc que ce Vertua, Napolitain de naissance, s'est montré, depuis quinze ans qu'il est à Paris, le ladre le plus horrible qu'on y ait jamais vu. Tout sentiment humain lui est inconnu : il verrait son propre père expirer à ses pieds qu'il ne donnerait pas un louis d'or poür le sauver. Les malédictions d'une multitude de familles, qu'il a ruinées par ses spéculations infernales, le poursuivent. Il est haï de tous ceux qui le connaissent, et chacun le voue à

la vengeance du ciel. Jamais on ne l'a vu jouer, et vous pouvez comprendre l'étonnement que nous avons éprouvé en le voyant entrer dans cette maison. N'eût-il pas été bien malheureux qu'un tel homme gagnât notre mise? La richesse de votre banque l'a attiré vers vous, chevalier, et il a perdu lui-même ses plumes. Mais jamais le vieil avare ne reviendra; nous sommes débarrassés de lui pour toujours.

» Cette prédiction ne se réalisa pas, car la nuit suivante Vertua se retrouvait déjà à la banque du chevalier, où il perdit beaucoup plus que la veille. Mais il resta calme, souriant quelquefois d'un air d'ironie amère comme s'il eût prévu que tout devait bientôt changer. Mais la perte du vieillard grossit de nuit en nuit comme une avalanche, jusqu'à ce qu'enfin on en vint à compter qu'il avait laissé à la banque trente mille louis d'or. Une fois, le jeu était commencé depuis long-temps; il entra pâle et défait, et se plaça loin de la table, les yeux fixés sur les cartes que tirait le chevalier. Enfin, lorsque le chevalier eut mêlé les cartes, et au moment où il se disposait à commencer une nouvelle taille, le vieillard s'écria d'une voix qui fit tressaillir tous ceux qui l'entou-

raient : Arrêtez ! — Repoussant alors la foule des joueurs, il se fit jour jusqu'au chevalier, et lui dit à l'oreille, d'une voix sourde : Chevalier, voulez-vous tenir ma maison dans la rue Saint-Honoré, avec tout ce qu'elle contient, mes meubles, mon argenterie et mes bijoux, contre quatre-vingt mille francs ?

» — Bon, répondit froidement le chevalier ; et sans se retourner vers le vieillard, il commence la taille.

» — La dame, dit Vertua ; et au premier coup la dame avait perdu ! — Le vieillard tomba presque à la renverse et se retint contre la muraille où il resta immobile comme une statue. Personne ne s'occupa de lui.

» Le jeu était achevé, les joueurs se dispersaient, le chevalier aidé de son croupier entassait l'or du jeu dans sa cassette ; alors le vieux Vertua s'avança de son coin, comme un spectre, et dit d'une voix sombre : Chevalier, encore un mot, un seul mot !

— » Eh bien, qu'y a-t-il ? répliqua le chevalier en fermant sa cassette, et en regardant le vieillard d'un air de mépris.

— » J'ai perdu toute ma fortune à votre banque, répondit Vertua, il ne me reste rien, rien... je ne sais où je poserai demain ma tête,

comment j'apaiserai ma faim; chevalier, je cherche auprès de vous mon refuge. Prêtez-moi la dixième partie de la somme que vous venez de me gagner, afin que je recommence mon commerce et que je me retire de cette misère.

— » A quoi songez-vous, signor Vertua? dit le chevalier; ne savez-vous pas qu'un banquier ne doit jamais rendre l'argent de son gain? Cela choque toutes les règles dont je ne m'écarte jamais.

— » Vous avez raison, chevalier, reprit Vertua. Mes prétentions étaient absurdes, exagérées. — La dixième partie! non, prêtez-moi seulement la vingtième.

— » Je vous dis, répondit le chevalier avec humeur, que je ne prêterai rien de mon gain!

— » Il est vrai, dit Vertua dont le visage pâlissait toujours davantage et dont les regards devenaient de plus en plus sombres, il est vrai que vous ne devez rien prêter. Je ne l'aurais pas fait non plus! mais on donne une aumône à un mendiant, donnez-moi cent louis d'or sur les richesses que le hasard vous a envoyées aujourd'hui.

— » Non, en vérité, s'écria le chevalier en colère. Vous vous entendez bien à tourmenter les gens, signor Vertua! Je vous le dis, vous

n'aurez de moi, ni cent, ni cinquante, ni vingt, — ni même un seul louis d'or. Il faudrait que j'eusse perdu l'esprit pour vous donner les moyens de continuer votre abominable métier. Le destin vous a jeté dans la poussière comme un ver malfaisant, et il serait criminel de vous relever. Allez, et subissez le sort que vous avez mérité.

»Vertua se cacha le visage de ses deux mains, et se mit à gémir profondément. Le chevalier ordonna à ses gens de porter sa cassette dans sa voiture, et s'écria d'une voix forte : — Quand me remettrez-vous votre maison et vos effets, signor Vertua?

» Vertua se releva subitement et répondit d'une voix assurée : Tout de suite. — En ce moment, chevalier; venez avec moi.

» — Bien, répliqua le chevalier, je vais vous conduire dans ma voiture à votre maison, que vous quitterez demain.

» Durant tout le chemin, Vertua et le chevalier ne prononcèrent pas un seul mot. Arrivés devant la maison, dans la rue Saint-Honoré, Vertua tira la sonnette. Une petite vieille ouvrit et s'écria en apercevant Vertua : Seigneur du ciel! est-ce vous enfin, monsieur! Angela est à demi morte d'inquiétude à cause de vous.

» — Silence, répondit Vertua. Fasse le ciel qu'Angela n'ait pas entendu le bruit de cette malheureuse sonnette ! Il faut qu'elle ignore que je suis venu.

» A ces mots, il prit le flambeau des mains de la vieille, qui était restée immobile de surprise, et éclaira le chevalier.

» — Je suis préparé à tout, dit Vertua. Vous me haïssez, chevalier, vous me méprisez, vous prenez plaisir à causer ma ruine, mais vous ne me connaissez pas. Apprenez que j'étais autrefois un joueur comme vous, que le sort capricieux me fut aussi long-temps favorable, qu'en parcourant l'Europe, partout où je m'arrêtai le bonheur s'attacha à moi, et que l'or afflua dans ma banque comme il afflue dans la vôtre. J'avais une femme belle et fidèle que je négligeai, et qui vécut malheureuse au milieu de l'opulence. Un jour, à Gênes, où je tenais alors ma banque, il arriva qu'un jeune Romain vint risquer à mon jeu tout son riche héritage. Comme je l'ai fait aujourd'hui, il me supplia de lui prêter au moins quelque argent pour retourner à Rome. Je le refusai en riant avec mépris, et lui, dans sa fureur, il me plongea son stylet dans le sein. Ce fut difficilement que les médecins parvinrent à sauver mes jours, et ma

convalescence fut longue et douloureuse. Ma femme m'entoura de soins, elle me consola, elle me soutint contre mes maux, et je sentis renaître en moi avec la santé un sentiment que je croyais éteint à jamais, ou plutôt j'éprouvai une passion qui m'était inconnue, car tous les sentimens humains sont éteints pour le joueur. J'ignorais encore ce que c'est que l'amour et le fidèle dévouement d'une femme : je sentis vivement combien j'étais coupable envers la mienne, et je me repentis de l'avoir sacrifiée à un penchant funeste. Je vis apparaître comme des esprits vengeurs tous ceux dont j'avais causé la ruine, dont j'avais anéanti avec sang-froid l'existence entière ; j'entendais leurs voix sourdes qui s'échappaient du tombeau et me reprochaient tous les crimes que j'avais causés. Ma femme seule avait le pouvoir de bannir par sa présence cette terreur, ces angoisses sans nom ! Je fis le serment de ne plus toucher une seule carte. Je m'éloignai, et m'arrachant des liens qui me retenaient, repoussant les instances de mes croupiers, je m'établis dans une petite maison de plaisance auprès de Rome. Hélas ! je ne jouis qu'une année d'un bonheur et d'une satisfaction dont je n'avais jamais soupçonné l'existence. Ma femme mit

au monde une fille, et mourut quelques heures après. Je tombai dans un profond désespoir, j'accusai le ciel, je me maudis moi-même, et, comme un criminel qui craint la solitude, je quittai ma maison, et je vins me réfugier à Paris. Angela, la douce image de sa mère, grandissait sous mes yeux; toute mon affection s'était concentrée en elle. Ce fut pour elle seule que je tentai d'accroître ma fortune. Il est vrai, je prêtai de l'argent à gros intérêts; mais c'est une calomnie que de m'accuser d'avoir trompé les malheureux qui venaient à moi. Et qui sont mes accusateurs! des misérables qui me tourmentent sans relâche pour que je leur prête de l'argent, des prodigues qui dissipent leur bien, et qui entrent en fureur lorsque j'exige le paiement des sommes qu'ils me doivent, dont je ne me regardais que comme le régisseur, car toute ma fortune était pour ma fille. Il n'y a pas long-temps que je sauvai un jeune homme de l'infamie en lui avançant une somme considérable sur son héritage. Croiriez-vous, chevalier, qu'il nia sa dette devant les tribunaux, et qu'il refusa de l'acquitter? Je pourrais vous citer vingt traits de ce genre qui ont concouru à me rendre impitoyable, et à me convaincre que la légèreté entraîne toujours avec elle la

corruption. Il y a plus : je pourrais vous dire que j'ai séché bien des larmes, que plus d'une prière s'est élevée au ciel pour moi et pour mon Angela; mais vous refuseriez de me croire, et vous m'accuseriez de me vanter, car vous êtes un joueur! — J'avais cru que les puissances infernales étaient apaisées, mais il leur était donné de m'aveugler plus que jamais. J'entendis parler de votre bonheur, chevalier; chaque jour je rencontrais un joueur dont vous aviez fait un mendiant; la pensée me vint que j'étais destiné à mesurer mon bonheur, qui ne m'a jamais abandonné, contre le vôtre; que j'étais appelé à mettre fin à vos déprédations, et cette idée ne me laissa pas de relâche. C'est ainsi que je me présentai à votre banque, et que je ne la quittai pas avant que toute la fortune de mon Angela fût tombée dans vos mains. C'en est fait! —Me permettrez-vous d'emporter les vêtemens de ma fille?

» — La garde-robe de votre fille ne me regarde pas, dit le chevalier. Vous pouvez aussi emporter vos lits et les ustensiles de votre ménage. Qu'ai-je besoin de toutes ces misères? mais prenez garde de soustraire quelque objet de valeur, j'y veillerai.

» Le vieux Vertua regarda fixement le che-

valier durant quelques secondes, puis un torrent de larmes s'échappa de ses yeux; il tomba aux genoux du chevalier, et lui cria avec l'accent du désespoir : — Ayez encore un sentiment humain! Soyez compatissant envers nous! Ce n'est pas moi, c'est ma fille, mon Angela, un ange innocent, dont vous causez la ruine! Oh! de grâce, ayez pitié d'elle, prêtez-lui, à elle seule, la vingtième partie de cette fortune que vous m'avez arrachée! — J'en suis sûr, vous vous laisserez toucher! — O Angela, ma fille!

» Et dans ses gémissemens entrecoupés, le vieillard répétait sans cesse d'une voix entrecoupée par les sanglots, le nom chéri de son enfant.

» — Cette scène de comédie commence à me fatiguer, dit le chevalier avec indifférence et d'un ton d'humeur; mais au même instant, la porte s'ouvrit et une jeune fille en blanc déshabillé de nuit, les cheveux épars, la mort peinte sur les traits, se précipita vers le vieux Vertua, le releva, le pressa dans ses bras et s'écria : O mon père; mon père! J'ai tout entendu, je sais tout. Avez-vous donc tout perdu? n'avez-vous plus votre Angela? ne travaillera-t-elle pas pour vous, mon père! O mon père,

ne vous abaissez pas plus long-temps devant cet homme orgueilleux. Ce n'est pas nous qui sommes pauvres et misérables ; c'est lui qui vit dans la richesse abandonné comme dans une solitude ; il n'est pas de cœur au monde qui batte près du sien, dans lequel il puisse verser ses peines quand la vie le désespère! — Venez, mon père, quittez cette maison avec moi ; partons, afin que cet homme ne se délecte pas plus long-temps de votre douleur !

» Vertua tomba presque sans mouvement sur un siège. Angela s'agenouilla devant lui, prit ses mains, les baisa, le couvrit de caresses, énuméra avec une volubilité enfantine tous les talens, toutes les connaissances qu'elle avait, et qui pouvaient suffisamment nourrir son père ; elle le conjurait en versant des larmes de ne pas s'abandonner à la douleur : car elle se trouverait plus heureuse de coudre, de broder, de chanter pour son père, que lorsque tous ces talens ne servaient qu'à son plaisir.

» Quel pécheur endurci eût pu demeurer indifférent à la vue d'Angela dans tout l'éclat de sa beauté, consolant son vieux père, et lui prodiguant tous les trésors de son cœur, tous les témoignages de l'affection et de la piété ?

» Le chevalier éprouva un tourment et un

remords violens. Angela lui semblait un ange devant lequel disparaissaient toutes les illusions de la folie, tous les égaremens du vice; il se sentit embrasé d'une flamme nouvelle qui changea tout son être. Le chevalier n'avait jamais aimé. Le moment où il vit Angela fut pour lui une source de tourmens sans espoir; car tel qu'il devait paraître aux yeux de cette jeune fille, il ne pouvait espérer de la toucher. Il voulut parler; mais les paroles lui manquèrent : sa voix s'éteignit, et il eut peine à prononcer ces mots : Signor Vertua... écoutez-moi... je ne vous ai rien gagné, rien. — Voici ma cassette, elle est à vous. Je vous dois encore autre chose... Je suis votre débiteur... prenez, prenez.

» — O ma fille! s'écria Vertua.

» Mais Angela se releva, s'avança vers le chevalier, le mesura d'un fier regard, et lui dit avec fermeté : Chevalier, apprenez qu'il est quelque chose de plus élevé que la fortune et l'argent, les sentimens qui vous sont étrangers et qui nous donnent des consolations célestes; ce sont eux qui nous apprennent à repousser vos dons avec mépris! — Gardez le trésor auquel est attachée la malédiction qui vous poursuivra, joueur impitoyable!

» — Oui ! s'écria le chevalier, oui, je veux être maudit; je veux descendre au fond des enfers, si cette main touche encore une carte ! Et si vous me repoussez loin de vous, Angela, vous, vous seule aurez causé ma perte... oh ! vous ne me comprenez pas... vous me prenez pour un insensé... mais vous comprendrez tout, vous saurez tout, quand je viendrai me brûler la cervelle à vos pieds... Angela, c'est de la mort ou de la vie qu'il s'agit pour moi. Adieu !

» A ces mots, le chevalier disparut. Vertua le pénétrait jusqu'au fond de l'ame; il savait tout ce qui s'était passé en lui, et il chercha à persuader à Angela qu'il pourrait arriver des circonstances qui le forçassent à accepter le présent du chevalier. Angela frémissait de comprendre son père. Elle ne pensait pas qu'elle pût jamais voir le chevalier autrement qu'avec mépris. Mais ce qu'il était impossible de songer, ce qui semblait invraisemblable, arriva par la volonté du sort, qui a placé tous les contrastes au fond du cœur humain.



CHAPITRE IV.

» Au grand étonnement de tout Paris, continua l'étranger, la banque du chevalier de Ménars disparut de la maison de jeu ; on ne le vit plus lui-même, et de là mille bruits mensongers qui se répandirent. Le chevalier évitait toutes les sociétés; son amour se témoignait par la mélancolie la plus profonde; il faisait sans cesse des promenades solitaires; et il arriva qu'un jour, dans une des sombres allées de Malmaison, il rencontra tout à coup le vieux Vertua et sa fille.

» Angela, qui avait cru ne pouvoir jamais envisager le chevalier qu'avec horreur et mépris, se sentitsingulièrement émue en le voyant devant elle, pâle, défait, tremblant et osant à peine lever les yeux vers elle. Elle savait que depuis la nuit où elle l'avait vu, le chevalier avait entièrement changé sa façon de vivre. Elle, elle seule avait opéré ce changement ! elle avait sauvé le chevalier de sa ruine; et la vanité d'une femme pouvait être flattée de tant d'influence. Aussi, après que le chevalier

et son père eurent échangé quelques complimens, elle ne put s'empêcher de lui témoigner qu'elle le trouvait dans un état de santé alarmant.

» Les paroles d'Angela firent un effet tout-puissant. Le chevalier releva sa tête; il retrouva la grâce et l'amabilité qui jadis lui gagnaient les cœurs. Enfin, après quelques instans de conversation, Vertua lui demanda quand il viendrait prendre possession de la maison qu'il avait gagnée.

» — Oui, s'écria l'étranger, oui, seigneur Vertua, j'irai demain! mais permettez que nous rédigions mûrement nos conventions, cela dût-il durer quelques mois.

» — Soit, répondit Vertua en souriant.

» Le chevalier vint en effet; et il revint souvent. Angela le voyait toujours avec plus de plaisir; il la nommait son ange sauveur. Enfin il sut si bien gagner son cœur, qu'elle promit de lui donner sa main, à la grande satisfaction du vieux Vertua, qui voyait ainsi sa perte réparée.

» Angela, l'heureuse fiancée du chevalier de Ménars, était un jour assise près de sa fenêtre, et elle se perdait dans des pensées d'amour et de bonheur, comme en ont d'ordi-

naire les fiancées. Un régiment de chasseurs, qui se rendait en Espagne, passa sous ses fenêtres au bruit des trompettes. Angela regardait avec intérêt ces hommes destinés à la mort dans cette guerre cruelle, lorsqu'un jeune homme tira violemment la bride de son cheval et leva les yeux vers Angela. Aussitôt elle tomba sans mouvement sur son siége.

» Ce jeune homme n'était autre que le fils d'un voisin nommé Duvernet, qui avait été élevé avec Angela, qui la voyait chaque jour, et qui avait cessé de paraître dans la maison depuis les visites assidues du chevalier.

» Angela n'avait pas seulement lu dans les regards pleins de reproches du jeune homme combien il l'aimait tendrement ; elle avait reconnu qu'elle l'aimait de toutes les forces de son ame, et qu'elle avait été seulement aveuglée par les qualités brillantes du chevalier. Ce fut alors seulement qu'elle comprit les soupirs étouffés de son jeune ami, ses adorations discrètes et silencieuses ; elle comprit ce cœur simple et naïf ; elle sut ce qui agitait si violemment son sein, lorsque le jeune Duvernet paraissait devant elle, lorsqu'elle entendait le son de sa voix.

» — Il est trop tard ! il est perdu pour

moi! se dit Angela. Elle eut le courage de combattre la douleur qui l'accablait; et ce courage même lui rendit le calme. Cependant il ne put échapper au regard pénétrant du chevalier qu'il s'était passé quelque chose de funeste dans l'ame d'Angela; il eut toutefois la délicatesse de ne pas chercher à deviner un secret qu'elle lui cachait; et ce lui fut une raison de hâter son mariage, qui fut célébré avec la pompe et le goût qu'il mettait en toutes choses.

» Le chevalier eut pour Angela toute la tendresse imaginable: il allait au devant de ses plus légers désirs; il lui témoignait une vénération profonde; et le souvenir de Duvernet dut bientôt s'effacer de son ame. Le premier nuage qui obscurcit leur vie tranquille fut la maladie et la mort du vieux Vertua.

» Depuis la nuit où il avait perdu toute sa fortune à la banque du chevalier, il n'avait pas repris les cartes, mais dans les derniers instans de sa vie le jeu sembla remplir entièrement son ame. Tandis que le prêtre qui était venu pour lui apporter les consolations de l'Église l'entretenait de choses célestes, lui, les yeux fermés, il murmurait entre ses dents, *perd, gagne;* et il faisait avec ses mains

tremblantes et déjà glacées, le mouvement de tailler et de mêler les cartes. En vain Angela, en vain le chevalier, penchés sur son lit, lui prodiguaient les noms les plus doux : il paraissait ne plus les connaître. Il rendit l'ame, en poussant un soupir de joie, et en s'écriant : *gagne!*

» Dans sa douleur profonde, Angela ne put se défendre d'un secret mouvement de terreur, en songeant à la manière dont son père avait quitté la vie. L'image de cette nuit affreuse, où le chevalier s'était montré pour la première fois à ses yeux avec la rudesse du joueur le plus passionné et le plus endurci se représenta vivement à sa pensée, et elle trembla que le chevalier, rejetant son masque d'ange, ne s'offrît à elle sous son aspect infernal.

» Le pressentiment d'Angela ne devait que trop tôt se réaliser.

» Quelque terreur qu'eût ressentie le chevalier à la vue du vieux Francesco Vertua, repoussant, au moment d'expirer, les secours spirituels, pour ne songer qu'à sa passion coupable, le jeu ne reprit pas moins son empire sur lui, et dans ses rêves de toutes les nuits, il se voyait assis à une banque amassant de nouvelles richesses.

» Tandis qu'Angela, de plus en plus frappée du souvenir de l'ancienne façon de vivre du chevalier, avait peine à retrouver avec lui ces épanchemens qui faisaient sa joie, des soupçons s'élevaient dans l'ame de son époux, qui attribuait cette réserve au secret qui avait affligé autrefois Angela, et qu'elle ne lui avait pas dévoilé. Cette défiance enfanta de l'humeur qui éclata en paroles offensantes, et qui réveilla dans Angela le souvenir du jeune Duvernet, et avec lui le sentiment affligeant d'un amour détruit à jamais au moment où il promettait un long bonheur à deux jeunes ames. Cette disposition des époux devint toujours plus fâcheuse ; si bien qu'enfin le chevalier trouva la vie simple qu'il menait pleine d'ennuis et sans goût, et que ses désirs se reportèrent vers le monde.

» Il fut confirmé dans cette idée par un homme qui avait été son croupier, et qui ne négligea rien pour tourner en ridicule cette vie domestique. Il ne pouvait comprendre qu'il abandonnât pour une femme tout un monde qui, à lui seul, valait le reste de la vie. Bientôt la riche banque du chevalier de Ménars reparut plus brillante que jamais.

» Le bonheur ne l'avait pas abandonné. Vic-

times sur victimes tombaient sous ses coups, et l'or abondait de toutes parts sur sa table. Mais le bonheur d'Angela, qui n'avait été qu'un rêve de courte durée, fut cruellement détruit. Le chevalier la traita avec indifférence, avec mépris même. Souvent il passait des semaines, des mois sans la voir; un vieux régisseur dirigeait la maison; les laquais changeaient sans cesse, selon le caprice du chevalier; et Angela, devenue étrangère dans son intérieur, ne trouvait nulle part une consolation. Souvent, dans ses nuits sans sommeil, elle écoutait le bruit de la voiture du chevalier qui rentrait dans la maison; elle entendait transporter sa lourde cassette; elle entendait les brusques monosyllabes qu'il adressait à ses gens; puis la porte de son appartement se refermait à grand bruit, et alors un torrent de larmes s'échappait des yeux de la pauvre Angela; elle prononçait quelquefois dans son désespoir le nom de Duvernet, et elle suppliait le ciel de mettre un terme à sa déplorable existence.

» Il arriva un jour qu'un jeune homme de bonne famille, qui avait tout perdu au jeu, se tira un coup de pistolet dans la chambre même où le chevalier tenait sa banque. Son sang et les éclats de sa cervelle jaillirent sur les joueurs

qui se dispersèrent avec épouvante. Le chevalier seul resta indifférent, et demanda froidement s'il était d'usage de se séparer avant l'heure pour un fou qui n'avait pas de conduite au jeu.

» Cet évènement produisit une grande sensation. Les joueurs les plus endurcis furent indignés de la conduite du chevalier; tout le monde s'éleva contre lui. La police fit cesser sa banque. On l'accusa de déloyauté au jeu; et son bonheur constant ne contribua pas peu à accréditer cette croyance. Il ne put réussir à se justifier, et l'amende qu'on lui infligea lui ravit une partie de ses richesses. Il se vit honni, méprisé; alors il revint se jeter dans les bras de sa femme, qu'il avait tant maltraitée, et qui, voyant son repentir, le reçut avec tendresse, car l'exemple de son père, qui avait renoncé à la vie de joueur, lui donnait encore une lueur d'espérance.

» Le chevalier quitta Paris, et se rendit avec sa femme à Gênes, lieu de naissance d'Angela.

» Là, il vécut durant quelque temps fort retiré; mais bientôt sa passion fatale se ranima, et une force toute-puissante le chassa sans cesse de sa maison. Sa mauvaise renommée l'avait suivi de Paris à Gênes; il ne pouvait songer à

établir une banque, et cependant un entraînement irrésistible le poussait au jeu.

» Dans ce temps, un colonel français, retiré du service à cause de ses blessures, tenait la plus riche banque de Gênes. Le cœur plein de haine et d'envie, le chevalier s'y rendit, nourrissant en secret l'espoir de lutter contre lui. Le colonel le reçut avec gaîté, et s'écria que le jeu allait enfin avoir quelque valeur, puisque le chevalier de Ménars arrivait avec son étoile.

» En effet, dès les premières tailles, les cartes vinrent au chevalier comme de coutume; mais lorsque, se fiant à son bonheur habituel, il s'écria enfin, *va banque*, il perdit d'un seul coup une somme immense.

» Le colonel, qui se montrait d'ordinaire froid dans le gain comme dans la perte, ramassa l'or du chevalier avec tous les signes de la joie la plus vive. Dès ce moment, la fortune abandonna totalement son favori.

» Chaque nuit il joua, chaque nuit il perdit, jusqu'à ce que sa fortune fût entièrement épuisée, et qu'il ne possédât plus que deux mille ducats en papier.

» Le chevalier courut tout le jour pour réaliser ce papier, et revint le soir fort tard à la maison. A l'entrée de la nuit, il mit ses der-

nières pièces d'or dans sa poche, et il se disposait à sortir, lorsque Angela, qui se doutait de ce qui se passait, lui barra le chemin, se jeta à ses genoux qu'elle arrosa de larmes, et le conjura, au nom du ciel, de ne pas la plonger dans le désespoir et dans la misère.

» Le chevalier la releva, la pressa douloureusement contre son sein, et lui dit d'une voix sourde : Angela, ma chère Angela, je ne puis céder à ta prière. — Mais demain, demain tous tes soucis seront effacés, car je te jure par tout ce qui est sacré, qu'aujourd'hui je joue pour la dernière fois. Sois tranquille, ma chère enfant; dors, rêve d'heureux jours, une vie meilleure; cela me portera bonheur !

» Le chevalier embrassa sa femme et s'éloigna en toute hâte.

» Deux tailles, et le chevalier eut tout perdu, — tout ce qu'il possédait !

» Il resta immobile auprès du colonel, et fixa ses regards sur la table de jeu, dans un anéantissement complet.

» — Vous ne pontez plus, chevalier? dit le colonel en mêlant les cartes pour une nouvelle taille.

» — J'ai tout perdu, répondit le chevalier en s'efforçant de paraître calme.

» — N'avez-vous donc plus rien? demanda le colonel en continuant de mêler ses cartes.

» — Je suis un mendiant! s'écria le chevalier d'une voix tremblante de rage, en regardant toujours la table de jeu, et ne remarquant pas que les joueurs prenaient toujours plus d'avantage sur le banquier.

» Le colonel continua de jouer avec calme.

» — Mais vous avez une jolie femme, dit le colonel à voix basse, sans regarder le chevalier, et en mêlant les cartes pour une seconde taille.

» — Que voulez-vous dire par là? s'écria le chevalier avec colère. Le colonel tira ses cartes sans répondre.

» — Dix mille ducats ou Angela, dit le colonel en se retournant à demi, tandis qu'il donnait à couper.

» — Vous êtes fou, s'écria le chevalier, qui revenait un peu à lui-même, et qui s'apercevait que le colonel perdait de plus en plus.

» — Vingt mille ducats contre Angela, dit le colonel à voix basse, en retenant la carte qu'il s'apprêtait à retourner.

» Le chevalier se tut; le colonel reprit son jeu, et presque toutes les cartes furent favorables aux joueurs.

» — Cela va, dit le chevalier bas à l'oreille du colonel, lorsque la nouvelle taille commença, et qu'il eut placé la dame sur la table.

» Au coup suivant la dame perdit.

» Le chevalier se recula en grinçant des dents et s'appuya contre la fenêtre ; la mort et le désespoir étaient dans ses traits.

» Le jeu venait de finir ; le colonel s'avança devant le chevalier et lui dit d'un ton moqueur : Eh bien !

» — Que voulez-vous ? s'écria le chevalier. Vous m'avez réduit à la besace ; mais il faut que vous ayez perdu l'esprit de croire que vous pouviez gagner ma femme. Sommes-nous donc dans les colonies ? ma femme est-elle une esclave pour être livrée à l'homme qui se plaît à la jouer et à la marchander ? Mais il est vrai, j'ai perdu vingt mille ducats, et j'ai perdu le droit de retenir ma femme si elle veut vous suivre. Venez avec moi, et désespérez, si ma femme vous repousse et qu'elle refuse de devenir votre maîtresse.

» — Désespérez vous-même, répondit le colonel, si Angela vous repousse, vous qui avez causé son malheur, si elle vous rejette avec horreur pour se jeter avec délices dans mes bras. Désespérez vous-même en apprenant

qu'un serment d'amour nous unira, que le bonheur couronnera nos longs désirs. Vous me nommez insensé! Oh! oh! je ne voulais gagner que le droit de prétendre à votre femme; j'étais déjà certain de son cœur! Apprenez, chevalier, que votre femme m'aime, qu'elle m'aime inexprimablement, je le sais. Apprenez que je suis ce Duvernet, élevé avec Angela, attaché à elle par l'amour le plus ardent; ce Duvernet que vous avez chassé par vos intrigues! Hélas! ce ne fut qu'au moment de la mort de son père qu'Angela connut ce que je valais. Je sais tout. Il était trop tard! Un démon ennemi me suggéra l'idée que le jeu pouvait me fournir l'occasion de vous perdre; je m'adonnai entièrement au jeu. Je vous suivis jusqu'à Gênes, et j'ai réussi! — Allons, allons trouver votre femme!

» Le chevalier resta anéanti, frappé de mille coups de foudre. Ce secret si long-temps gardé se dévoilait enfin; il vit toute la mesure des maux dont il avait accablé la malheureuse Angela.

» — Angela décidera, dit-il d'une voix sourde; et il suivit le colonel qui marchait à grands pas vers sa demeure.

» En arrivant le colonel saisit la sonnette, mais

le chevalier le repoussa. — Ma femme dort, dit-il, voulez-vous troubler son doux sommeil ?

» — Hum ! murmura le colonel, Angela a-t-elle jamais goûté un doux sommeil depuis que vous l'avez précipitée dans une vie aussi déplorable ?

» A ces mots, il voulut pénétrer dans la chambre, mais le chevalier se jeta à ses pieds, et s'écria au désespoir : — Soyez compatissant ; maintenant que vous avez fait de moi un mendiant, laissez-moi ma femme !

» — C'est ainsi que le vieux Vertua était à genoux devant vous, sans pouvoir vous attendrir, cœur de pierre ! Que la vengeance du ciel vous atteigne enfin !

» En parlant ainsi, le colonel se dirigea de nouveau vers l'appartement d'Angela.

» Le chevalier s'élança vers la porte, l'ouvrit, se précipita sur le lit où reposait sa femme, tira les rideaux et s'écria : Angela, Angela ! — Il se baissa vers elle, prit sa main, balbutia des mots entrecoupés, puis s'écria de nouveau d'une voix terrible : Voyez, vous avez gagné le cadavre de ma femme !

» Le colonel s'approcha, plein d'horreur. — Nul signe de vie. — Angela était morte, — morte.

» Le colonel se frappa violemment le front, laissa échapper un gémissement, et disparut. — Jamais on n'a entendu parler de lui. »

Dès que l'étranger eut achevé son récit, il quitta le banc, sans que le baron, profondément ému, pût lui adresser une parole.

Peu de jours après, on trouva l'étranger mort dans sa chambre. Il avait été frappé d'un coup d'apoplexie. On découvrit par ses papiers que cet homme, qui se faisait nommer Baudasson, n'était autre que le malheureux chevalier de Ménars.

Le baron vit dans cette aventure un avertissement du ciel, qui lui avait envoyé le chevalier de Ménars pour le sauver au moment où il se précipitait dans l'abîme, et il se promit de résister à toutes les séductions du bonheur au jeu.

Jusqu'à ce jour il a fidèlement tenu parole.

FIN DU BONHEUR AU JEU.

LE CHOIX

D'UNE FIANCÉE.

LE CHOIX D'UNE FIANCÉE.

CHAPITRE PREMIER.

Dans la nuit de l'équinoxe d'été de 1820, le secrétaire privé de la chancellerie, Tusmann, revenait d'un café de Berlin où il avait coutume de passer chaque soir une couple d'heures, et regagnait sa demeure située dans la rue de Spandau. Le secrétaire privé était fort ponctuel et fort exact dans tout ce qu'il faisait. Il s'était accoutumé à ôter son habit et ses bottes juste au moment où les horloges des tours des églises de Marie et de Nicolas sonnaient onze heures, de sorte qu'au dernier retentissement de la cloche, il tirait son bonnet de nuit sur ses oreilles.

Pour ne point déroger à cette habitude, car onze heures commençaient déjà à sonner, il avait accéléré sa marche, et se disposait à

déboucher de la rue de Spandau dans la rue Royale, lorsqu'un bruit singulier qui se fit entendre tout près de lui le rendit immobile.

Sous la tour de la vieille maison de ville, il aperçut, à la lueur d'un réverbère, une longue et maigre figure, couverte d'un manteau sombre; elle frappait avec violence à la porte d'un magasin de bijoux en fer, se reculait de temps en temps, soupirait et levait les yeux vers les fenêtres écroulées de la vieille tour.

— Mon digne Monsieur, dit avec bonhomie à cet homme le secrétaire privé, vous vous trompez, aucune ame n'habite là haut dans cette tour; et si j'en excepte un petit nombre de rats et de souris et une couple de hiboux, on n'y trouve même aucune créature humaine. Si vous avez désir d'acheter quelques anneaux de fer au marchand Warnatz à qui appartient cette boutique, il faudra vous donner la peine de revenir demain quand le soleil sera levé.

—Mon honorable M. Tusmann.....

— Secrétaire privé de chancellerie depuis plusieurs années, reprit Tusmann, en interrompant involontairement l'étranger, quoiqu'il se trouvât un peu déconcerté d'entendre prononcer son nom; mais l'autre n'y fit aucune attention, et continua du même ton : — Mon

honorable M. Tusmann , vous vous trompez complètement sur le sentiment qui m'amène ici. Je n'ai nullement besoin d'anneaux de fer, et je ne songe pas le moins du monde au marchand Warnatz ; c'est aujourd'hui l'équinoxe d'été, et je veux voir la fiancée. Elle a déjà entendu le battement de mon cœur et mes soupirs d'amour ; et elle ne tardera pas à paraître à sa fenêtre.

En prononçant ces paroles, l'homme avait un ton si solennel et si lugubre, que le conseiller privé de chancellerie sentit une sueur froide ruisseler le long de tous ses membres. Le premier coup de onze heures retentit du haut de l'église de Sainte-Marie ; en ce moment, un craquement se fit entendre à la fenêtre ruinée de la tour de la maison de ville, et une figure féminine y apparut. Dès que l'éclat de la lanterne eut éclairé ce nouveau visage, Tusmann murmura d'une voix lamentable : Oh ! juste Dieu du ciel, oh ! puissance céleste, que signifie donc cet affreux mystère !

Au dernier coup de l'horloge, et ainsi à l'heure où Tusmann tirait d'ordinaire son bonnet de nuit sur ses oreilles, la figure de femme disparut.

Il semblait que cette apparition merveil-

leuse eût mis le secrétaire privé hors de lui. Il soupira, gémit, contempla la fenêtre et murmura dans ses dents : Tusmann, Tusmann, pauvre secrétaire privé, garde bien ton cœur, ne te laisse pas abuser par le diable!

—Vous me paraissez fort affecté de ce que vous avez vu, mon digne M. Tusmann? dit l'étranger. — Moi, je n'ai voulu que voir la fiancée; mais vous, il me semble que vous avez autrement pris la chose.

— Je vous prie en grâce de ne pas me refuser mon pauvre titre, dit Tusmann; je suis conseiller privé, et même, en ce moment, je suis un conseiller privé fort affecté, et, j'ose le dire, presque abattu. Pour vous, mon cher monsieur, vous m'excuserez si je ne vous donne pas le titre qui vous appartient, mais je ne puis le faire par l'ignorance où je suis touchant votre personne. Je me bornerai donc à vous traiter de conseiller privé; il en est un si bon nombre dans notre ville de Berlin, qu'on a peu de chances de se tromper en se servant de cette qualification. Veuillez donc me dire, monsieur le conseiller privé, quelle sorte de fiancée vous aviez dessein de voir ici à cette heure mystérieuse?

— Vous êtes, dit l'étranger en élevant la

voix, vous êtes un singulier homme, avec vos titres et votre rang. Si l'on est conseiller privé, lorsque l'on connaît mainte affaire privée, et que l'on est en état de donner un bon conseil, alors, sans doute, j'ai quelques droits à ce titre que vous m'accordez si gratuitement. Je m'étonne, au reste, qu'un homme aussi versé dans les vieux livres et dans les manuscrits rares que vous l'êtes, mon digne conseiller privé de chancellerie, ne sache pas que lorsqu'un initié, vous me comprenez bien, un initié, frappe à onze heures, dans la nuit de l'équinoxe, à la muraille de cette tour, la fille qui sera la plus heureuse fiancée de Berlin, jusqu'à l'équinoxe du printemps, vient lui apparaître à cette fenêtre que vous voyez là-haut.

—Monsieur le conseiller privé, s'écria Tusmann, subitement transporté de joie et de ravissement, mon digne conseiller privé, cela est-il réel ?

— Il n'en est pas autrement, répondit l'étranger ; mais que faisons-nous si long-temps dans la rue ? Vous avez déjà passé l'heure de votre sommeil ; nous allons aller droit au nouveau cabaret sur la place Alexandre : ce n'est que pour en apprendre davantage sur la fiancée, et afin que vous retrouviez la disposition

calme que vous avez perdue tout à coup, je ne sais trop comment.

Le conseiller privé de chancellerie était un homme singulièrement modéré. Son seul divertissement consistait à aller passer chaque soir dans un café, et à y parcourir les brochures nouvelles et les feuilles politiques auprès d'un verre de bière. Il ne buvait presque jamais de vin; seulement le dimanche, après le prêche, il allait prendre un verre de Malaga avec un biscuit. Tabler la nuit était pour lui un scandale; et il dut sembler inconcevable qu'il se laissât entraîner sans résistance, et d'un pas rapide, vers le cabaret de la place Alexandre.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle, il ne s'y trouvait qu'un homme seul, assis à une table sur laquelle on voyait un grand verre rempli de vin du Rhin. Les rides de son visage, profondément creusées, annonçaient une haute vieillesse. Son regard était profond et pénétrant, et sa longue barbe annonçait un Juif resté fidèle aux mœurs de ses ancêtres. Il était vêtu à la mode antique, telle qu'on la portait de 1720 à 1730.

Mais l'étranger que Tusmann avait rencontré était encore plus singulier à voir.

Un grand homme, décharné, mais muscu-

leux, ayant en apparence cinquante ans. Son visage avait pu passer pour beau jadis; ses grands yeux étincelaient encore d'un feu juvénile sous deux sourcils noirs et épais, un front ouvert et libre, un grand nez en bec d'aigle, une bouche finement fendue, un menton gracieusement arrondi, tout cela n'eût pas fait distinguer cet homme parmi cent autres; mais son habit singulier et son manteau coupé à la mode de la fin du seizième siècle; mais son regard étincelant qui semblait s'échapper d'une nuit profonde, le son caverneux de sa voix et sa manière d'être qui choquait toutes les formes du temps présent, c'était là sans doute ce qui inspirait en sa présence un sentiment funeste et étrange.

L'étranger fit un signe de tête au vieillard qui était à table, comme on fait à une vieille connaissance.

— Vous revois-je enfin après un aussi long temps! s'écria-t-il; êtes-vous encore toujours bien portant?

—Comme vous me voyez, dit le vieillard d'un ton grondeur; en bonne santé et toujours sur ces jambes; bien disposé et actif lorsqu'il le faut!

— C'est une question, c'est une question, s'écria l'étranger en riant lentement, et il com-

manda au garçon d'apporter une bouteille de vieux vin de France, en désignant la place où elle se trouvait dans la cave.

—Mon digne conseiller privé, dit Tusmann, je...

Mais l'étranger l'interrompit tout d'abord. — Laissez maintenant dormir les titres, mon digne M. Tusmann; je ne suis ni conseiller privé, ni secrétaire de chancellerie, mais rien de plus ni de moins qu'un artiste qui travaille les nobles métaux et les pierres précieuses, et je me nomme Léonard.

—Ainsi un orfèvre, un bijoutier, murmura Tusmann à part lui, et il réfléchit alors qu'au premier aspect il eût dû s'apercevoir que l'étranger ne pouvait être un conseiller privé; car son costume bizarre ne convenait guère à un personnage grave et titré.

Tous deux, Léonard et Tusmann, s'assirent auprès du veillard qui les salua d'un grincement de dents presque semblable à un sourire.

Après que Tusmann, cédant aux pressantes invitations de Léonard, eut bu quelques verres de vin, la rougeur reparut sur ses lèvres pâles; ses regards devinrent plus hardis, le sourire anima ses traits, et il regarda d'un air satisfait autour de lui, comme si les images les plus

agréables de sa jeunesse se représentaient à sa pensée.

—Maintenant, dit Léonard, contez-moi sans détour, mon brave M. Tusmann, pourquoi vous vous êtes comporté si singulièrement lorsque la fiancée a paru à la fenêtre de la tour? Nous sommes, que vous le croyiez ou non, nous sommes d'anciennes connaissances, et vous n'avez nullement besoin de vous gêner devant cet honnête homme.

— Oh Dieu! répondit le secrétaire privé de chancellerie, oh Dieu! mon honorable professeur, laissez-moi vous donner ce titre; car comme vous êtes, j'en suis persuadé, un habile artiste, vous pourriez être à bon droit professeur à l'académie des sciences. Ainsi, mon honorable professeur, comment pouvoir vous taire ce dont mon cœur est rempli! Je marche, comme on dit, sur un pied de prétendant, et je songe à épouser à l'équinoxe du printemps une heureuse fiancée. Pouvais-je donc rester de sang-froid, mon honorable professeur, lorsqu'il vous a plu de me montrer une fiancée heureuse.

— Quoi, s'écria le vieillard d'une voix glapissante, quoi! vous voulez vous marier? vous êtes beaucoup trop vieux pour cela et laid comme un..

Tusmann fut tellement stupéfait de cette in-

croyable légèreté qu'il lui fut impossible de répondre une parole.

— Ne prenez pas en mauvaise part les paroles de ce vieil homme ; il n'a pas eu le dessein de vous offenser, comme il pourrait vous le sembler. Moi-même, je dois vous avouer que vous avez pensé un peu trop tard au mariage ; car vous approchez de la cinquantaine.

— Au neuf octobre, le jour de Saint-Denis, j'atteindrai ma quarante-huitième année, répondit Tusmann, avec quelque ressentiment.

— Qu'il en soit ce qu'il plaira au ciel, continua Léonard, ce n'est pas là le seul obstacle. Vous avez mené jusqu'ici une vie simple et innocente ; vous ne connaissez pas le sexe féminin, et vous ne saurez comment vous tirer d'affaire.

— Quoi ! me tirer d'affaire, dit Tusmann au joaillier. Eh ! mon cher professeur, vous me prenez pour un homme bien léger et bien absurde, si vous croyez que je sois capable d'agir sans conseil et sans réflexion. Je pèse et je médite longuement chaque pas que je fais, et lorsque je fus frappé par la flèche de ce traître dieu que les anciens nommaient Cupido, toute mon intelligence ne dut-elle pas se tourner à me former convenablement pour mon

nouvel état? Quelqu'un qui doit passer un examen difficile n'étudie-t-il pas laborieusement les sciences sur lesquelles on doit l'interroger? Eh bien! mon honorable professeur, mon mariage est un examen auquel je me prépare assidument, et que j'espère soutenir avec honneur. Voyez, mon digne professeur, voyez le petit livre que je porte toujours avec moi, et que je lis sans cesse, depuis que j'ai résolu d'aimer et de me marier; et venez vous convaincre par vous-même que je ne suis nullement sans expérience, bien que jusqu'ici, je l'avoue, j'aie été complètement étranger au sexe féminin.

A ces mots, le secrétaire privé tira de sa poche un petit livre relié en parchemin blanc, et il ouvrit le titre qui était ainsi conçu :

« Bref traité de la sagesse politique, où l'on » apprend l'art de se conduire et de conduire » les autres dans toutes les sociétés humaines, » à l'usage et au profit de tous ceux qui songent » à être sages, traduit du latin de messire Tho» masius, avec une table détaillée. Francfort » et Leipzig; etc. Se vend chez les héritiers de » Jean Gross. 1710.»

Remarquez, dit Tusmann en souriant doucement, remarquez comment le digne auteur

parle, au septième chapitre, du mariage et de la sagesse d'un père de famille.

« §. 6. On doit surtout ne pas mettre de pré» cipitation à en venir là. Celui qui se mariera » dans son âge mûr sera le plus avisé, parce » qu'alors on est plus sage. Les mariages pré» coces font des époux sans frein, et ruinent » à la fois le corps et l'ame. »

Et quant à ce qui concerne le choix de l'objet qu'on veut aimer et épouser, voici ce que dit l'admirable Thomasius :

« §. 9. La voie moyenne est la plus sûre. » Qu'on ne prenne donc une femme ni trop » belle ni trop laide, ni très-riche ni très-pau» vre, qu'elle ne soit ni de trop haut rang, ni » de condition trop basse, mais d'un état égal » au nôtre; et pour les autres qualités, il faut » toujours s'efforcer de les trouver modérées.»

— Je vois, dit l'orfèvre, qu'on ne saurait vous abuser, et que vous êtes grandement préparé à ce que vous allez faire. Aussi parierais-je que vous avez gagné l'amour de la dame que vous courtisez.

— Je m'efforce de le faire par des soins et des complaisances, comme le recommande Thomasius; mais je ne lui prodigue pas des respects et des soumissions, car mon digne au_

teur nous apprend que la femme est un être imparfait, fort disposé à abuser de nos faiblesses.

— Je voudrais qu'il vous vînt une année noire à vous tous qui venez bavarder ici, et me troubler une heure tranquille où je comptais me reposer après avoir accompli mon grand œuvre !

C'était le vieillard qui parlait ainsi. L'orfèvre éleva la voix et s'écria : Silence, vieux compagnon ; et soyez satisfait que l'on vous souffre ici ; car vos façons brutales font de vous un hôte peu gracieux qu'on devrait chasser. Ne vous laissez pas troubler par ce vieillard, mon digne M. Tusmann. Vous êtes porté pour le vieux temps, puisque vous aimez Thomasius ; quant à moi, je suis même bien plus sincère, puisque je n'estime que le temps auquel se rattache l'habillement que vous me voyez. Oui, mon digne secrétaire privé, ce temps était bien meilleur que celui-ci, et c'est de cette époque que viennent les enchantemens que vous avez vus aujourd'hui à la maison de ville.

— Comment cela, mon digne professeur ? dit le conseiller privé.

— Jadis, dit l'orfèvre, il y eut souvent de

joyeuses noces à l'hôtel-de-ville, et ces noces avaient une tout autre mine que celles d'aujourd'hui! En général, je dois confesser que notre ville de Berlin était infiniment plus agréable et plus variée qu'elle ne l'est maintenant où tout se jette dans un moule uniforme, et où l'on cherche dans l'ennui même le moyen de prolonger son ennui. Il y avait des fêtes, et des fêtes bien autrement ingénieuses que celles qu'on invente aujourd'hui. Quand je pense seulement à la manière dont l'électeur Auguste de Saxe fut amené, en 1581, de Cologne avec son épouse, son fils Christian, et traité magnifiquement avec tous ses seigneurs et quelques centaines de chevaux! Tous les bourgeois des deux villes, de Berlin et de Cologne, avec ceux de Spandau, étaient rangés, armés complètement, depuis la porte de Copenick jusqu'au château. Le jour suivant, il y eut un grand carrousel où l'électeur de Saxe, le comte Jost de Barby, avec plusieurs autres de la haute noblesse, parurent en armures dorées, ornées de têtes de lion aux brassards, aux cuissards et à la salade, et les jambes couvertes de soie couleur de chair, pour imiter le costume des chevaliers païens. Des chanteurs et des joueurs d'instrumens étaient cachés dans une arche de

Noé, magnifiquement dorée, sur laquelle était assis un enfant vêtu de soie couleur de chair, avec des ailes, un arc, et les yeux bandés, comme on peint Cupidon. Deux autres enfans couverts de belles plumes blanches, avec des masques formant un bec, conduisirent l'arche dont la musique se fit entendre à l'approche du prince. Puis on vit s'échapper de l'arche plusieurs colombes, dont l'une vint se percher sur le bonnet pointu de martre de notre gracieux électeur; elle battit alors des ailes et se mit à chanter un air fort agréable. Il y eut ensuite un tournoi à pied où parurent l'électeur et le comte de Barby, dans un vaisseau tendu d'étoffe jaune et noire, et dont la voile était de brocard d'or; et l'enfant qui avait joué la veille le rôle de Cupidon était assis au gouvernail, également vêtu de jaune et de noir et le menton orné d'une barbe grise. Autour du vaisseau, on voyait bondir et sauter grand nombre de seigneurs, avec des têtes et des queues de saumons, de harengs et d'autres joyeux poissons dont ils imitaient les manières, ce qu'ils faisaient avec une grâce infinie. Le soir, à la dixième heure, on lança un beau feu d'artifice qui représentait un château assiégé, et qui dura deux heures.

16.

Durant ce récit de l'orfèvre, le secrétaire privé donna toutes les marques de l'intérêt le plus vif. Il se frotta plusieurs fois les mains, approcha sa chaise, et vida fréquemment son verre.

— Mon honorable professeur, s'écria-t-il enfin d'une voix de fausset, ce sont des choses admirables que vous rapportez là, et vous les contez comme si vous y aviez assisté en personne.

— Et pourquoi n'y aurais-je pas assisté? répondit l'orfèvre.

Tusmann, ne comprenant pas le sens de ces paroles merveilleuses, se disposait à recommencer ses questions, mais le vieillard dit d'un ton grondeur à l'orfèvre : — Vous oubliez les plus belles fêtes que Berlin ait vues dans un temps que vous prisez si fort! Vous passez sous silence ces jours où les bûchers s'allumèrent sur le marché neuf, et où l'on vit couler le sang des malheureuses victimes à qui la superstition arrachait, à force de tortures, l'aveu de leurs prétendus crimes.

— Ah! dit le conseiller privé, vous voulez sans doute parler des procès de sorcellerie qui avaient lieu dans les anciens temps. Oui, oui, c'était une chose fâcheuse, et nos lumières ont enfin mis un terme à tous ces maux.

L'orfèvre regarda singulièrement Tusmann et le vieillard, et il leur demanda enfin en souriant d'un air mystérieux: : Connaissez-vous l'histoire de l'argentier juif Lippold, comme elle se passa en l'an mil cinq cent soixante-douze?

Avant que Tusmann pût répondre, l'orfèvre continua : L'argentier juif Lippold, qui possédait toute la confiance de l'électeur, qui dirigeait toutes les finances du pays, fut accusé de grandes tromperies et de menées coupables. Mais soit qu'il sût bien se disculper, ou qu'il eût d'autres moyens, il parvint à se laver de toute inculpation aux yeux du prince, et on s'attendit à le voir déclarer innocent. Seulement, une garde bourgeoise le tenait encore à vue dans sa petite maison de la rue de Stralau. Il arriva alors que le Juif Lippold se fâcha contre sa femme, et que celle-ci lui dit en colère : « Si notre gracieux prince l'électeur savait quelle méchante pièce tu es, et quels tours infernaux tu peux faire avec ton livre d'enchantemens, ta peau serait bientôt froide. » — Cela fut rapporté au prince qui fit exactement chercher le livre d'enchantemens dans la maison du Juif Lippold. On le trouva enfin, et comme il y eut des gens capables de le lire, on reconnut sa méchanceté qui devint claire

comme le jour. Il avait eu recours à d'infernales pratiques pour s'assurer de l'esprit du prince et gouverner par ce moyen tout le pays; et la piété de l'électeur venait de le préserver des griffes de Satan. Lippold fut exécuté sur le marché neuf: mais lorsque la flamme consuma son corps et le livre d'enchantemens, il sortit de dessous le bûcher un gros rat noir qui alla se perdre dans les flammes. Beaucoup de gens tinrent ce rat pour le démon qui avait ensorcelé Lippold.

Tandis que l'orfèvre faisait ce récit, le vieillard avait appuyé ses deux bras sur la table, et il avait tenu son visage caché dans ses deux mains en gémissant, comme un homme qui éprouve des douleurs insupportables.

Quant au conseiller privé, il semblait ne pas donner grande attention aux paroles de l'orfèvre; et lorsque l'histoire du juif fut terminée, il se tourna vers le narrateur et lui dit : Mais dites-moi donc, mon digne professeur, était-ce véritablement mademoiselle Albertine Vosswinkel qui répondait du haut de la fenêtre écroulée de la maison de ville?

— Quoi, s'écria l'orfèvre en le regardant d'un air sauvage, qu'avez-vous de commun avec mademoiselle Albertine?

— Mais, mon Dieu, répondit Tusmann intimidé, mais, mon Dieu, c'est la jeune demoiselle que j'ai entrepris d'aimer et d'épouser!

— Monsieur! s'écria l'orfèvre, les joues couvertes d'une rougeur sanguine, et les yeux étincelans, monsieur, je vois que vous êtes totalement fou ou possédé du diable! vous voulez épouser la jeune et charmante Albertine? vous un vieux misérable pédant, à demi éteint? vous qui, avec toute votre science de l'école, avec toute votre sagesse politique de Thomasius, ne voyez pas à quatre pas audelà de votre nez! Ne vous permettez pas de semblables pensées, ou vous pourriez bien encore vous faire rompre le cou dans cette nuit équinoxiale!

Le secrétaire privé était de sa nature un homme doux et ami de la paix, même un homme craintif, qui n'eût jamais proféré une rude parole, alors même qu'il eût été attaqué; mais les paroles de l'orfèvre étaient trop accablantes, et d'ailleurs, Tusmann avait bu plus de vin qu'il n'avait coutume de le faire. Il se leva et s'écria d'une voix sinistre : Je ne sais nullement, monsieur l'inconnu, qui vous autorise à me parler de la sorte? Je crois vraiment que vous voulez m'intimider par des jeux d'en-

fans, et que vous prétendez vous-même à l'amour de mademoiselle Albertine. Je comprends maintenant votre ruse, et je ne doute pas que vous n'ayez employé l'artifice de la lanterne magique, pour créer les illusions dont j'ai failli être dupe; mais, Dieu merci, je m'en tiens à de semblables choses, et vous vous êtes trompé de route, si vous avez espéré de m'abuser par des inventions aussi grossières.

— Prenez garde, dit nonchalamment l'orfèvre, prenez garde, Tusmann, vous avez ici affaire à des gens assez curieux!

Au même instant le visage de l'orfèvre se changea en un visage de renard, dont les yeux fauves lançaient des regards dévorans sur Tusmann, qui en tomba plein d'horreur sur son siège.

Le vieillard ne sembla nullement s'inquiéter de la transfiguration de l'orfèvre : Voyez donc l'aimable plaisanterie, dit-il en riant. — Mais ce sont là des jeux sans fruit, j'en sais de meilleurs et je connais des choses qui sont trop hautes pour toi, Léonard!

— Voyons donc, dit l'orfèvre qui avait repris sa figure humaine, et qui s'assit tranquillement auprès de la table, voyons donc ce que tu sais faire.

Le vieillard tira de sa poche un gros radis noir, le nettoya, l'essuya proprement avec un couteau, le coupa en tranches fort minces et les posa sur la table.

Et chaque fois qu'il frappait avec force pour couper un fragment de radis, il tombait en retentissant une belle pièce d'or nouvellement empreinte, qu'il ramassait et qu'il jetait à l'orfèvre; mais dès que celui-ci touchait la pièce d'or, elle éclatait en mille étincelles et retombait en poudre : le vieillard semblait irrité de cette circonstance; il frappait sans cesse plus vivement les plaques de radis qui éclataient sans cesse avec plus de force dans les mains de l'orfèvre.

Le secrétaire privé était étourdi d'horreur et d'effroi, enfin il surmonta la faiblesse qui le retenait sans mouvement sur son siège, et dit d'une voix tremblante : J'ai l'honneur de vous saluer bien humblement, mes honorables messieurs; puis il fit un bond et s'élança hors de la taverne.

Dans la rue il entendit les deux personnages qui riaient aux éclats. Il s'enfuit rapidement; son sang se glaçait dans ses veines.

CHAPITRE II.

Le jeune peintre, Edmond Lehsien, avait fait connaissance avec le merveilleux orfèvre Léonard, d'une façon moins désagréable.

Edmond dessinait d'après nature un beau groupe d'arbres, dans un endroit solitaire du jardin botanique, lorsque Léonard s'approcha de lui, et lui frappa sans cérémonie sur l'épaule. Edmond ne se laissa pas troubler, et continua de dessiner, jusqu'à ce que l'orfèvre s'écriât : C'est un singulier dessin que vous faites là, jeune homme; après tout, ce ne sera pas un arbre, mais tout autre chose.

— Remarquez-vous donc quelque chose, monsieur? dit Edmond les yeux étincelans.

— Sans doute, reprit l'orfèvre. Il me semblait voir s'avancer, du milieu de ces épais feuillages, toutes sortes de figures singulièrement mélangées, tantôt des jeunes filles, tantôt des animaux bizarres, des fleurs, et cependant le tout représente assez bien ce groupe d'arbres, à travers lesquels étincelle si joyeusement le soleil du soir.

— Eh ! monsieur, s'écria Edmond, ou vous avez un sens profond et un œil bien pénétrant, ou j'ai été plus heureux en ce moment que jamais à reproduire mes pensées intimes. Ne vous semble-t-il pas aussi, à vous, quand vous vous abandonnez dans la contemplation de la nature, comme si des millions de créatures vous lançaient des regards étincelans du milieu des buissons et des feuillages ? C'est là ce que je voulais réaliser dans cette composition, et je vois que j'ai réussi.

— Je comprends, dit Léonard d'un ton sec et avec froideur, vous voulez vous donner carrière libre de toute étude, et vous réjouir dans le jeu de votre imagination.

—Nullement, monsieur, répondit Edmond. Je regarde comme une étude excellente, comme la meilleure expérience, cette manière de travailler d'après nature. C'est là que je trouve la poésie véritable ; et il faut que le peintre de paysage soit poète, comme le peintre d'histoire, sinon il ne sera jamais rien.

— Le ciel nous aide ! s'écria Léonard. Et vous aussi, mon cher Edmond!

— Quoi ! dit Edmond à l'orfèvre, vous me connaissez, monsieur ?

— Et pourquoi ne vous connaîtrais-je pas ?

répondit Léonard. J'ai fait vôtre agréable connaissance dans un moment dont vraisemblablement vous ne vous souvenez guère, au moment de votre naissance. Pour le peu d'expérience du monde que vous aviez alors, vous vous conduisîtes fort convenablement et avec beaucoup de sagesse, car vous causâtes fort peu de douleur à madame votre mère, et vous fîtes un petit cri pour demander à voir la lumière du jour, qu'à ma demande on ne vous refusa pas, vu qu'elle exerce, selon l'avis des plus grands médecins, une bienheureuse influence sur les développemens des forces physiques et morales dans les nouveaux nés. Votre père laissa éclater une joie singulière, et se mit à sauter dans la chambre, en chantant l'air de la flûte enchantée : « Les hommes qui sentent l'amour, » etc. » Puis il mit votre petite main dans la mienne, et me pria de dresser votre horoscope, ce que je fis aussitôt. Je revins souvent dans la maison de votre père, et chaque fois vous daignâtes agréer les bonbons et les pistaches que je vous apportai. Je partis ensuite pour mes voyages; vous étiez alors âgé de six ou de sept ans. Enfin, je vins à Berlin, et j'appris avec plaisir que votre père vous avait envoyé ici de Muncheberg, afin de vous faire étudier

des nobles arts du dessin, pour lesquels votre village se trouve assez peu fourni en tableaux, marbres, bronzes, pierres précieuses et autres trésors antiques.

— Monsieur, dit Edmond, maintenant tous les souvenirs de mon enfance se réveillent. N'êtes-vous pas maître Léonard?

— Sans doute, répliqua l'orfèvre, je me nomme Léonard et non autrement; cependant je m'étonnerais fort que vous eussiez gardé quelque souvenir de moi.

— Et cependant, reprit Edmond, il en est ainsi. Je sais que je me réjouissais fort chaque fois que vous paraissiez dans la maison de mon père, parce que vous m'apportiez toujours quelque friandise, et que vous vous occupiez beaucoup de moi : mais je sais aussi que votre vue me faisait toujours éprouver un certain effroi qui durait souvent encore après votre départ. Cependant ce sont les récits que mon père faisait de vous qui ont conservé si vivement votre souvenir dans mon ame. Il se vantait de votre amitié, et disait que vous l'aviez tiré avec beaucoup d'adresse de mille affaires embarrassantes et fâcheuses. Il parlait surtout avec enthousiasme de vos profondes connaissances dans les sciences occultes; il prétendait

que les puissances secrètes de la nature étalent à vos ordres; veuillez me pardonner, il donnait clairement à entendre, qu'à voir la chose au grand jour, vous pourriez bien être Ahasverus, le juif errant!

— Pourquoi pas le preneur de rats de Hameln ou le vieux *partout ou nulle part,* ou bien le petit Pierre, ou bien même un génie! s'écria l'orfèvre; mais il est vrai, et je ne veux pas le nier, qu'il y a en moi quelque chose de particulier dont je ne puis parler sans exciter la malveillance. Il est vrai aussi que j'ai rendu de grands services à votre père au moyen des sciences occultes; il est surtout fort heureux de l'horoscope que je tirai après votre naissance.

— Eh bien, dit le jeune homme en rougissant, votre horoscope n'avait rien de bien réjouissant. Mon père m'a toujours répété que votre dire était que je deviendrais quelque chose de grand, soit un grand artiste, soit un grand fou. Du moins, c'est à cette prophétie que je dois la permission que m'a donnée mon père de suivre la carrière qui me plaisait. Croyez-vous encore que votre horoscope s'accomplisse?

— Oh! très-certainement, répondit l'orfè-

vre avec froideur, il n'en faut pas douter; car vous êtes dans ce moment en excellente route pour devenir un grand fou.

— Comment, Monsieur dit Edmond stupéfait. Vous me dites de telles choses face à face? vous.....

—Il dépend entièrement de toi, dit l'orfèvre en l'interrompant, d'échapper à la fâcheuse alternative de mon horoscope et de devenir un grand artiste. Tes dessins, tes esquisses annoncent une imagination pleine de vie et de richesse; une force d'expression pleine de vigueur, une hardiesse et un art infinis; sur de tels fondemens, on peut bâtir un solide édifice. Renonce à toutes les exagérations à la mode, et adonne-toi entièrement aux études sérieuses. Je me réjouis de voir que tu vises à la dignité et à la simplicité des vieux peintres allemands: mais ici même tu dois éviter les écueils où tant d'autres sont venus échouer. Il faut sans doute un sentiment profond, une ame vigoureuse pour résister au mol engourdissement de l'art moderne, pour s'emparer de l'esprit et du faire des anciens peintres, et pour pénétrer dans le sens de leurs tableaux. Ce n'est qu'en arrivant à ce degré de force qu'une exaltation véritable produit des ouvra-

ges dignes d'un meilleur temps et exempts de l'imitation aveugle qui nous guide depuis si long-temps. Mais aujourd'hui les jeunes gens se figurent que lorsqu'ils ont tracé un tableau avec de longues figures, raides et cassantes, des visages d'une aune, des vêtemens empesés et anguleux, encadrés dans une fausse perspective, ils ont peint à la manière des anciens grands maîtres. Ces contrefacteurs sans vie et sans génie ressemblent assez aux paysans qui marmottent à l'église des paroles latines dont ils ignorent le sens, mais dont, à force de pratique, ils savent psalmodier la mélodie.

L'orfèvre parla encore longuement sur la théorie de la peinture, et donna à Edmond des préceptes si parfaits, que celui-ci lui demanda avec étonnement comment il se faisait qu'il ne fût pas peintre, lui qui connaissait si bien les secrets de l'artiste, et qu'il vécût ainsi dans l'ombre sans s'efforcer de donner une impulsion aux beaux-arts, aux progrès desquels il pourrait si facilement contribuer.

—Je t'ai déjà dit, répondit l'orfèvre d'un ton très-doux et très-grave, qu'une longue, et même une merveilleuse expérience a aiguisé mon jugement et mon regard. Quant à ma manière de vivre, je sens que je paraîtrais sin-

gulier en tous lieux ; ainsi le veut, non pas seulement mon organisation, mais le sentiment d'une certaine puissance qui réside en moi, et qui troublerait ma vie tranquille. Je pense sans cesse à un homme qui pourrait être mon bisaïeul, et auquel je me suis si bien identifié en esprit et en chair, que souvent il me vient la singulière pensée que je suis lui. Je né parle de personne autre que du Suisse Léonard Turnhauser de Thurm, qui vivait ici à Berlin, vers l'an 1582, à la cour de l'électeur Jean Georges. Autrefois, comme tu le sais sans doute, chaque chimiste était un alchimiste, et chaque astronome s'appelait un astrologue : Turnhauser était l'un et l'autre. Il est certain toutefois, que Turnhauser opérait les choses les plus remarquables, et qu'il passait pour un grand médecin. Il avait néanmoins le défaut de vanter partout sa science, de se mêler de tout, et d'apporter en toute occasion sa personne et ses conseils. La haine et l'envie se dirigèrent contre lui ; il arriva qu'un jour on persuada à l'électeur que Turnhauser savait faire de l'or ; mais celui-ci, soit qu'il ne sût vraiment pas en faire, soit que d'autres motifs le retinssent, refusa opiniâtrément de se mettre à l'œuvre. Les ennemis de Turnhauser arrivèrent alors,

et dirent à l'électeur : Savez-vous bien quel compagnon éhonté est cet homme ? il se vante de connaissances qu'il n'a pas, et il pratique la sorcellerie et des pratiques juives qu'il doit expier par une mort infamante, comme le Juif Lippold. Turnhauser avait été orfèvre, on le sut, mais on lui disputa toute la science qu'il avait réellement montrée. On prétendit même qu'il n'avait pas fait lui-même les écrits pleins de sens et les savans pronostics qu'il avait mis au jour; bref, la haine, l'envie, la calomnie, firent si bien que, pour échapper au sort du Juif Lippold, il se vit forcé de quitter secrètement Berlin et la Marche de Brandenhorern. Ses ennemis répandirent le bruit qu'il s'était retiré dans les rangs des papistes, mais cela n'est pas véritable. Il alla en Saxe, et exerça son état d'orfèvre, sans renoncer à la science.

Edmond se sentit irrésistiblement entraîné vers le vieil orfèvre, et celui-ci le récompensa de l'amitié que le jeune peintre lui témoigna, non pas seulement en continuant à se montrer pour lui critique savant et rigoureux, mais en lui enseignant certains secrets pour la préparation des couleurs, que possédaient les anciens peintres, et qu'il conservait avec le plus grand soin.

C'est ainsi que se forma, entre Edmond et le vieux Léonard, une liaison comme celles qui s'établissent entre un jeune disciple plein d'espérance, et un vieux maître tout rempli de science.

Il arriva bientôt après que, par une belle soirée d'été, chez le suisse du jardin botanique, pas un des cigares du conseiller, Melchior Vosswinkel, ne voulut brûler. Le conseiller les jeta à terre l'un après l'autre, en s'écriant : Oh! Dieu, ai-je donc fait venir à grands frais des cigares de Hambourg, pour me voir troubler dans le plus doux de mes plaisirs! Cela n'est-il pas déplorable!

Il adressait en quelque sorte ces paroles à Edmond, qui était assis auprès de lui, et dont le cigare fumait joyeusement.

Edmond, bien qu'il ne connût pas le conseiller, tira aussitôt de sa poche une boîte remplie de cigares, et la tendit amicalement à l'infortuné.

Le conseiller, plein de joie, en prit un, et à peine l'eut-il approché de la flamme, qu'il vit de légers nuages gris-argenté se dérouler et gravir en colonnes tournoyantes. — Mon cher monsieur, s'écria-t-il, vous me tirez d'un embarras véritable. Je vous remercie mille fois,

et j'aurai presque l'indiscrétion de vous demander un second cigare, lorsque j'aurai vu la fin de celui-ci.

Edmond répondit qu'il pouvait disposer de sa boite, et ils se séparèrent. Mais lorsque l'obscurité commença à se répandre, et qu'Edmond, tout occupé d'une figure qu'il avait en pensée, s'appuyait nonchalamment sur sa table, le conseiller se trouva subitement devant lui, et lui demanda la permission de prendre un siège auprès du sien. Edmond éprouvait alors le besoin de respirer l'air, et il se disposait à lui céder sa place, lorsqu'il aperçut une jeune fille ravissante, assise près de la table que le conseiller venait de quitter.

— C'est ma fille Albertine, dit le conseiller à Edmond, qui oublia, dans son embarras, de saluer la jeune fille. Il venait de reconnaître, dans Albertine, une charmante personne qu'il avait trouvée arrêtée devant un de ses tableaux, à la précédente exposition. Elle expliquait avec perspicacité, à la femme âgée et aux deux jeunes filles qui étaient avec elle, le sens de ce tableau fantastique ; elle pénétrait dans le dessin, dans les groupes ; elle vantait le maître qui avait produit cette œuvre, et remarquait que ce devait être un jeune

artiste plein d'espérance, qu'elle eût bien voulu connaître. Edmond était derrière elle, et dévorait avec ardeur les louanges qui découlaient de ses jolies lèvres. Le cœur palpitant de joie et de crainte, il n'osait prendre sur lui de se présenter comme l'auteur de ce tableau. En ce moment, Albertine laissa tomber son gant qu'elle venait d'ôter pour désigner une partie du tableau. Edmond se baissa vivement pour le relever, Albertine en fit autant, les deux têtes se choquèrent, et Albertine laissa échapper un cri de douleur.

Edmond se recula avec effroi, et marcha si rudement sur les pieds de la vieille, qu'elle en poussa des cris affreux. On accourut de toutes les salles, toutes les lorgnettes se tournèrent sur le pauvre Edmond, on entoura Albertine, on frotta son front avec une liqueur spiritueuse, et le malheureux Edmond n'eut d'autre ressource que de s'échapper au bruit des huées et des éclats de rire.

Déjà, dans ce moment critique, l'amour avait frappé le cœur d'Edmond, et le sentiment douloureux de sa gaucherie l'empêcha seul de chercher la jeune fille dans tous les coins de la ville. Il ne pouvait se représenter Albertine autrement que le front gonflé, les yeux pleins

de colère, et lui adressant mille reproches; apparition peu gracieuse, peu faite pour nourrir un sentiment tendre.

Mais, en ce jour, il ne restait nulle trace de ces symptômes. Il est vrai qu'Albertine rougit excessivement en apercevant le jeune homme, et qu'elle parut perdre toute contenance; mais lorsque le conseiller eut demandé à Edmond son nom et son état, elle se mit à sourire gracieusement et félicita le jeune artiste dont les productions l'avaient si fortement émue.

Ces paroles frappèrent Edmond comme un coup électrique. — Ainsi vous êtes un peintre, dit le conseiller, et même un excellent peintre, ainsi que l'assure ma fille Albertine qui s'entend fort bien à de semblables choses. Cela me réjouit excessivement, j'aime la peinture par-dessus tout, ou plutôt l'art, pour parler comme ma fille Albertine. Je suis aussi un connaisseur, et l'on pourrait aussi peu me tromper que ma fille Albertine, car nous avons des yeux. Dites-moi donc, mon cher peintre, dites-le moi bonnement, sans modestie, n'est-ce pas, vous êtes le brave artiste dont je vois les tableaux tous les jours en passant; vraiment je ne puis m'en détacher tant je me complais à leurs belles couleurs.

Edmond ne comprenait rien aux discours du conseiller; enfin il apprit, à force de questions, que Melchior Vosswinkel n'avait en vue d'autres tableaux que les plateaux en laque de la Chine, qu'il voyait chaque jour en passant dans le beau magasin de Stobwasser, sur la promenade des Tilleuls. Un ami du conseiller vint le rejoindre et délivrer Edmond de ses fades complimens, en lui laissant la liberté de s'entretenir avec Albertine.

Tous ceux qui connaissent mademoiselle Albertine Vosswinkel savent qu'elle est la jeunesse, la beauté et la grâce en personne, qu'elle s'habille à la dernière mode, qu'elle chante les airs les plus nouveaux, et qu'elle a reçu des leçons de forté-piano de Lauskar; personne n'ignore non plus qu'elle excelle dans la danse, qu'elle dessine les fleurs à se méprendre, et qu'elle est d'un tempérament gai et agréable. Chacun sait aussi qu'elle porte dans un petit livre de maroquin doré sur tranche, les pensées de Goëthe, de Jean Paul et d'autres hommes supérieurs, écrites avec un soin infini, et surtout qu'elle ne commet jamais une faute de grammaire.

L'entretien dura long-temps. Mademoiselle Albertine déploya beaucoup de sentimenta-

lité, de goût poétique; elle cita des vers, et vanta l'influence des beaux-arts sur les belles ames. Edmond devenu plus hardi, et encouragé par l'obscurité, prit la main d'Albertine et la pressa contre son cœur; Albertine retira sa main, mais seulement pour la délivrer d'un joli gant glacé et l'abandonner à l'heureux Edmond qui la couvrit de baisers.

— Allons, la soirée devient froide! s'écria le conseiller en revenant. Je voudrais bien avoir pris un manteau. Enveloppe-toi dans ton châle, Albertine; c'est un châle turc, mon cher peintre: il m'a coûté cinquante bons ducats. Enveloppe-toi bien, Albertine. Adieu, mon cher ami.

Edmond, guidé par un tact profond, saisit ce moment pour ouvrir sa boîte et offrir un nouveau cigare au conseiller.

— Je vous fais mes remercîmens bien humbles; vous êtes un homme d'une complaisance infinie, dit le conseiller. La police ne permet pas qu'on fume en traversant le jardin botanique; c'est pour cela que le cigare me semblera meilleur.

Tandis que le conseiller s'approchait d'une lanterne pour allumer son rouleau de tabac, Edmond offrit timidement son bras à Alber-

tine. Elle l'accepta sans façon, et le conseiller parut avoir compté lui-même qu'Edmond reviendrait avec eux à la ville.

Quiconque a été jeune et amoureux, ou l'est encore (il est des gens à qui ces deux choses ne sont jamais arrivées), va s'imaginer qu'Edmond marchant auprès d'Albertine, se crut au milieu des cieux, errant dans l'Élysée avec un ange.

D'après les idées de Rosalinde dans *Comme il vous plaira* de Shakspeare, les symptômes qui font reconnaître un amoureux sont : les joues tombantes, les yeux bordés de bleu, une barbe en désordre, les jarretières détachées, un bonnet mal mis, des manches déboutonnées, des souliers non bouclés et une insouciance extrême dans toutes les actions. Il est vrai qu'Edmond n'avait pas tous ces symptômes de l'amoureux Orlando; mais de même que lui ruinait tous les jeunes arbres en traçant sur leur écorce le nom de Rosalinde, ainsi Edmond consomma une incroyable quantité de papiers, de toile et de couleurs pour dessiner l'image de sa belle. Et comme il laissait échapper une énorme quantité de soupirs, l'état de son cœur ne put échapper au vieil orfèvre. Lorsque celui-ci l'interrogea, Edmond n'hésita pas à lui découvrir sa passion.

— Tu n'y songes pas ! lui dit Léonard. C'est une chose fâcheuse que d'aimer une fiancée : Albertine est à peu près promise au secrétaire privé Tusmann.

Edmond éprouva à cette nouvelle un désespoir peu commun ; Léonard attendit paisiblement la fin du premier paroxysme, et lui demanda s'il songeait sérieusement à épouser Albertine. Edmond lui jura que c'était là le plus grand désir de sa vie, et Léonard lui promit de l'aider à écarter son rival.

Nous avons vu dans le premier chapitre comment l'orfèvre commença ses opérations contre le secrétaire privé.

CHAPITRE III.

D'après tout ce que le lecteur a déjà appris du secrétaire privé Tusmann, il lui est sans doute facile de se représenter l'homme et ses manières. Toutefois, j'ajouterai, quant à ce qui concerne son extérieur, qu'il était de petite stature, chauve, un peu contourné, et le visage passablement grotesque. A son habit coupé à l'antique mode, avec de longues basques, se

joignait une veste d'une longueur excessive, et des souliers qui rendaient en marchant le même son que les bottes d'un courrier; et comme le conseiller ne procédait jamais que par bonds rapides et irréguliers, lesdites basques, presque sans cesse agitées par le vent, ressemblaient fort à une paire d'ailes. Bien que ses traits eussent une expression singulièrement comique, le sourire de bonté qui régnait sur ses lèvres disposait chacun en sa faveur, et l'on se sentait disposé à l'aimer tout en riant de sa pédanterie et de sa gauche tournure. Sa passion favorite était la lecture. Il ne sortait jamais sans avoir rempli ses deux poches de livres. Il lisait partout où il allait et où il s'arrêtait, dans les promenades, à l'église, dans les cafés; il lisait sans choix tout ce qui se trouvait sous sa main, pourvu qu'il y fût question de l'ancien temps, car il haïssait le nouveau. C'est ainsi qu'il étudiait dans un café, un traité d'algèbre, le lendemain le règlement de cavalerie de Frédéric-Guillaume Ier, et le merveilleux livre intitulé : « *Cicéron présenté comme grand bavard et grand* » *gausseur, en dix discours*, 1720. » Avec cela, Tusmann était doué d'une effroyable abondance de mémoire. Il avait coutume de noter tout ce qui le frappait dans un livre, et puis de parcou-

rir ces notes qu'il n'oubliait plus jamais. Il en résulta que Tusmann devint un Polyhistor, un vivant dictionnaire de conversation qu'on feuilletait chaque fois qu'on avait besoin d'un renseignement sur les sciences ou sur l'histoire. S'il arrivait par grand hasard qu'il ne fût pas en état de le fournir, il allait fouillant sans relâche toutes les bibliothèques jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé, et revenait alors joyeusement l'apporter. Il est aussi à remarquer que tout en lisant, et en apparence enterré dans son livre, il entendait tout ce qui se disait autour de lui. Souvent il lançait dans la conversation un propos qui se trouvait fort à sa place, et s'il arrivait qu'on dît quelque chose d'humoristique et de plaisant, il donnait son assentiment par un rire bruyant et sonore, sans lever les yeux de son livre.

Le conseiller Vosswinkel avait été à l'école des moines gris avec le secrétaire privé, et là s'était établie l'étroite liaison qui durait encore entre eux. Tusmann voyait grandir Albertine, et à sa fête il lui avait baisé la main avec une galanterie qu'on n'eût pas soupçonnée en lui. Dès ce moment, le conseiller conçut l'idée de marier son camarade d'école avec sa fille. Le conseiller espérait que Tusmann se contenterait

d'une somme modique ; cette considération l'emporta sur toutes les autres ; et au dix-huitième anniversaire de la naissance d'Albertine, il fit part de son projet au secrétaire privé. Celui-ci en parut fort effrayé. Il ne pouvait s'habituer à la pensée hardie de consommer un mariage, et surtout avec une fille jeune et charmante. Peu à peu il s'y accoutuma cependant, et il déclara au conseiller qu'il était résolu de franchir le pas difficile : car comme celui-ci l'embrassa en l'appelant son cher gendre, Tusmann se regarda déjà comme l'époux d'Albertine, sans que celle-ci eût encore le moindre pressentiment de ce qui devait lui advenir.

Au lever du jour qui suivit la nuit de son aventure dans le cabaret de la place Alexandre, le secrétaire privé de chancellerie se précipita, pâle et défait, dans la chambre du conseiller Melchior Vosswinkel. Le conseiller ne fut pas peu effrayé, car Tusmann ne le visitait jamais à cette heure, et tout son extérieur annonçait quelque chose de funeste.

— Mon cher secrétaire, s'écria-t-il, d'où viens-tu de la sorte ? Qu'est-il donc arrivé ?

Tusmann se jeta, d'un air épuisé, dans un fauteuil, et après avoir repris haleine durant quelques minutes, il dit d'une voix tremblante :

— Mon cher conseiller, tel que tu me vois avec ces habits, et la sagesse politique de Thomasius dans ma poche, je viens de la rue de Spandau, où je me suis promené de long en large, depuis hier minuit.—Je n'ai pas fait un pas vers ma maison, je n'ai pas vu l'ombre d'un lit, je n'ai pas fermé les paupières !

Et Tusmann se mit à raconter au conseiller tout ce qui s'était passé dans la nuit précédente, depuis sa rencontre avec le merveilleux orfèvre jusqu'au moment où il s'était échappé du cabaret de la place Alexandre.

— Mon cher secrétaire, dit le conseiller, tu as bu, contre ta coutume, un peu tard vers le soir, et le vin t'a envoyé tout ce rêve bizarre.

— Quoi! s'écria le secrétaire privé, j'ai bu, j'ai dormi ! Penses-tu que je manque de science sur le sommeil et sur les songes? Je puis démontrer par la théorie de Nudow ce qu'est le sommeil, et comment on peut dormir sans rêver; c'est pourquoi Hamlet dit : « Dormir, rêver aussi, peut-être. » Et quant à ce qui concerne les songes, tu en saurais autant que moi si tu avais lu le *Somnium Scipionis* et le célèbre ouvrage d'Artémidor sur les rêves; mais tu ne lis pas, aussi tu portes sans cesse de faux jugemens sur toutes choses.

— Allons, allons, ne t'échauffe pas, dit le conseiller, je consens à croire que tu es tombé hier dans les mains d'habiles charlatans qui, voyant que le vin te semblait bon, ont profité de ta disposition; mais, dis-moi, mon cher secrétaire, pourquoi n'avoir pas regagné ton logis après cette affaire, et qui te forçait donc à errer ainsi toute la nuit dans les rues?

— O mon cher conseiller, s'écria le secrétaire avec douleur, ô mon fidèle camarade de l'école des moines gris! n'insulte pas à mes maux par un doute outrageant, mais sache que cette conjuration diabolique ne commença en effet que lorsque je me trouvai dans la rue. Dès que j'arrivai devant l'hôtel de ville, une clarté éblouissante jaillit de toutes les fenêtres; de joyeux accords de danse accompagnés par une caisse de janissaires ou de jenjitschériffs, pour parler plus exactement, se firent entendre, et je ne sais comment il se fit que, bien que je ne sois pas d'une haute taille, il me fut facile, en m'élevant sur la pointe de mes pieds, de porter mes regards, à travers les fenêtres, dans l'intérieur de l'édifice. Mais que vis-je! — O juste créateur du ciel! qui aperçus-je? Personne autre que ta fille mademoiselle Albertine, en brillant costume de

noces, walsant immodérément avec un jeune homme. Je frappe à la fenêtre et je m'écrie :

Mademoiselle Albertine, à quoi songez-vous? Que faites-vous ici à cette heure indue?—Mais au même instant un affreux fantôme accourt de la rue Royale, m'arrache en passant les deux jambes sous le corps, et s'échappe en les emportant et en poussant de longs éclats de rire. Et moi, pauvre secrétaire privé, resté dans l'ignoble fange de la voie publique, je m'écrie : Gardes de nuit! gens de police! accourez! arrêtez, arrêtez ce coquin qui m'a volé mes jambes! — Aussitôt, et subitement, tout devint sombre et silencieux dans la maison de ville, et ma voix retentissait sans écho dans les airs. Déjà je m'abandonnais à mon désespoir, lorsque le fantôme revint et me jeta mes jambes au visage. Je me relevai en toute hâte, et je me précipitai dans la rue de Spandau. Mais au moment où, la clef de ma maison à la main, je me disposais à ouvrir la porte, je me trouve moi-même, — oui, moi-même, — devant moi, et je me regarde d'un air effaré, avec les mêmes yeux ronds et noirs que je porte en mon visage. Je recule plein d'horreur, et je me trouve dans les bras d'un

homme qui m'étreint fortement. A la pique qu'il porte en main, je reconnais le garde de nuit. — Mon cher gardien, lui dis-je plein de trouble, de grâce chassez-moi le filou de secrétaire Tusmann, qui reste devant ma porte, afin que l'honnête secrétaire Tusmann, qui est moi, puisse entrer dans sa demeure. — Je crois que vous êtes fou, Tusmann, me répondit l'homme d'une voix rauque, et je reconnus en ce moment que ce n'était pas le garde de nuit, mais le terrible orfèvre qui se trouvait devant moi. L'effroi s'empara de moi; une sueur froide découla de mon front. — M. le professeur, dis-je en tremblant, ne m'en voulez pas de ce que, dans la nuit, je vous ai pris pour un garde de nuit. Ah! mon Dieu! nommez-moi comme vous voudrez, traitez-moi de M. Tusmann, tout court, ou même de mon cher, apostrophez-moi de la façon la plus barbare, je supporterai tout, tout au monde; mais au nom du ciel délivrez-moi du charme que vous avez jeté sur moi dans cette nuit.

Tusmann, me répondit l'enchanteur de sa voix fatale, vous échapperez désormais à tous les charmes si vous jurez à l'instant même de ne plus songer à votre mariage avec Albertine. — Tu peux penser, mon cher conseiller, quelle

impression me fit éprouver cette horrible proposition. M. le professeur, répondis-je, vous faites saigner mon cœur. La walse est une danse disgracieuse, inconvenante, et mademoiselle Albertine, ma fiancée, walsait tout à l'heure avec un jeune homme, de manière à me priver de la faculté de voir et d'entendre; cependant je ne saurais renoncer à elle! A peine eus-je prononcé ces paroles que le maudit orfèvre me frappa si violemment que je me mis aussitôt à tourner sur moi-même, tenant dans mes bras un sale manche de balai qui m'égratignait le visage, tandis que des chiens invisibles me mordaient le dos à le rendre bleu, et que des milliers de secrétaires Tusmann walsaient autour de moi avec d'autres manches de balai. Enfin mes forces s'épuisèrent, je tombai sans connaissance, quand le jour vint frapper mes paupières et que mes yeux s'ouvrirent. — Émerveille-toi avec moi, mon cher conseiller, et plains ton vieux camarade. — Je me trouvai assis sur le cheval de bronze de la statue du grand électeur, ma tête appuyée sur sa froide poitrine d'airain. Heureusement la sentinelle était endormie, et je pus descendre sans être remarqué, mais non sans courir le risque de faire une chute mortelle. Je m'enfuis alors

vers la rue de Spandau, et un effroi qui tenait de la démence m'amena près de toi.

— J'espère, mon cher ami, que tu ne t'attends pas à me voir ajouter foi à toutes les folies que tu viens de me débiter. A-t-on jamais entendu parler de tours semblables, et dans une ville aussi éclairée que l'est notre bonne cité de Berlin!

— Vois donc, mon cher conseiller, dans quelles erreurs te jette le manque absolu de lecture. Si tu avais lu comme je l'ai fait, le *Microchromion marchicum* d'Haftitius, recteur des deux universités de Berlin et de Cologne sur la Sprée, tu saurais qu'il s'est passé dans ce pays beaucoup de choses semblables. Mon cher conseiller, je commence à croire, tout bien calculé, que le maudit orfèvre n'est autre que Satan qui vient en personne me tenter et tourmenter.

— Je te prie en grâce, mon cher camarade, de m'épargner ces folies superstitieuses. Reviens à toi. Allons, avoue-moi que tu t'étais enivré et que tu grimpas, dans ton ivresse, comme un jeune écolier, sur la statue de l'électeur.

Les yeux du malheureux Tusmann se remplirent de larmes, tant les soupçons du con-

seiller lui causaient de peine, et il employa tous ses efforts à les dissiper.

Le conseiller devint de plus en plus grave. Enfin, voyant que le secrétaire persistait dans son dire et soutenait opiniâtrément que tout s'était passé comme il l'avait raconté, il lui dit :

Plus je songe aux deux personnages avec qui tu as passé cette nuit à boire en dépit de toutes tes habitudes de convenance et de frugalité, et plus il me paraît certain que le juif est mon vieux Manassé et que le rusé orfèvre n'est autre que l'orfèvre Léonard qui se montre quelquefois à Berlin. Je m'étonne singulièrement que toi, mon cher secrétaire, qui dois être fort versé dans les lois, tu ne saches pas que la superstition est rigoureusement défendue, et qu'un nécromancien est exposé à subir des châtimens fort graves. Écoute, mon vieux camarade, je me plais à croire que le soupçon qui s'élève en moi n'est pas fondé. Oui! j'espère que tu n'as pas perdu l'envie d'épouser ma fille, et que toute ton affabulation fantasque ne signifie pas : Mon ami, nous sommes gens séparés pour toujours, et si j'épouse ta fille je consens à ce que le diable m'arrache les jambes et me crible de coups! Mon cher secrétaire, il

serait bien affligeant que tu en fusses venu à recourir à la tromperie et au mensonge!

Ce nouveau soupçon mit Tusmann hors de lui-même. Il jura qu'il aimait toujours Albertine d'un amour sans égal; que, second Troïlus, que, second Léandre, il irait à la mort pour elle, et qu'il subirait le martyre sans renoncer à sa tendresse.

Pendant que le secrétaire faisait ces sermens, on frappa vigoureusement à la porte, et le vieux Manassé, dont le conseiller venait de parler, entra dans la chambre.

Dès que Tusmann aperçut le vieillard il s'écria : — O Dieu, c'est le vieux juif qui a frappé cette nuit les pièces d'or avec un radis, et qui les a jetées à l'orfèvre! le vieux nécromancien n'est pas loin sans doute!

A ces mots il voulut s'échapper, mais le conseiller le retint.

Le conseiller se tourna vers le vieux Manassé et lui répéta l'histoire qui s'était passée dans le cabaret de la place Alexandre, et que Tusmann lui avait rapportée.

Manassé sourit singulièrement et dit : — Je ne sais ce que veut ce monsieur. Il vint hier dans le cabaret avec l'orfèvre Léonard, tandis que je me reposais des fatigues de ma journée,

près d'un verre de bon vin; ce monsieur but au-delà de sa soif, eut peine à se tenir sur son banc, et sortit de la chambre en chancelant.

— Tu le vois! s'écria le conseiller. Je l'avais deviné! Tout vient de ta maudite ivrognerie, à laquelle il faudra renoncer pour toujours, si tu veux épouser ma fille.

Le pauvre secrétaire privé, anéanti par ces reproches non mérités, tomba sans haleine sur un fauteuil, ferma les yeux et se mit à murmurer des paroles inintelligibles.

— Les voilà bien, dit le conseiller; ils boivent toute la nuit, et le jour ils cuvent leur débauche.

En dépit de toutes ses protestations, Tusmann se vit forcé de se laisser envelopper dans un manteau, et de se faire porter dans un droschki*, qui le ramena à la rue de Spandau.

— Qu'apportez-vous de nouveau, Manassé? demanda le conseiller au vieillard.

Manassé fit une grimace et prétendit que le conseiller ne soupçonnerait jamais quel bonheur il venait lui annoncer.

Sur les instances du conseiller, Manassé lui découvrit que son neveu, Benjamin Manassé,

* Les droschki sont les fiacres de Berlin.

possesseur de plusieurs millions, qu'on avait fait baron à Vienne à cause de son grand mérite, et qui revenait d'Italie, s'était subitement épris de mademoiselle Albertine et la demandait en mariage.

On voit souvent le jeune baron Manassé au théâtre où il occupe une loge au premier rang; on le voit plus souvent encore dans les concerts. Chacun sait qu'il est long, jaune et maigre, que ses joues sont ombragées de noirs favoris, et d'un nez recourbé comme un damas d'Orient, et que tous ses traits portent éminemment le caractère du peuple venu d'Israël. Il s'habille selon la dernière mode anglaise, toujours selon la plus bizarre; il parle plusieurs langues avec l'accent de ses co-religionnaires; il racle le violon, il martèle le piano, il assemble des vers, il juge des beaux-arts sans connaissance et sans goût; il parle hardiment et sans esprit; il tranche, il décide, il est bref, hautain, brusque, avide, plein de lui; bref, il est insupportable.

Le conseiller ne put s'empêcher de songer aux millions du jeune Manassé, mais en même temps une foule d'obstacles vint s'offrir à sa pensée.

— Mon cher Manassé, dit-il, vous oubliez

que votre neveu est de l'ancienne croyance, et que....

—Eh! mon cher conseiller, qu'importe? répondit l'Israélite. Mon neveu est amoureux de votre fille; il veut la rendre heureuse, et quelques gouttes d'eau à recevoir ne l'arrêteront pas. Songez à cette affaire, mon cher conseiller; dans quelques jours je reviendrai avec mon petit baron vous demander une décision.

Manassé sortit.

Le conseiller réfléchit long-temps; mais, en dépit de son avidité, de son avarice et de la faiblesse de son caractère, il ne put se résoudre à livrer sa fille à Manassé. Dans cet accès de loyauté, il se promit de tenir parole à son vieux camarade du collége des Moines Gris.



CHAPITRE IV.

Bientôt après avoir fait connaissance avec Edmond chez le concierge du jardin botanique, Albertine trouva que le portrait de son père, qui se trouvait suspendu dans sa chambre, n'offrait aucune ressemblance, et que la peinture en était pitoyable. Elle démontra au con-

seiller qu'il paraissait infiniment plus jeune et plus beau que le peintre ne l'avait fait dans ce tableau, qui cependant était déjà terminé depuis quelques années; et elle blâma surtout l'air renfrogné de la figure, ainsi que le bouquet de roses d'un goût gothique que le conseiller tenait entre ses doigts, ornés de bagues en diamans.

Albertine parla tant et si long-temps sur ce portrait que le conseiller finit par trouver lui-même que le portrait était abominable, et qu'il en vint à ne pouvoir comprendre comment le peintre avait pu défigurer de la sorte son aimable personne. Et plus il contemplait le portrait, plus il s'échauffait sur cette idée, si bien qu'il résolut enfin de reléguer dans le garde-meuble ce malencontreux barbouillage.

Albertine trouva que le portrait ne méritait pas un meilleur sort; cependant elle s'était si bien accoutumée (dit-elle) à voir le portrait de son père dans sa chambre, que cette muraille nue la troublait dans toutes ses actions. Il n'y avait d'autre remède à cela que de se laisser repeindre par un artiste habile, et on ne pouvait en trouver un meilleur que le jeune Edmond, qui avait déjà produit de si beaux tableaux.

Ma fille! ma fille! s'écria le conseiller, qu'exiges-tu de moi! ces jeunes artistes sont bouffis d'orgueil et de vanité, et pour le moindre travail ils exigent des poignées d'or.

Albertine assura son père au contraire que le jeune Edmond travaillait moins par nécessité que pour la gloire, et elle fit si bien que le conseiller se décida enfin à aller trouver le jeune peintre.

On imagine avec quelle joie Edmond reçut le conseiller; son ivresse fut au comble en apprenant que c'était Albertine elle-même qui avait engagé son père à recourir aux pinceaux du jeune artiste. Edmond se hâta donc de lever tous les obstacles, et, aux premiers mots du conseiller, il déclara qu'il se trouvait heureux de peindre un homme tel que lui, et qu'il n'exigerait point de salaire.

Dieu! qu'entends-je? s'écria le conseiller dans son ravissement. Mon digne M. Edmond! point de salaire! pas même un dédommagement pour votre toile et pour vos couleurs!

Edmond répondit en souriant que c'étaient là des bagatelles dont il ne fallait point parler.

Mais, dit le conseiller en baissant la voix, vous ne savez peut-être pas qu'il s'agit d'un portrait en pied, grand comme nature?

— N'importe, répondit Edmond.

A ces mots, le conseiller se jeta impétueusement dans les bras d'Edmond, et des larmes d'attendrissement coulèrent de ses yeux. — O Dieu du ciel! est-il donc encore de si belles ames sur cette terre aride! Vous êtes un homme sublime! en vous réside toute la noblesse des temps passés; et je donnerais ma vie pour avoir votre grandeur d'ame et votre générosité.

La rusée Albertine avait prévu que les choses se passeraient ainsi. Ses vues étaient remplies. Le conseiller ne tarit point d'éloges sur Edmond; il prétendit que les jeunes gens et surtout les peintres avaient toujours en eux quelque chose de fantasque et de romanesque qui les éloignait des idées positives, et que le don d'une fleur fanée, d'un ruban offert par une jolie main suffisait pour les mettre au comble du bonheur; aussi permit-il à Albertine de tresser à Edmond une petite bourse avec un chiffre brodé de ses cheveux bruns; et il se chargea de toute responsabilité à cet égard vis-à-vis du conseiller privé Tusmann.

Albertine, qui ignorait encore les plans et les projets de son père, ne comprit nullement ce qu'il avait à faire avec Tusmann, et ne songea guère à s'en informer.

Le même soir Edmond fit porter son chevalet et ses couleurs chez le conseiller, et le lendemain matin il vint donner la première séance.

Il pria le conseiller de se transporter en esprit au moment le plus serein et le plus heureux de sa vie, comme le jour où sa défunte femme lui avait juré pour la première fois un éternel amour, celui de la naissance de sa fille ou du retour inespéré d'un ami.

—Écoutez ! s'écria le conseiller. Il y a trois ans environ je reçus l'avis que j'avais gagné un lot considérable à la loterie de Hambourg, je courus trouver ma fille, la lettre ouverte à la main ! Jamais je n'éprouvai de ma vie une joie plus grande ; choisissons donc ce moment, et afin qu'il vous frappe mieux ainsi que moi, je vais chercher la lettre, et je la tiendrai dans ma main, comme je la tins alors.

Et Edmond fut réellement forcé de prendre le conseiller avec sa lettre sur laquelle on lisait distinctement :

« J'ai l'honneur de vous aviser que le numéro 711, sur lequel vous avez mis la somme de, etc. »

Sur une petite table voisine (ainsi le voulut le conseiller) était restée l'enveloppe, et on y lisait.

A Monsieur,

Monsieur le conseiller de commission, Melchior Vosswinkel, échevin et syndic, etc. etc.

A Berlin.

Au reste Edmond peignit un joli petit homme rond et jovial, dont les traits offraient une ressemblance éloignée avec ceux du conseiller, de sorte que ceux qui lisaient l'adresse ne pouvaient guère se tromper sur le nom de la personne que représentait ce portrait.

Le conseiller était émerveillé de cette idée. On voyait bien par cette composition, disait-il, qu'un bon portrait devait être en même temps un tableau historique; car chaque fois qu'il regardait son image, il ne pouvait s'empêcher de songer à l'agréable histoire du lot gagné à la loterie, et le sourire qui régnait sur ses lèvres était pour lui comme la date de la plus belle année de sa vie.

Avant qu'Albertine en eût exprimé le désir, le conseiller pria Edmond de se charger aussi du portrait de sa fille.

Edmond se mit aussitôt à l'ouvrage. Toutefois, le portrait d'Albertine était loin d'avan-

cer aussi rapidement en sa marche, et avec autant de bonheur que celui du conseiller.

Le peintre esquissait, ébauchait, dessinait, effaçait, dessinait encore, se mettait à peindre, détruisait tout son ouvrage, recommençait sur de nouveaux frais, changeait l'attitude, et se ravisait encore; tantôt le jour lui semblait trop éclatant dans la chambre, tantôt il était trop sombre; jusqu'à ce qu'enfin le conseiller, qui avait assisté jusqu'alors à toutes les séances, perdit patience et s'abstint d'y venir.

Pour Edmond, il venait matin et soir, et si le portrait n'avançait pas rapidement, en revanche les déclarations d'amour ne souffraient pas de retard, et la tendresse d'Edmond et d'Albertine s'affermissait chaque jour.

Le lecteur sait par expérience, sans doute, qu'un amoureux est souvent forcé de donner du poids à ses sermens et à ses douces paroles, et qu'il n'est d'autre moyen que de saisir la main de sa maîtresse, de la presser, de la baiser; on sait aussi qu'alors un principe électrique attire le cœur contre le cœur, les lèvres contre les lèvres; et dans ces momens-là, il est difficile de rester assis devant son chevalet, et de promener ses pinceaux sur la toile.

Il arriva donc qu'un jour Edmond se trou-

vait avec Albertine près de la fenêtre, et pour donner, comme il a été dit, plus de poids à ses sermens, il la tenait serrée contre son cœur, et il portait sans relâche à ses lèvres les mains de la jeune fille.

A la même heure et au même instant, le secrétaire privé de chancellerie, Tusmann, portant dans sa poche *la sagesse politique* et d'autres livres couverts de parchemin où l'utile se trouve joint à l'agréable, passait devant la maison du conseiller, et, bien qu'il procédât par bonds, attendu que l'heure où il se rendait à son bureau était sur le point de sonner, il ne laissa pas de lancer un coup d'œil vers la fenêtre de sa fiancée.

Il aperçut alors comme dans un nuage, Albertine avec Edmond, et bien qu'il ne pût rien reconnaître distinctement, le cœur lui battit sans qu'il sût précisément pourquoi. Un effroi singulier le poussa à faire une chose inouïe, à savoir : d'entrer à une heure inaccoutumée cher le conseiller, et de monter droit chez Albertine.

Au moment où il entra, Albertine prononçait distinctement ces mots : Oui, Edmond, je t'aimerai toujours, toujours ! — En parlant ainsi, elle pressait Edmond contre son sein,

et une gerbe d'étincelles électriques semblait pétiller et jaillir du contact de ces deux corps homogènes.

Le conseiller privé de chancellerie s'avança involontairement, et s'arrêta immobile, au milieu de la chambre, comme frappé de catalepsie.

Dans l'ivresse de leur bonheur, les deux amans n'avaient pas entendu le lugubre gémissement des lourdes bottes du conseiller; ils n'avaient pas entendu la porte crier sur ses gonds, ils ne l'avaient pas aperçu, effaré et immobile au milieu de la chambre.

Tout à coup une voix de fausset s'écria : Mais, mademoiselle Albertine....

Les deux amans pleins d'effroi se séparèrent : Edmond courut à son chevalet, Albertine à son fauteuil où elle était censée se faire peindre.

—Mais, dit le conseiller privé en reprenant haleine, mais, mademoiselle Albertine, que faites-vous donc ? D'abord, vous walsez au milieu de la nuit avec un jeune homme, que je n'ai pas l'honneur de connaître, et maintenant à la sainte clarté du jour!..... O juste ciel! est-ce donc là une conduite décente pour une fiancée!

— Qui donc est fiancée? s'écria Albertine. De qui parlez-vous, monsieur? de qui parlez-vous?

— De vous, créature céleste! dit le conseiller privé. De qui donc si ce n'est de vous? Votre père ne m'a-t-il pas accordé depuis longtemps cette jolie main qu'en dépit de ma colère je voudrais couvrir de baisers?

—Monsieur le secrétaire, répondit Albertine irritée, ou vous avez déjà passé la matinée au cabaret que vous vous plaisez souvent à visiter, s'il en faut croire mon père, ou votre raison est singulièrement troublée. Il est impossible que mon père ait songé à vous accorder ma main.

—Mademoiselle Albertine, dit le secrétaire, vous me connaissez depuis longues années; n'ai-je pas toujours été un homme modéré et réfléchi, et pouvez-vous me soupçonner aussi légèrement d'ivresse ou de folie? Chère demoiselle, je consens à fermer un œil; ma bouche taira ce que je viens de voir! tout est oublié et pardonné! Mais songez, ma charmante fiancée, que vous m'avez déjà donné votre consentement à l'heure de minuit, par la fenêtre de l'hôtel-de-ville; et, bien que vous ayez walsé cette nuit-là avec un jeune homme...

— Ne voyez-vous pas, s'écria Albertine, que vous battez la campagne, comme un échappé de la Charité *. Allez, allez! votre présence me fait peur! Éloignez-vous, laissez-moi, vous dis-je!

Deux ruisseaux de larmes coulèrent des yeux du pauvre Tusmann. — O Dieu du ciel! s'écria-t-il, me voir ainsi traité par ma fiancée! non, je ne m'éloignerai pas que vous ne m'ayez rendu justice.

— Sortez! s'écria Albertine d'une voix à demi étouffée, en se retirant à l'autre extrémité de la chambre.

— Non, répondit le secrétaire privé; d'après la sagesse politique de Thomasius, je dois rester, je ne dois pas absolument m'éloigner jusqu'à ce que...

Il fit mine de poursuivre Albertine.

Edmond, bouillant de rage, avait jusqu'alors promené ses pinceaux sur sa toile grise. Il ne put se contenir plus long-temps. — Maudit Satan! s'écria-t-il. A ces mots, il s'élança sur Tusmann, lui passa deux ou trois fois sur le visage son pinceau imprégné de couleur verte, et, ouvrant la porte, le lança comme une flèche sur les degrés.

Le conseiller entrait dans la maison, lorsque

* L'hôpital des fous.

son camarade verdâtre tomba brusquement dans ses bras.

— Mon cher ami, au nom du ciel, où as-tu pris ce visage? s'écria le conseiller.

Le secrétaire privé, encore éperdu de tout ce qui lui était arrivé, raconta en phrases entrecoupées le traitement que lui avaient fait subir Edmond et Albertine.

Le conseiller, irrité, le prit par la main, et le ramena dans la chambre d'Albertine.

—Qu'ai-je entendu? dit-il d'une voix sévère. Est-ce ainsi qu'une fille doit traiter son fiancé?

—Mon fiancé! s'écria Albertine épouvantée.

— Sans doute, répondit le conseiller, ton fiancé. Je ne sais pourquoi tu t'effraies d'une chose que j'ai résolue depuis long-temps. Mon vieux camarade est ton fiancé, et, dans quelques semaines, nous aurons une joyeuse noce.

— Jamais, s'écria Albertine, jamais je n'épouserai le secrétaire privé. Comment pourrais-je aimer ce vieil homme? Non.

— Que parles-tu d'aimer, de vieil homme? Il n'est pas question d'amour, mais de mariage. Sans doute, mon camarade n'est plus un jeune étourdi, mais il est arrivé, comme moi, dans les années qu'on nomme avec raison les meilleures. En outre, c'est un homme droit,

modeste, plein de lecture, aimable; et de plus, c'est mon compagnon du collège des Moines Gris.

— Non, s'écria Albertine, en versant des pleurs; non, je ne puis le souffrir, il m'est insupportable, je le hais, je le déteste! Oh! mon Edmond!

A ces mots, la jeune fille tomba presque sans connaissance dans les bras d'Edmond, qui la pressa contre son cœur.

Le conseiller, stupéfait, se frotta les yeux, comme s'il voyait un spectre, puis il s'écria tout à coup : Que vois-je! qu'aperçois-je!

A ces mots le conseiller arracha Albertine des bras d'Edmond; mais celui-ci s'écria qu'il ne la quitterait qu'avec sa vie.

—Misérable! tu ne t'es glissé dans ma maison que pour séduire ma fille! As-tu jamais pensé que je la livrerais à un vil barbouilleur, à un vaurien besogneux?

Edmond que les injures du conseiller avaient mis hors de lui saisit son appuie-main et l'éleva au dessus de sa tête; mais en cet instant la voix tonnante de Léonard se fit entendre à la porte : Arrête, Edmond! criait-il. Point de précipitation. Vosswinkel est un fou; il reviendra à des idées plus saines!

A la vue de l'orfèvre, le secrétaire privé s'é-

tait sauvé derrière un canapé; et il se lamentait, le visage caché dans les coussins: Dieu du ciel! disait-il dans son effroi, c'est le terrible professeur, c'est le cruel ordonnateur du bal de la rue de Spandau!

—Ne craignez rien, Tusmann, dit l'orfèvre en riant; approchez, il ne vous sera point fait de mal. Vous êtes déjà assez peiné de votre folle velléité d'hymen, puis vous conserverez jusqu'à la fin de vos jours ce visage verdâtre.

— O Dieu! s'écria le secrétaire, une face verte à jamais! que dira le monde, que dira son excellence le ministre? Je suis un homme ruiné, je perdrai ma place, car l'Etat ne saurait admettre un secrétaire de chancellerie, couleur de feuille morte. O malheureux que je suis!

— Allons, allons, dit l'orfèvre, ne vous lamentez pas ainsi, on pourra vous tirer de là si vous êtes assez raisonnable pour renoncer à l'idée d'épouser Albertine.

—Je ne le puis pas.—Il ne le doit pas, s'écrièrent à la fois le conseiller et le secrétaire.

L'orfèvre leur lança des regards flamboyans; sa colère allait éclater lorsque la porte s'ouvrit. Le vieux Manassé entra avec son neveu le baron Benjamin. Le baron alla droit à Alber-

tine, qu'il n'avait jamais vue. — Ma belle demoiselle, dit-il, je viens en personne me jeter à vos genoux, ce qui n'est qu'une façon de dire, car le baron Benjamin Manassé ne se jette aux genoux de personne; cela signifie simplement que je viens vous demander un baiser.

A ces mots, il voulut l'embrasser; mais il s'opéra aussitôt un changement qui frappa tout le monde de surprise.

Le nez recourbé de Benjamin acquit instantanément une longueur immense et se projeta avec un bruit violent sur la muraille. Le baron recula de quelques pas et son nez se retira; il se rapprocha d'Albertine, le nez reprit son essor; bref, le nerf olfactif du jeune Israélite s'allongea et se diminua comme une trombonne.

— Maudit magicien! mugissait Manassé. Et toi, infâme Vosswinkel, tu as fait alliance contre moi avec Léonard; mais tu seras maudit, toi et toute ta race; et vous serez extirpés comme la portée abandonnée d'une bête fauve: l'herbe croîtra devant ta maison et tout ce que tu feras sera comme le songe d'un affamé qui croit manger et qui se réveille dévoré par le besoin. Le Dalès s'établira dans ta maison et dévorera ton bien, et tu marcheras couvert de

haillons devant les portes du peuple de Dieu que tu méprises et que tu repousses comme un chien galeux. Maudit, maudit, maudit!

Et il s'éloigna en secouant la poussière de ses pieds, laissant Albertine et Edmond frappés de terreur.



CHAPITRE V.

Le conseiller était resté plus stupéfait de la malédiction de Manassé que du sortilège de l'orfèvre; cet anathème était en effet bien cruel, car enfin il avait souhaité au conseiller le Dalès dans sa maison.

Je ne sais si le lecteur sait ce qu'entendent les juifs par ce Dalès.

La femme d'un pauvre Juif (ainsi le raconte un Talmudiste) trouva un jour, en montant au grenier de sa petite maison, un homme nu, hâve et maigre, qui la pria de lui accorder un asile, et de lui donner de la boisson et de la nourriture. La femme descendit, remplie d'effroi, et dit en se lamentant à son mari : Un homme nu et affamé est venu dans notre maison, et demande un asile et de la nourriture;

mais comment pourrions-nous nourrir les étrangers, nous qui avons tant de peine à gagner de jour en jour notre misérable vie. — Je vais monter, dit l'homme, et j'aviserai à le chasser de notre maison. — Pourquoi, dit-il à l'étranger, t'es-tu réfugié dans ma maison, car je suis pauvre, et je ne puis te nourrir. Lève-toi, et va dans la maison du riche, où les victimes sont dès-long-temps dépouillées, et où les convives sont invités pour le festin.—Comment peux-tu me chasser de ta demeure? répondit l'homme. Tu vois que je suis nu et décharné; comment pourrai-je aller dans la maison du riche? Cependant, fais-moi faire un vêtement qui m'habille bien, et alors je te quitterai.—Il vaut mieux, pensa le Juif, que j'emploie le peu que j'ai à renvoyer bientôt cet homme, que de le garder et de lui laisser consommer ce que je gagne avec tant de peine. Il tua donc son dernier veau, dont il avait espéré se nourrir bien long-temps avec sa femme. Il en vendit la chair, et acheta un bon vêtement pour l'étranger. Mais lorsqu'il monta avec le vêtement, l'homme qui avait été d'abord maigre et décharné, était devenu gros et fort, de sorte que de partout l'habit lui était trop court et trop étroit. Le pauvre Juif se désola beau-

coup; mais l'étranger lui dit : Renonce à la folie de vouloir me chasser de ta maison: car sache que je suis le Dalès. Le pauvre Juif se mit à se tordre les bras et à gémir, et il s'écria : Dieu de mes pères, je suis châtié par la verge de la colère, et misérable à jamais, car si tu es le Dalès, tu ne t'éloigneras jamais, mais tu consumeras tout notre bien et tout notre avoir, et tu deviendras toujours plus grand et plus fort! Or, le Dalès est la misère, qui, lorsqu'elle se loge quelque part, ne se retire jamais, et gagne sans cesse davantage.

Si le conseiller s'effrayait de la fureur de Manassé, qui avait évoqué contre lui la misère, il n'était pas moins inquiet de la colère du vieux Léonard, dont l'aspect avait pour lui quelque chose de terrible. Ne pouvant se venger d'eux, toute sa colère se tourna contre Edmond, à qui il attribua tout ce qui était arrivé. Il lui écrivit donc une lettre fulminante, par laquelle il lui défendait à tout jamais l'accès de sa maison.

Le soir, en le visitant, Léonard le trouva dans un affreux désespoir.

— Que m'a valu votre protection? Que m'ont valu les efforts que vous avez faits pour me débarrasser de mon malencontreux rival? lui

cria Edmond. Vous n'avez réussi qu'à me faire perdre tout espoir, et augmenter tous les obstacles qui se trouvaient devant moi. Je vais partir, le désespoir dans l'ame, et me réfugier à Rome!

— Tu ferais en ce cas ce que je désire de tout mon cœur. Souviens-toi que je te dis, la première fois que tu me parlas de ton amour pour Albertine, qu'un jeune artiste pouvait devenir amoureux, mais, qu'à mon sens, il ne devait pas songer au mariage. Pars donc joyeusement pour la patrie des arts, étudie les monumens avec enthousiasme, et peut-être alors la perfection pratique que tu as acquise en cette ville te mènera-t-elle à la gloire.

— Ah! s'écria Edmond, n'ai-je pas été bien insensé de vous confier mon amour? Je le vois maintenant, c'est vous dont j'attendais une efficace assistance, c'est vous qui vous plaisez à agir contre moi, et à renverser toutes mes espérances, moi qui me berçais de doux mots de bonheur, qui songeais à gagner l'Italie après mes fiançailles, et à y passer un an pour revenir dans les bras de ma maîtresse, plus digne du nom de son époux.

— Quoi! Edmond! s'écria l'orfèvre, était-ce là véritablement ton projet?

— Sans doute, répondit Edmond, l'amour n'a pas étouffé en moi le feu sacré des arts.

— Et peux-tu me donner ta parole que si Albertine devient ta fiancée, tu partiras aussitôt pour l'Italie ?

— C'est là mon dessein, et je jure de l'exécuter.

— Eh bien, Edmond, reprends courage ; je te promets, moi, que dans peu de jours Albertine sera ta fiancée ; tu ne doutes pas, je pense, que je sois en état de remplir une promesse.

Léonard s'éloigna rapidement, et laissa le jeune homme livré aux plus douces illusions.

CHAPITRE VI.

Dans une partie retirée du jardin botanique, sous un grand arbre, se trouvait le secrétaire privé Tusmann, étendu, pour parler comme Celia dans « Comme il vous plaira *, » étendu comme un chêne tombé, ou comme un chevalier blessé, et contant les peines de son cœur aux infidèles vents d'automne.

— O Dieu juste ! disait-il, pauvre secrétaire

* De Shakspeare.

privé, comment as-tu mérité tant d'affronts? Thomasius ne dit-il pas que l'état de mariage n'empêche pas d'atteindre à la sagesse; et cependant, depuis que tu songes à l'hymen, tu as presque perdu cette raison qui te rendait si agréable. Es-tu donc un politique pour qu'on te dédaigne, ou un savant, selon Cléobule, qui batte un peu sa femme, pour qu'on te méprise ainsi. Oh! pourquoi faut-il que tu sois en guerre ouverte avec des nécromanciens, qui prennent ton visage pour une toile, et confondent toutes les nuances de ton visage sous une affreuse couche verte? Je n'avais d'espoir qu'en mon ami Streccius, le chimiste, mais tout a été vain. Plus je me lave avec l'eau qu'il m'a recommandée, plus ma face devient verte, bien qu'elle prenne tour à tour toutes les nuances de la verdure, et que les quatre saisons semblent passer sur mon visage.

Tusmann avait raison de se plaindre de la sorte, car le pauvre secrétaire privé ne pouvait plus sortir qu'en enfonçant son chapeau sur ses yeux, et quand le soir était venu; alors il se hasardait avec peine à parcourir rapidement les rues les plus solitaires. Il arrive souvent que nous ressentons plus vivement, dans le silence et les ténèbres de la nuit, le chagrin

qui nous atteint; ainsi, plus les nuages s'amoncelaient, plus les ombres s'étendaient sur la terre, plus le vent d'automne murmurait distinctement dans le feuillage, plus Tusmann sentait et déplorait sa misère.

L'horrible pensée de se jeter dans l'étang et de mettre fin à une existence flétrie se présenta si puissamment à sa pensée qu'elle lui sembla un avertissement du destin.

— Oui, s'écria-t-il en se levant, c'en est fait! Thomasius ne saurait me sauver; mourons! Adieu, cruelle Albertine! Vous ne reverrez jamais le fiancé que vous avez méprisé!

Il courut à toutes jambes vers le bassin, qui était proche, et dont on apercevait dans l'obscurité la brillante surface; mais il s'arrêta au bord.

La pensée d'une mort prochaine avait sans doute affaibli son entendement, car il se mit à chanter d'une voix perçante la chanson populaire anglaise dont le refain dit : « Vertes sont les prairies, l'onde y coule à grand bruit, etc. » Puis il jeta dans l'eau la sagesse politique de Thomasius, ainsi que l'art de prolonger la vie, d'Hufeland, et il se disposait à suivre ces deux traités, lorsqu'il se sentit arrêté par un bras vigoureux.

Une voix qui lui était bien connue, celle de l'orfèvre, lui cria : Tusmann, que faites-vous là ? Je vous en prie, ne faites pas de folie.

Le secrétaire privé employa toutes ses forces à se débarrasser des bras de l'orfèvre. M. le professeur, dit-il, je suis dans le désespoir, et dans un tel cas, toutes les considérations cessent. Ne le prenez pas en mauvaise part d'un pauvre secrétaire privé désespéré, qui suit d'ailleurs ce que commandent les convenances; mais, je vous le dis sans détour, je voudrais que le diable vous emportât avec toutes vos sorcelleries.

L'orfèvre lâcha le secrétaire privé, qui tomba épuisé sur le gazon humide; se croyant dans le bassin, il s'écria : O mort glacée ! O froide mort ! — Adieu, adieu, Albertine ! ton malheureux fiancé est maintenant au fond de l'eau, avec les grenouilles qui louent le Seigneur dans les beaux jours d'été.

L'orfèvre aida le pauvre secrétaire privé à se relever. Tusmann, anéanti, balbutia : Je suis en votre puissance, M. le professeur; faites de mon pauvre cadavre tout ce qu'il vous plaira; mais de grâce, épargnez mon ame immortelle !

— Ne bavardez pas de la sorte, mais venez

promptement, dit l'orfèvre. A ces mots, il prit le secrétaire par le bras et l'emmena avec lui. Mais au milieu du chemin, il s'arrêta en disant : Mais, Tusmann, vous êtes tout mouillé; et vous avez une abominable mine; venez, que je vous essuie du moins le visage.

A ces mots, l'orfèvre tira de sa poche un mouchoir d'une blancheur éclatante, et lui en frotta le visage.

En apercevant les lanternes du café Weber, Tusmann s'écria avec effroi : Au nom du ciel, mon digne professeur, où me conduisez-vous? N'allons pas du côté de la foule! évitons le monde! Je ne puis me laisser voir; ma presence causerait un scandale.

— Je ne sais pas pourquoi vous voulez éviter les hommes, Tusmann. Il faut absolument que vous veniez boire un verre de punch; sans cela vous aurez la fièvre. Venez avec moi.

Le secrétaire eut beau alléguer la couleur de son visage, l'orfèvre ne fit pas la moindre attention à ses paroles et l'entraîna avec force. En entrant dans la salle, Tusmann se cacha le visage avec son mouchoir, car il se trouvait encore deux personnes à une table.

— Pourquoi donc vous cachez-vous le visage, Tusmann? dit l'orfèvre.

— Ah ! Dieu, s'écria le secrétaire, ne savez-vous pas que cet impertinent jeune homme à barbouillé mon visage d'une affreuse couleur verte ?

— Folies ! dit l'orfèvre, en conduisant le secrétaire devant une glace, où se réfléchissait l'éclat de vingt lumières.

Tusmann y jeta un coup d'œil et ne put s'empêcher de jeter un cri de surprise.

Non seulement la teinte verte avait entièrement disparu, mais le visage de Tusmann s'était animé du coloris le plus vif, et il semblait plus jeune de plusieurs années. Dans l'excès de sa joie, Tusmann fit un bond et s'écria d'une voix attendrie : Que vois-je ! Est-ce bien à vous, digne professeur, que je dois cet excès de félicité ? Maintenant mademoiselle Albertine, pour qui j'ai failli périr, ne refusera pas de me prendre pour son époux. O parlez, vous êtes mon bienfaiteur.

— Je ne nie pas, dit l'orfèvre, que c'est à moi que vous deviez la teinte actuelle de votre visage, et vous pourrez en conclure que je ne suis pas aussi mal disposé pour vous que vous avez semblé le croire. Je ne désapprouve en vous que cette folle idée qui vous entraine vers une jeune fille dont vous seriez le père ; toute-

fois je ne m'oppose point à vos projets, et je me bornerai à exiger que vous demeuriez loin d'elle jusqu'au prochain dimanche, à l'heure de midi. Si vous tentez de voir Albertine auparavant, vous vous exposerez à toutes les atteintes de mon courroux. Adieu.

L'orfèvre disparut, et quelques instans après, il se trouva dans la chambre du conseiller, à qui il souhaita le bonsoir, d'une voix assez rude. Le conseiller parut effrayé de cette visite inattendue; il se remit toutefois un peu, et demanda brusquement à Léonard ce qu'il voulait à une heure aussi indue.

— Vous êtes, dit l'orfèvre, vous êtes un homme infortuné et bien à plaindre; et j'accours au milieu de la nuit pour chercher avec vous à détourner le coup qui vous menace.

— Ciel! s'écria le conseiller. Venez-vous encore m'annoncer une faillite de Hambourg ou de Londres? Venez-vous me dire que je suis un homme ruiné?

— Non, dit l'orfèvre. Il est ici question de tout autre chose. Vous refusez-vous absolument à donner la main d'Albertine au jeune Edmond?

— Comment, vous en doutez encore? Je donnerais ma fille à un misérable barbouilleur?

—Cependant il vous a fort bien peints, vous et votre fille.

— Ce serait vraiment un joli marché, dit le conseiller. Je vendrais ma fille pour deux portraits! Je lui ai renvoyé les deux tableaux.

— Si vous lui refusez Albertine, Edmond se vengera cruellement.

— Je voudrais savoir, s'écria le conseiller, comment un blanc-bec s'y prendrait pour s'attaquer au conseiller de commission, Melchior Vosswinkel.

— Je vais vous le dire, répondit l'orfèvre. Edmond est sur le point de retoucher votre portrait d'une façon singulière. Votre visage riant et ouvert, il le couvrira de rides, et il n'oubliera pas les cheveux blancs que vous cachez avec peine. Au lieu de l'agréable nouvelle du gain de la loterie, il vous mettra dans la main la lettre que vous reçûtes hier de Londres, et qui vous annonçait la faillite de la maison Campbell et compagnie. Sur l'adresse, on lira : « Au conseiller aulique manqué, Melchior Vosswinkel. » Car il n'ignore pas que vous avez vainement sollicité ce titre. De votre poche déchirée s'échapperont des ducats et des bons du trésor qui annonceront la perte que vous venez de faire; et ce charmant tableau

restera exposé chez le brocanteur de la rue des Changeurs, à deux pas de la banque.

— Le démon! s'écria le conseiller. Qu'il ne s'y risque pas; j'appellerai la justice à mon aide.

— Mais cinquante personnes auront vu le tableau. En un quart d'heure la nouvelle s'en répandra dans la ville sous mille versions. Tous les ridicules qu'on vous attribuait se ranimeront avec des couleurs plus vives; quiconque vous rencontrera vous rira au visage; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on parlera en tous lieux de la perte que vous avez faite, et votre crédit en souffrira.

— Le misérable! il faut qu'il me rende mon portrait demain, aujourd'hui même!

— Et s'il le faisait, ce dont je doute fort, en quoi cela vous servirait-il? Il le transportera sur une planche de cuivre, et il l'enverra dans le monde entier.

— Arrêtez! s'écria le conseiller. Allez trouver cet homme; offrez-lui cinquante.... offrez-lui cent écus, pour qu'il renonce à son projet infâme.

L'orfèvre se mit à rire. — Vous oubliez, dit-il, qu'Edmond ne fait aucun cas de l'argent, et que sa grand'-tante lui a dès long-temps assuré

sa fortune qui s'élève à plus de cinquante mille écus.

— Que dites-vous ! reprit le conseiller. Écoutez, Léonard, je crois qu'Albertine est vraiment amoureuse du jeune Edmond. Moi, je suis après tout un bon diable ; je ne sais pas résister aux larmes, aux prières. D'ailleurs, ce jeune homme me plaît. C'est un excellent peintre, et vous savez que pour ce qui concerne les arts, je suis un véritable fou. Il a de belles qualités, ce jeune Edmond. Eh bien ! savez-vous, Léonard, par pure bonté d'ame, je lui donne ma fille, à ce pauvre garçon !

— Hem ! dit l'orfèvre, il faut que je vous conte quelque chose de plaisant. Je viens du jardin botanique. Tout près du grand bassin, j'ai trouvé votre vieil ami, votre ancien camarade d'école, qui, dans le désespoir que lui causaient les mépris d'Albertine, se disposait à se jeter dans l'eau. Je parvins avec peine à le détourner de son épouvantable projet, en lui représentant que vous, mon digne conseiller, vous tiendrez certainement votre parole, et déciderez, par autorité paternelle, votre fille à lui donner sa main. Si vous accordez Albertine à Edmond, le secrétaire se jettera dans le bassin ; rien n'est plus certain. Pen-

sez-y ; ce suicide fera un bruit affreux ; chacun vous accusera d'avoir été le meurtrier de Tusmann, et un profond mépris vous atteindra. Vous ne serez plus invité à aucune table, et quand vous entrerez dans un café pour apprendre quelque nouvelle, tout le monde vous tournera le dos. Il y a plus, le secrétaire privé est fort estimé par ses supérieurs ; son renom, comme grand travailleur, a dépassé l'enceinte des bureaux ; si l'on vous accuse de l'avoir poussé à la mort par votre manque de foi, vous pouvez être assuré que, durant le reste de votre vie, vous ne trouverez jamais un secrétaire de légation, ni un conseiller de finances, au logis ; vous serez dédaigné par les simples conseillers de commerce ; jusqu'aux expéditionnaires, tout le monde vous abordera le chapeau sur la tête. On vous reprendra le titre de conseiller de commission : vous recevrez coup sur coup ; votre crédit sera anéanti, votre fortune entamée de toutes parts, et les choses iront de mal en pire, jusqu'à ce qu'enfin le besoin, l'abandon et la misère viennent vous atteindre, vous frapper et vous accabler.

— Arrêtez ! s'écrie le conseiller. Vous me mettez à la torture ! Qui eût jamais pensé que le secrétaire ferait de telles folies à son âge !

Mais vous avez raison, quelque chose qui arrive, je dois lui tenir parole; sans cela, je suis un homme ruiné. Oui, c'est bien résolu, le conseiller aura la main d'Albertine.

— Vous oubliez, dit l'orfèvre, la demande du baron Benjamin. Vous oubliez le terrible anathème du vieux Manassé! Si vous méprisez les prétentions de son neveu, vous aurez en lui un ennemi terrible. Manassé vous traversera dans toutes vos spéculations. Il ne repoussera aucun moyen de nuire à votre crédit; il profitera de chaque occasion pour vous causer dommage; il n'aura pas de repos jusqu'à ce qu'il ait anéanti votre fortune et votre honneur, jusqu'à ce que le Dalès, qu'il vous a souhaité, pénètre véritablement dans votre maison. — Bref, que vous donniez votre fille à l'un ou à l'autre des trois prétendans, vous tomberez toujours dans l'embarras, et c'est pour cela que je vous nommais en vous abordant un homme infortuné et bien à plaindre.

Le conseiller se mit à parcourir la chambre à grands pas, et s'écria plusieurs fois : Je suis perdu! — Infortuné conseiller! homme ruiné! — Pourquoi donc ai-je une fille! Que l'enfer les engloutisse tous, Edmond, le juif et mon camarade aussi!

— Allons, allons, dit l'orfèvre, il est encore un moyen de vous tirer d'embarras.

— Lequel ? dit le conseiller en s'arrêtant tout à coup, et en regardant fixement Léonard. Je consens à tout.

— Avez-vous vu au théâtre le Marchand de Venise ? demanda l'orfèvre.

— C'est une pièce où M. Devrient * joue un juif cruel, nommé Shylock, qui brûle d'envie d'avoir la chair d'un négociant, dit le conseiller. Sans doute, j'ai vu cette pièce ; mais où voulez-vous en venir ?

— Puisque vous connaissez le Marchand de Venise, vous vous souviendrez qu'il s'y trouve une certaine demoiselle Porcia, dont le père a mis en quelque sorte la main en loterie par une disposition testamentaire. On dispose trois cassettes, et chacun de ses amans doit en choisir une. Celui qui prend la cassette où se trouve le portrait de Porcia doit obtenir sa main. Imitez de votre vivant le père mort de la belle Porcia, et dites aux trois prétendans que le hasard décidera de leurs prétentions.

— Quelle folle proposition ! dit le conseiller. Et pensez-vous, M. Léonard, que je n'en

* Célèbre acteur de Berlin.

serai pas moins exposé à la haine de ceux que le hasard n'aura pas favorisés ?

— C'est ici que je vous arrête! répondit l'orfèvre. Voyez-vous, monsieur le conseiller, je vous promets solennellement d'arranger la chose de manière à contenter tout le monde. Les deux prétendus qui ne choisiront pas la cassette du portrait trouveront dans la leur, comme les princes de Maroc et d'Aragon, quelque chose qui les dédommagera si amplement, qu'ils ne songeront plus au mariage d'Albertine.

— Est-il possible! s'écria le conseiller.

— Non pas seulement possible, mais très-certain, répondit l'orfèvre; et je vous donne ma foi que les choses se passeront comme je vous le dis.

Le conseiller n'hésita plus, et il fut décidé entre eux que le projet de Léonard serait mis à exécution le dimanche suivant.

CHAPITRE VII.

On pense bien qu'Albertine fut atteinte d'un désespoir extrême lorsque le conseiller lui parla

de la loterie dont sa main devait être le lot. Elle se désespéra, elle se lamenta vainement; la conduite d'Edmond lui semblait surtout inexplicable, car il était devenu tout à coup invisible, et ne lui avait pas seulement adressé un léger message d'amour. Le samedi qui précéda le jour fatal, Albertine était assise à la nuit noire, dans sa chambre solitaire. Tout entière à la pensée du malheur qui la menaçait, elle réfléchissait s'il ne valait pas mieux prendre une résolution subite et fuir de la maison paternelle, plutôt que d'attendre qu'on la forçât d'épouser le vieux secrétaire privé ou l'odieux baron Benjamin. Elle se mit alors à songer au mystérieux orfèvre et à ses enchantemens, et l'espoir entra dans son ame. Elle éprouva le plus vif besoin de parler à Léonard, et les idées surnaturelles qui s'attachaient à lui firent qu'elle s'attendit presque à le voir apparaître d'une façon bizarre.

Aussi Albertine ne fut-elle pas effrayée en entendant la voix de Léonard qui lui parla ainsi d'une voix douce :

« Chère enfant, laisse là ta tristesse et tous » les chagrins de ton cœur. Sache qu'Edmond » est mon protégé et que je l'assisterai de tout » mon pouvoir. Sache aussi que c'est moi qui

» ai engagé ton père à mettre ta main en lote-
» rie, et ne sois pas inquiète du résultat. »

Albertine se jeta aux genoux de Léonard, elle lui baisa les mains, et lui exprima toute sa reconnaissance; elle lui jura qu'elle se trouvait heureuse de le voir, qu'en dépit de tous ses enchantemens il ne lui causait nul effroi, et lui demanda enfin qui il était et d'où lui venait sa puissance.

— Ah! ma chère enfant, dit Léonard en souriant, il me serait difficile de te dire qui je suis; en cela je ressemble à beaucoup de gens qui connaissent mieux les aventures des autres que leur propre histoire. — Apprends donc, mon enfant, qu'on ne me tient pour personne autre que l'orfèvre Léonard Turnhauser, qui vivait, en 1580, à la cour de l'électeur Jean-George, où il jouissait d'une considération particulière, et qui, poursuivi par la haine et par l'envie, disparut un beau jour on ne sait comment. Mais comme il se trouve tant de gens positifs disposés à rejeter toute idée forte et extraordinaire, jamais je n'ai avoué positivement que je fusse l'orfèvre Léonard du seizième siècle. Qui que je sois, néanmoins, aie confiance en moi, mon enfant, et reprends courage; demain tu mettras ta plus belle robe, tu

te pareras avec élégance, et tu attendras avec résignation la fin de l'épreuve que je te prépare.

A ces mots, l'orfèvre disparut.

Le dimanche, à l'heure dite, parurent le vieux Manassé avec son digne neveu, le secrétaire privé Tusmann, et Edmond avec l'orfèvre. Les prétendans, le baron Benjamin luimême, furent frappés de surprise en voyant Albertine, qui ne leur avait jamais paru si belle, et à qui il ne manquait que la couronne de myrte pour compléter sa parure de fiancée.

Dans un accès d'humeur hospitalière, le conseiller avait préparé un élégant déjeuner. Le vieux Manassé regardait la table couverte de mets avec des yeux obliques et hagards, et lorsque le conseiller l'invita à prendre place, on put lire sur ses traits cette réponse de Shylock: « Oui, pour sentir l'odeur du jambon, pour manger de cet animal, dans lequel votre prophète, le Nazareth, fit entrer le diable! Je veux bien traiter et commercer avec vous, aller et venir, et faire d'autres choses semblables; mais je ne veux ni boire avec vous, ni manger avec vous, ni prier avec vous. »

Le baron Benjamin se montra moins rigoriste, car il mangea avec un appétit vorace. A la fin du repas, le conseiller, dans un discours

fort bien tourné, fit connaître aux prétendans la manière d'obtenir la main de sa fille. Les trois amans devaient choisir chacun une cassette, et Albertine était destinée à celui à qui le sort donnerait la cassette où se trouverait son portrait.

A midi, la porte du salon s'ouvrit, et l'on aperçut une table couverte d'un riche tapis, sur lequel se trouvaient trois petites cassettes.

La première était d'or; sur le couvercle était une guirlande de ducats, avec ces mots :

« Bonheur selon le désir de son ame à qui me choisira »

La seconde cassette était artistement travaillée en argent. Entre plusieurs passages en caractères étrangers, on y lisait :

« Celui qui me choisira aura beaucoup plus qu'il n'espère. »

La troisième cassette était en ivoire, elle portait cette inscription :

« Qui me prendra aura le bonheur qu'il a rêvé »

Albertine prit place sur un fauteuil derrière la table; le conseiller s'assit auprès d'elle; Manassé et l'orfèvre se retirèrent au fond de la salle.

Le sort ayant décidé que le secrétaire privé

Tusmann choisirait le premier, les deux autres prétendans passèrent dans une chambre voisine.

Tusmann s'approcha avec précaution de la table, contempla avec attention les cassettes, et lut toutes les inscriptions l'une après l'autre. D'abord il se sentit attiré par les beaux caractères de la cassette d'argent. — Dieu juste! s'écrie-t-il avec enthousiasme, quelle belle écriture arabe! comme elle s'allie bien à ces lignes latines! Et : « Celui qui me choisira aura beaucoup plus qu'il n'espère. » — Ai-je donc jamais espéré que mademoiselle Albertine me donnerait sa main? n'ai-je pas plutôt toujours désespéré? n'ai-je pas voulu me jeter dans le bassin? Allons, mon choix est fait, je prends la cassette d'argent.

Albertine se leva, et lui présenta une clef avec laquelle il ouvrit la cassette. Quel fut l'effroi de Tusmann en n'apercevant pas le portrait d'Albertine, mais seulement un petit livre relié en parchemin, qui ne contenait que des pages blanches.

— Ciel! balbutia le conseiller; un livre! — Non, pas même un livre; du papier blanc? Et toutes mes espérances détruites! O malheureux secrétaire privé, c'est fait de toi. Partons, partons au bassin.

Tusmann voulut s'échapper, mais Léonard lui barra le passage. — Êtes-vous fou, Tusmann ? lui dit-il. Ce trésor est plus précieux pour vous que tous ceux qu'on aurait pu vous donner. Faites-moi le plaisir de prendre ce livre que vous avez trouvé dans la cassette, et de le mettre dans votre poche.

Tusmann obéit.

— Maintenant, reprit l'orfèvre, pensez à un livre que vous voudriez bien consulter dans ce moment.

— O Dieu ! s'écria le secrétaire, j'ai jeté, avec la folie d'un païen, le traité de la sagesse politique de Thomasius dans le bassin du jardin botanique.

— Lisez le livre que vous avez dans votre poche, dit Léonard.

Tusmann le fit, et il tira le traité de Thomasius.

— Oh ! mon cher Thomasius, s'écria-t-il, te voilà donc sauvé ; je te retrouve enfin !

— Silence, dit le conseiller. Maintenant remettez ce livre dans votre poche, et pensez à quelque ouvrage que vous auriez vainement cherché, et qui ne se trouverait dans aucune bibliothèque.

— Mon Dieu ! répondit Tusmann, j'ai bien

long-temps cherché à me procurer un petit livre qui traite de la musique et de la composition d'une façon allégorique. Je veux parler de *la guerre musicale* de Jean Beer, ou « Description de la rencontre entre les deux héroïnes Mélodie et Harmonie, comme elles entrèrent en campagne l'une contre l'autre pour s'occire, et comment elles se réconcilièrent après maints combats et affaires sanglantes. »

— Cherchez dans votre poche, s'écria l'orfèvre. Tusmann tira de nouveau le livre, et dit en bondissant de joie, qu'il renfermait la guerre musicale de Jean Beer.

— Vous le voyez, dit l'orfèvre, au moyen du livre que vous avez trouvé dans cette cassette, vous vous trouvez en possession de la bibliothèque la plus complète qui ait jamais existé, et que vous pouvez porter partout avec vous.

Sans faire attention à ce qui se passait, sans regarder le conseiller, le secrétaire privé se retira dans un coin de la chambre, se jeta dans un fauteuil, mit le livre dans sa poche, le tira de nouveau, et l'on vit, au ravissement qui brillait dans ses yeux, qu'il était le plus heureux des hommes.

Le tour du baron Benjamin arriva. Il entra

en se dandinant à sa manière, s'approcha de la table, examina les inscriptions avec sa lorgnette, et les lut à demi-voix. Mais bientôt un instinct naturel et irrésistible l'entraîna vers la boîte d'or, sur laquelle étincelait la couronne de ducats. « Bonheur, selon le désir de son ame, à qui me choisira. » — Eh bien, des ducats, c'est bien là du bonheur selon mon ame, et Albertine, je la désire aussi depuis si longtemps que je la demande. Benjamin prit aussitôt la cassette, l'ouvrit et y trouva une jolie petite lime anglaise.

—Ah! s'écria-t-il avec colère. Qu'ai-je à faire de cette lime?

—Vous devez être satisfait de votre lot, lui dit l'orfèvre, et vous le serez indubitablement, lorsque vous connaîtrez la valeur inestimable de ce bijou. Avez-vous un beau ducat cordonné dans votre poche?

— Sans doute! répondit Benjamin avec colère. Mais que voulez-vous en faire?

— Prenez ce ducat, dit l'orfèvre, et rognez-le avec cette lime.

Benjamin exécuta cet ordre avec une dextérité qui annonçait une longue habitude; et à mesure qu'il rognait le ducat, la bordure revenait et paraissait plus belle; il en fut ainsi

de tous les ducats que rogna Benjamin, dont le cordon devenait plus épais après l'opération.

Manassé était resté jusque-là fort tranquille; à cette vue, il s'élança sur son neveu, et s'écria d'une voix altérée : — Dieu de mes pères! quel miracle! donne-moi cette lime, elle m'appartient. C'est un secret magique pour lequel j'ai vendu mon ame depuis plus de trois cents ans. Dieu de mes pères! cette lime est à moi.

A ces mots, il voulut arracher l'instrument des mains de Benjamin qui se défendit avec vigueur. La lutte entre les deux Israélites dura quelques instans; enfin Manassé plus faible, succomba, et son neveu le lança au dehors avec vigueur; puis revenant avec la rapidité d'une flèche, il tira une petite table dans un coin de la chambre opposé à celui où se trouvait le secrétaire privé, y jeta une pile de ducats et se mit à les rogner avec une ardeur extrême.

—Nous sommes enfin délivrés de ce Manassé, dit l'orfèvre. On prétend que c'est un second Ahasverus et qu'il erre sur la surface de la terre depuis l'an 1572. Il a déjà été condamné jadis pour fait de sorcellerie, sous le nom de l'argentier juif Lippold; mais le diable l'a sau-

vé, en se faisant donner son ame. Maintenant, Edmond, ouvre la cassette d'ivoire.

Edmond l'ouvrit et y trouva le portrait en miniature de sa chère Albertine. Il se jeta dans les bras de sa fiancée, et le conseiller lui-même prit part à la joie des deux amans. Mais leur bonheur fut bien court, car Léonard rappela à Edmond la promesse qu'il lui avait faite de partir pour l'Italie; et il lui fallut bientôt se séparer d'Albertine, qui lui promit de lui écrire sans cesse.

Depuis un an qu'Edmond est dans la patrie des arts, on a remarqué que la correspondance d'Albertine devient toujours plus froide, et qu'un jeune référendaire de fort belle taille fréquente beaucoup la maison du conseiller.

Peut-être l'épousera-t-elle, s'il obtient bientôt de l'avancement!

FIN DU CHOIX D'UNE FIANCÉE.

LE SPECTRE FIANCÉ.

Le conte qu'on vient de lire est un tableau satirique qui eut un immense succès en Allemagne, et surtout à Berlin, où l'on crut en reconnaître les personnages. Il paraît cependant certain qu'Hofmann n'avait pas dessein de peindre des individualités, mais les types des ridicules dominans dans les différentes classes de la société actuelle dans le nord. Il a jeté, au milieu de ce monde positif, toutes les images capricieuses de son génie. Ce morceau donne une idée de la manière dont Hoffmann traite ce genre merveilleux, où il excelle; c'est un avant-goût des compositions étranges qui lui ont assigné une place à part dans une littérature où les idées bizarres ne manquent guère, et que je publierai bientôt. Le conte qui suit

et qui termine ce premier recueil, est entièrement établi sur les idées du magnétisme animal dont Hoffmann était grand partisan. Le temps peu éloigné où l'on riait de cette science immense pour se dispenser de l'approfondir est heureusement passé, et l'on sait qu'il y a au fond de ce sens nouveau et inconnu, un trésor de révélations précieuses pour l'humanité. Mais ce n'est pas ici le lieu de plaider en tout sérieux une cause que les hommesles plus profonds de notre temps s'étudient, dans le secret, à défendre; et nous ferons bien de nous borner à répéter avec Hamlet, au sujet du personnage principal de ce conte : « *Touching* » *this vision here it is an honest ghost*, *that* » *let me tell you;* quant à cette vision, c'est » un digne fantôme; vous pouvez m'en croire.»

J'éprouvais le besoin de donner cette explication, parce qu'il me semble fâcheux de voir mal interpréter les intentions d'un auteur, et qu'après avoir lu *le Choix d'une Fiancée*, on pourrait croire facilement qu'Hoffmann a encore eu le dessein de faire une histoire merveilleuse. Mais nullement: selon lui, selon moi, selon beaucoup d'autres, tout ce récit n'offre

rien de surnaturel; la prescience du comte Aldini, la puissance magique de sa volonté, les sympathies de la jeune Marguerite, la chaîne de sensations qui remuent tous ces êtres divers, tout cela est dans le magnétisme : j'ai vu moi-même une somnambule saisie d'une attaque de nerfs violente au moment où le docteur Chap...; à qui ses fréquentes expériences magnétiques ont communiqué une grande puissance d'électricité, passait dans la rue voisine. Ce fait, je puis l'affirmer, et nommer le lieu où il s'est passé. Si l'on consultait les annales du magnétisme, l'histoire du comte Aldini paraîtrait une anecdote ordinaire.

Assez sur le magnétisme à propos d'un conte : « Plus persévérerions, plus on diroist que les aureilles nous cornoyent, » dit quelque part Pantagruel. (*Le trad.*)

LE SPECTRE FIANCÉ.

PREMIÈRE PARTIE.

Le vent grondait dans les airs, annonçant l'approche de l'hiver, et chassant devant lui de sombres nuages, dont les flancs noirs étaient chargés de pluie et de grêle.

—Nous serons seuls ce soir, dit, au moment où la pendule sonnait sept heures, la femme du colonel Grenville à sa fille Angélique. Le mauvais temps retiendra nos amis.

En ce moment le jeune major Maurice de Rheinberg entra dans le salon. Il était suivi d'un jeune avocat dont l'humeur spirituelle et inépuisable animait le petit cercle qui se rassemblait tous les vendredis dans la maison du colonel; et il se forma ainsi une petite réunion qui, selon la remarque d'Angélique, pouvait

fort bien se passer d'être plus grande. Il faisait froid dans le salon : madame de Grenville fit allumer du feu dans la cheminée, et apporter la machine à faire du thé.

—Pour vous autres hommes, dit-elle, qu'un héroïsme vraiment chevaleresque a amenés auprès de nous, à travers vents et tempêtes, je soupçonne que votre goût viril ne saurait s'accommoder de notre boisson fade et féminine; aussi mademoiselle Marguerite va-t-elle vous préparer un bon mélange du Nord, qui a le pouvoir de chasser les brouillards glacés.

Marguerite, jeune Française, placée chez la baronne pour enseigner sa langue maternelle à Angélique, parut et exécuta ce qui lui était commandé.

La flamme bleue du punch s'éleva bientôt du fond d'une jatte de la Chine, le feu pétilla dans le foyer, et l'on se resserra autour de la petite table. Alors il se fit un moment de silence, durant lequel on entendit distinctement siffler et mugir les voix merveilleuses que l'orage faisait passer par la cheminée comme par un immense porte-voix.

— Il est bien établi, dit enfin Dagobert, le jeune avocat, que l'automne, le vent d'orage, le feu de cheminée et le punch, sont quatre

choses inséparables, et qu'elles excitent en nous une secrète disposition à la terreur.

— Mais qui n'est pas sans charme, ajouta Angélique. Pour moi, je ne connais pas de sensation plus douce que ce léger frisson qui parcourt tous nos membres, lorsque (le ciel sait comment) nous rêvons, à yeux ouverts, au monde imaginaire.

— C'est là justement la sensation que nous venons tous d'éprouver, dit Dagobert, et le petit voyage que notre esprit a fait dans l'autre monde a causé ce moment de silence. Félicitons-nous de ce que ce moment est passé, et d'être rendus sitôt à la belle réalité que nous offre ce délicieux breuvage !

—Mais, dit Maurice, si tu éprouves comme mademoiselle, comme moi-même, tout le charme de cet instant d'effroi, de cet état de rêverie, pourquoi ne pas vouloir y rester plus long-temps?

—Permets-moi de remarquer, mon ami, dit Dagobert, qu'il n'est pas ici question de ces rêveries où l'esprit s'abandonne à un essor merveilleux et se complaît à s'égarer, et qu'inspirent les tempêtes et le feu d'hiver; mais de cette disposition qui se fonde sur notre nature, que nous cherchons vainement à surmonter, et à

laquelle il faut toutefois se garder de s'abandonner; je veux dire la crainte des revenans. Nous savons tous que la foule ennemie des spectres et des esprits ne monte du fond de ses demeures sombres qu'à la nuit noire, et qu'elle affectionne surtout celles où les tempêtes se déchaînent, et il est bien juste qu'en de semblables temps nous redoutions quelque fâcheuse visite.

—Vous plaisantez, Dagobert, en disant que cette crainte est dans notre nature, dit la baronne; je l'attribue plutôt aux contes de nourrice et aux folles histoires dont on nous berce dans notre enfance.

—Non, s'écria Dagobert avec vivacité. Non, baronne! Ces histoires, qui nous étaient si chères, tandis que nous étions enfans, ne retentiraient pas éternellement dans notre ame s'il ne se trouvait en nous des cordes qui les répercutent. On ne saurait nier l'existence du monde surnaturel qui nous environne, et qui se révèle souvent à nous par des accords singuliers et par des visions étranges. La crainte, l'horreur que nous éprouvons alors, tient à la partie terrestre de notre organisation; c'est la douleur de l'esprit, incarcéré dans le corps, qui se fait sentir.

— Vous êtes, dit la baronne, vous êtes un visionnaire, comme tous les hommes à imagination. Mais en entrant même dans vos idées, en croyant qu'il est réellement permis aux esprits inconnus de se révéler par des sons extraordinaires, par des visions, je ne vois pas pourquoi la nature a placé ces sujets du monde invisible, d'une façon si hostile vis-à-vis de nous, que nous ne puissions pressentir leur approche sans une terreur extrême.

— Peut-être, reprit Dagobert, est-ce la punition que nous réserve une mère dont nous tentons sans cesse de nous éloigner, comme des enfans ingrats. Je pense que dans l'âge d'or, lorsque notre race vivait dans une bienheureuse harmonie avec toute la nature, nulle crainte, nul effroi ne venait nous saisir, parce que dans cette paix profonde, dans cet accord parfait de tous les êtres, il n'y avait pas d'ennemi dont la présence pût nous nuire. J'ai parlé de voix merveilleuses; mais d'où vient que tous les sons de la nature, dont nous connaissons cependant l'origine, retentissent à nos oreilles comme un bruit effrayant et réveillent en nous des idées tristes et lugubres? — Mais le plus merveilleux de ces sons, c'est la musique aérienne, dite la musique du diable

dans l'île de Ceylan et dans les pays environnans, dont parle Schubert dans ses nuits d'histoire naturelle. Cette voix se fait entendre dans les soirées paisibles, semblable à une voix humaine et plaintive : tantôt elle retentit de fort près et tantôt dans le lointain, s'éloignant peu à peu. Elle cause une impression si profonde, que les observateurs les plus sensés et les plus calmes n'ont pu se défendre, en l'entendant, d'un vif effroi.

— Rien n'est plus vrai, dit Maurice, en interrompant son ami. Je ne suis jamais allé à Ceylan; cependant j'ai entendu cette voix surnaturelle, et non pas moi seulement, mais tous ceux qui l'ont entendue avec moi, ont éprouvé la sensation que vient de décrire Dagobert.

— Tu me feras donc plaisir de raconter la chose comme elle s'est passée, dit Dagobert. Peut-être parviendras-tu à convertir madame la baronne.

— Vous savez, commença Maurice, que j'ai combattu en Espagne contre les Français, sous Wellington. Avant la bataille de Vittoria, je bivouaquais une nuit en rase campagne, avec une division de cavalerie anglaise et espagnole. Accablé par la marche de la veille, j'étais profondément endormi, lorsqu'un cri

bref et plaintif me réveilla. Je me levai, croyant qu'un blessé s'était couché près de nous et que je venais d'entendre son dernier soupir; mais mes camarades se moquèrent de moi et rien ne se fit plus entendre. Cependant aux premiers rayons que l'aurore lança à travers la nuit épaisse, je me levai encore, et franchissant çà et là nos soldats endormis, je me mis à chercher le blessé ou le mourant. C'était une nuit silencieuse : le vent du matin commençait seulement à souffler tout bas, tout bas, et à agiter bien doucement le feuillage. Tout à coup, pour la seconde fois un long cri de douleur traversa les airs et retentit dans l'éloignement. C'était comme si les esprits des morts se levaient du champ de bataille et appelaient leurs compagnons. Mon sein se gonfla, je me sentis saisir d'une horreur sans nom. — Qu'étaient toutes les plaintes que j'avais entendues sortir d'une poitrine humaine auprès de ce cri perçant! Mes camarades se réveillèrent de leur sommeil. Pour la troisième fois le cri retentit dans l'espace, mais plus pénétrant et plus horrible. Nous restâmes immobiles d'épouvante, les chevaux même devinrent inquiets, frappèrent du pied et se dressèrent. Plusieurs des Espagnols tombèrent sur leurs genoux et

se mirent à prier à haute voix. Un officier anglais assura qu'il avait déjà observé en Orient ce phénomène qui avait lieu dans l'atmosphère, et qui venait d'une cause électrique; il ajouta qu'il annonçait un changement de temps. Les Espagnols, portés à croire les choses surnaturelles, croyaient entendre la voix des démons qui annonçaient une bataille sanglante. Cette croyance s'affermit parmi eux, lorsque le jour suivant on entendit gronder d'une façon terrible le canon de Vittoria.

— Avons-nous donc besoin d'aller à Ceylan ou en Espagne pour entendre des voix surnaturelles? dit Dagobert. Le sourd gémissement de l'aquilon, le bruit de la grêle qui tombe, le criaillement des girouettes qui tournoient sur leurs flèches, ne peuvent-ils, aussi bien que toutes les voix, nous remplir de terreur? Et tenez, prêtez seulement l'oreille à l'abominable concert de voix funèbres qui retentissent comme un orgue dans la cheminée, ou même écoutez la petite chansonnette de spectre que commence à chanter la bouilloire?

— C'est admirable! c'est charmant! s'écria la baronne. Dagobert voit des revenans jusque dans la machine à thé; il entend leurs voix plaintives au fond de la bouilloire!

— Mais, dit Angélique, notre ami n'a pas tout-à-fait tort. Ces craquemens et ces sifflemens qui se font entendre dans la cheminée me font vraiment peur, et cette chansonnette que murmure si tristement la bouilloire me plaît si peu, que je vais éteindre cette lampe d'esprit de vin, afin qu'elle cesse promptement.

Angélique se leva en prononçant ces mots, et laissa tomber son mouchoir. Maurice le releva précipitamment, et le présenta à la jeune fille. Elle laissa tomber sur lui un regard plein de tendresse; lui, il saisit sa main, et la pressa avec ardeur contre ses lèvres.

Au même moment, Marguerite trembla comme frappée d'un coup électrique, et elle laissa tomber le verre de punch qu'elle tendait à Dagobert; le vase fragile se dispersa en mille morceaux sur le plancher. Marguerite se jeta en pleurant aux pieds de la baronne, s'accusa d'une maladresse sans égale, et la pria de lui permettre de se retirer dans sa chambre. Tout ce qu'on venait de raconter, dit-elle, avait excité en elle une singulière terreur, bien qu'elle n'eût pas tout compris. Elle se sentait malade, et elle avait besoin de repos. Elle baisa les mains de la baronne, qu'elle arrosa de larmes.

Dagobert sentit tout ce que cette scène avait de pénible, et éprouva le besoin d'en changer la direction. Il se jeta à son tour aux pieds de la baronne, et, d'un ton pleureur qu'il prenait à volonté, demanda grâce pour la coupable, qui avait renversé le meilleur punch qui eût jamais réchauffé le cœur d'un robin, et, pour réparer sa faute, il promit de venir lui-même le lendemain frotter le salon en dansant sur la brosse les contre-danses les plus nouvelles.

La baronne, qui avait d'abord regardé Marguerite d'un air sévère, sourit de la conduite fine de Dagobert. Elle leur tendit à tous deux la main, en riant, et dit : — Levez-vous, et séchez vos larmes ; vous avez trouvé grâce devant mon rigoureux tribunal. Toi, Marguerite, c'est à son dévouement héroïque que tu dois ton pardon. Mais je ne puis t'épargner toute punition. Je t'ordonne donc de rester au salon, sans songer à ta petite maladie, pour verser du punch à nos hôtes, et, avant toutes choses, je te commande de donner un baiser à ton libérateur.

—Ainsi la vertu ne reste pas sans récompense! s'écria Dagobert d'un ton comique, en prenant la main de Marguerite. Seulement, mademoi-

selle, croyez qu'il est encore sur la terre des avocats désintéressés, qui plaideront votre cause sans l'espoir d'une telle récompense! Mais il faut céder à notre juge; c'est un tribunal sans appel.

A ces mots, il déposa un baiser sur la joue de Marguerite, et la reconduisit gravement à sa place. Marguerite était devenue d'une rougeur extrême, et elle riait tandis que les larmes roulaient encore dans ses yeux.

— Folle que je suis! s'écria-t-elle en français. Faut-il donc que je fasse tout ce que la baronne exige? Allons, je serai calme, je verserai du punch, et j'écouterai les histoires de revenans sans trembler.

—Bravo! enfant céleste! dit Dagobert. Votre baiser a excité mon imagination, et je suis disposé à évoquer toutes les horreurs du terrible *regno di pianto!*

— Je pense, dit la baronne, que nous ferions bien de ne plus penser à toutes ces histoires fatales.

—Ma mère, je vous en prie, dit Angélique, écoutons notre ami Dagobert. Je vous avoue que je suis bien enfant, et que je n'aime rien tant que ces récits qui vous font frissonner de tous les membres.

— Oh que je me réjouis! s'écria Dagobert. Rien n'est plus aimable que les jeunes filles qui tremblent, et je ne voudrais pas, pour tout au monde, épouser une femme qui n'eût pas bien grand'peur des revenans.

— Tu prétendais tout à l'heure, lui dit Maurice, qu'on devait se garder de ces impressions?

—Sans doute, répliqua Dagobert, quand on le peut, car elles ont souvent des suites funestes: la crainte de la mort, un effroi continuel et une faiblesse d'esprit qui s'accroît de plus en plus par le monde fantasque dont nos rêveries nous entourent. Chacun n'a-t-il pas remarqué que la nuit le plus petit bruit trouble le sommeil, et que des rumeurs qu'on remarquerait à peine en d'autres temps nous agitent jusqu'à la folie.

—Je me souviens encore très-vivement, dit Angélique, qu'il y a quatre ans, dans la nuit du quatorzième anniversaire de ma naissance, je me réveillai saisie d'une terreur qui dura plusieurs jours. Je cherchai vainement depuis à me rappeler le rêve qui m'avait causé cet effroi; mais un jour, à demi endormie auprès de ma mère, je rêvai que je lui racontais ce songe, et en effet, je lui parlai dans mon som-

meil. Elle le reçut ainsi, et me le rapporta à moi-même, mais je l'ai de nouveau complètement oublié.

—Ce phénomène merveilleux, dit Dagobert, tient certainement au principe magnétique.

— De plus fort en plus fort, s'écria la baronne; voilà maintenant que nous nous perdons dans des idées qui me sont insupportables. Maurice, je vous somme de nous raconter, à l'heure même, une histoire bien folle et bien plaisante, afin qu'il en soit fini de ces tristes contes de revenans.

Je me conformerai bien volontiers à vos ordres, madame la baronne, dit Maurice, si vous me permettez de dire encore une seule histoire du genre que vous proscrivez. Elle occupe tellement ma pensée en ce moment que j'essaierais vainement de parler d'autre chose.

— Déchargez donc une bonne fois votre cœur de toutes les horreurs qui le remplissent! s'écria la baronne. Mon mari va bientôt revenir, et je me sens vraiment disposée aujourd'hui à assister avec lui à une de ses batailles, ou à parler de beaux chevaux avec enthousiasme, tant j'éprouve le besoin de sortir de la situation d'esprit où m'a jetée votre conversation.

» Dans la dernière campagne, commença » Maurice, je fis connaissance d'un lieutenant-» colonel russe, Livadien de naissance, âgé de » trente ans environ. Le hasard fit que nous » nous trouvâmes long-temps ensemble devant » l'ennemi, et notre liaison se resserra promp-» tement. Bogislav, c'était le prénom de cet » officier, Bogislav possédait toutes les quali-» tés qui nous acquièrent l'estime et l'amitié » de nos semblables. Il était d'une haute taille, » noble et dégagé, ses traits réguliers et agréa-» bles, d'une urbanité rare, bon, généreux, » et surtout brave comme un lion. Il savait être » convive aimable; mais souvent, au milieu » de sa gaîté, une pensée sombre s'emparait » tout à coup de lui, et son visage prenait une » expression sinistre. Alors il devenait silen-» cieux, quittait la société, et allait errer so-» litairement. En campagne il avait coutume, » durant la nuit, de galoper sans relâche de » poste en poste, et de ne s'abandonner au » sommeil qu'après avoir épuisé toutes ses for-» ces; et en le voyant s'exposer sans nécessité » aux plus grands dangers, chercher dans les » batailles la mort, qui semblait le fuir, je » ne pouvais douter qu'une perte irréparable » ou une mauvaise action avait troublé sa vie.

» Arrivés sur le territoire français, nous » prîmes d'assaut une petite place forte, et » nous nous y arrêtâmes quelques jours pour » faire reposer nos soldats. La chambre dans » laquelle Bogislav s'était logé était fort voisine » de la mienne. Dans la nuit, j'entendis frap- » per doucement à ma porte. J'écoutai; on » prononçait mon nom. Reconnaissant la voix » de Bogislav, je me levai et j'ouvris. Il se » présente devant moi presque nu, un flam- » beau à la main, pâle comme un cadavre, » tremblant de tous ses membres, et ne pou- » vant parler.

» — Au nom du ciel, mon cher Bogislav, » qu'avez-vous? m'écriai-je en le soutenant, » et en le conduisant à un fauteuil; et lui te- » nant les mains, je le conjurai de m'appren- » dre la cause de son trouble.

» Bogislav se remit peu à peu, soupira pro- » fondément, et me dit à voix basse : — Non, » non! si la mort que j'appelle ne vient pas, » j'en deviendrai fou! — Maurice, je veux te » confier un horrible secret. — Tu sais que j'ai » séjourné quelques années à Naples. Là je vis » la fille d'une des familles les plus considé- » rées, et j'en devins éperdument épris. Cet » ange s'abandonna entièrement à moi, ses pa-

» rens m'agréèrent, et l'union dont j'attendais
» le bonheur de ma vie fut résolue. Le jour
» du mariage était déjà fixé, lorsqu'un comte
» sicilien se présenta dans la maison, et s'ef-
» força de plaire à ma fiancée. Je cherchai
» une explication avec lui; il me traita avec
» hauteur. Je l'attaquai alors, nous nous batti-
» mes et je lui plongeai mon épée dans le sein.
» Je courus trouver ma fiancée. Je la trouvai
» en larmes, elle me nomma l'assassin de son
» bien-aimé, elle me repoussa avec horreur,
» jeta des cris de désespoir, et lorsque je pris
» sa main elle tomba sans vie, comme si elle
» eût été touchée par un scorpion! — Comment
» te peindre ma surprise, ma douleur! Les pa-
» rens de la jeune fille ne pouvaient compren-
» dre le changement qui s'était opéré en elle;
» jamais elle n'avait prêté l'oreille aux propos
» du comte. Le père me cacha dans son palais,
» et mit tous ses soins à me faire évader de
» Naples. Fustigé par toutes les furies, je par-
» tis d'un trait pour Saint-Pétersbourg! — Non,
» ce n'est pas la trahison de ma maîtresse, c'est
» un secret terrible qui consume ma vie. De-
» puis cette malheureuse journée de Naples, je
» suis poursuivi par toutes les terreurs de l'en-
» fer! Souvent le jour, plus souvent encore la

» nuit, j'entends, tantôt de loin, tantôt près » de moi, comme le râlement d'un agonisant. » C'est la voix du comte que j'ai tué, qui re- » tentit dans mon ame. Au milieu du gronde- » ment de la mitraille, à travers les feux rou- » lans des bataillons, cet affreux gémissement » retentit à mes oreilles, et toute la rage, tout » le désespoir d'un insensé, s'allument dans » mon sein! — Cette nuit même.....

» Bogislav s'arrêta plein d'horreur ainsi que » moi, car un long cri plaintif se fit entendre. » Il semblait que quelqu'un se traînât avec » peine du bas des degrés et s'efforçât de mon- » ter jusqu'à nous d'un pas lourd et incertain. » Bogislav se leva tout à coup et s'écria, les » yeux étincelans et d'une voix tonnante: — » Misérable, parais, parais si tu l'oses! Je te » défie, toi et tous les démons! — Aussitôt » nous entendîmes un coup violent et.....

En cet endroit du récit de Maürice la porte du salon s'ouvrit à grand bruit.

On vit entrer un homme entièrement vêtu de noir, le visage pâle, le regard ferme et sévère. Il s'approcha de la baronne avec toute l'aisance d'un homme du grand monde, et la pria, en termes choisis, de l'excuser si, invité pour le soir, il venait si tard; mais une visite

dont il n'avait pu se débarrasser l'avait retenu, à son grand déplaisir. — La baronne, hors d'état de se remettre de son effroi, balbutia quelques mots inintelligibles qui tendaient, avec ses gestes, à faire prendre place à l'étranger. Il se choisit une chaise tout près de la baronne, vis-à-vis d'Angélique, s'assit et laissa errer son regard imposant sur tout le cercle. Toutes les langues semblaient paralysées, et personne ne trouvait la force de prononcer une parole. L'étranger reprit alors la parole : il devait doublement s'excuser, et d'être arrivé si tard, et d'être entré avec autant d'impétuosité; cette dernière circonstance ne devait pas, au reste, lui être attribuée, mais au laquais qu'il avait trouvé dans l'antichambre, et qui avait poussé avec violence la porte du salon. La baronne, combattant avec peine le sentiment étrange qui s'était emparé d'elle, demanda timidement à l'étranger qui elle avait l'honneur de recevoir chez elle. Celui-ci sembla n'avoir pas entendu cette question ; il était tout à Marguerite, dont la disposition avait entièrement changé, et qui lui disait, dans son jargon demi-allemand demi-français, tout en riant et sautillant auprès de lui, qu'on avait passé la soirée à se réjouir d'histoires bien noires, et que M. le

major était en train d'annoncer l'apparition d'un méchant esprit lorsque la porte s'était ouverte et qu'on l'avait vu paraître. La baronne, sentant l'inconvenance de renouveler sa demande à un homme qui s'annonçait comme invité, réduite surtout au silence par la crainte qu'elle éprouvait, resta quelques momens rêveuse, et l'étranger mit fin au bavardage de Marguerite en parlant de choses indifférentes. La baronne lui répondit, et Dagobert essaya de se mêler à la conversation, qui se traîna languissamment. Pendant ce temps, Marguerite chantonnait quelques couplets de chansons françaises, et agitait ses pieds comme si elle eût cherché à se rappeler quelques pas de contredanse, tandis que personne n'osait bouger. Chacun se sentait à l'étroit dans sa poitrine; la présence de l'étranger les accablait comme l'atmosphère d'un temps d'orage, et les paroles expiraient sur leurs lèvres en contemplant les traits livides de cet hôte inattendu. Cependant on ne pouvait rien découvrir d'inaccoutumé dans son ton et ses manières, qui indiquaient un homme bien élevé et plein d'usage. L'accent prononcé avec lequel il parlait le français et l'allemand donnait à croire qu'il n'était né ni en Allemagne ni en France.

La baronne respira enfin lorsqu'un bruit de chevaux se fit entendre devant la porte, et qu'elle distingua la voix du colonel.

Bientôt après le colonel Grenville entra dans le salon. Dès qu'il aperçut l'étranger, il courut à lui, et s'écria : — Soyez le bien-venu dans ma maison, mon cher comte! Puis se retournant vers la baronne : Le comte Aldini, un ami cher et fidèle, que j'ai acquis dans le Nord et que j'ai retrouvé dans le Midi.

La baronne, dont la crainte s'était aussitôt dissipée, dit au comte en souriant agréablement qu'il ne devait pas s'en prendre à elle d'avoir été reçu d'une façon un peu singulière, mais au colonel, qui avait négligé de la prévenir de sa visite. Alors elle raconta à son mari comment on n'avait parlé durant toute la soirée que d'apparitions, et comme le comte avait paru au moment où Maurice disait au milieu d'une lamentable histoire : Un coup violent se fit entendre, et la porte s'ouvrit avec fracas.

— C'est parfait! On vous a pris pour un revenant, mon cher comte! dit le colonel en riant aux éclats. En effet il me semble que mon Angélique porte des traces de frayeur sur son visage; le major a l'air encore tout peiné de son histoire et Dagobert a presque perdu

sa gaîté. Dites-moi donc, comte, n'est-ce pas fort mal de vous prendre pour un spectre, pour un génie malfaisant?

— Aurais-je en moi quelque chose d'effrayant? répondit le comte d'un ton singulier. On parle beaucoup maintenant d'hommes qui exercent un charme particulier par leurs regards et leurs attouchemens; peut-être suis-je en possession d'une puissance semblable.

— Vous plaisantez, M. le comte, dit la baronne; mais il est vrai qu'on réveille aujourd'hui tous les mystères des vieilles croyances.

— Oui, le monde est si vieux qu'il croit se rajeunir en se berçant de contes de nourrices, répondit l'étranger. C'est une épidémie qui gagne chaque jour davantage. — Mais j'ai interrompu M. le major au point intéressant de son histoire. Je ne l'ai point intimidé, j'espère, et je le prie de continuer, car je suis sûr que ses auditeurs attendent avec impatience le dénoûment.

Le comte étranger n'intimidait pas seulement Maurice, il lui inspirait une répugnance extrême. Il trouvait dans ses paroles, surtout dans son sourire, quelque chose d'ironique et de méprisant; et il répondit d'un ton sec et les yeux enflammés, qu'il craindrait de trou-

bler par son récit la gaîté que le comte avait apportée dans le cercle, et qu'il préférait se taire.

Le comte n'accorda pas beaucoup d'attention aux paroles du major ; mais tout en jouant avec sa tabatière d'or, il se tourna vers le colonel, et lui demanda si cette dame si éveillée était née Française.

Il parlait de Marguerite qui continuait de sautiller dans le salon. Le colonel s'approcha d'elle et lui demanda à demi-voix si elle était folle. Marguerite se glissa effrayée près de la table à thé, et s'assit en silence.

Le comte prit la parole, et parla avec beaucoup de charme de plusieurs choses récentes. Dagobert osait à peine prononcer une parole. Maurice extrêmement rouge, les yeux animés, semblait guetter le signe d'une attaque. Angélique paraissait entièrement occupée de son travail d'aiguille, et ne leva pas les yeux une seule fois. On se sépara assez mécontent l'un de l'autre.

— Tu es un heureux mortel ! s'écria Dagobert lorsqu'il se trouva seul avec Maurice. N'en doute pas plus long-temps, Angélique t'aime tendrement. J'ai lu aujourd'hui jusqu'au fond de ses regards, elle est tout amour

pour toi. Mais le démon est toujours occupé à troubler le bonheur des hommes. Marguerite est dévorée d'une passion folle. Elle t'aime avec toute la fureur qu'ait jamais inspirée le désespoir dans le cœur d'une femme. La conduite singulière qu'elle a tenue aujourd'hui n'était que l'explosion d'une affreuse jalousie qu'elle n'a pu contenir. Lorsque Angélique laissa tomber son mouchoir, lorsque tu le ramassas, et qu'en le lui rendant tu lui baisas la main, toutes les furies d'enfer s'emparèrent de la pauvre Marguerite. Et tu es l'unique cause du désordre qu'elle ressent; car autrefois tu te montrais d'une galanterie extrême avec la jolie Française. Je sais que tu ne songeais qu'à Angélique, que tous les hommages que tu dissipais auprès de Marguerite ne s'adressaient qu'à sa compagne, mais tes regards mal dirigés allaient souvent frapper la pauvre fille et l'embrasaient. Maintenant le mal est fait, et je ne sais pas vraiment comment terminer cette affaire sans éclat et sans un terrible scandale.

— Cesse donc de me tourmenter avec Marguerite, dit le major. Si réellement Angélique m'aime, — j'en doute encore, — je suis le plus heureux des hommes, et toutes les Mar-

guerites du monde et leurs folies ne sauraient me troubler. Mais une nouvelle crainte est venue me tourmenter. Cet étranger, ce comte mystérieux, qui s'est présenté au milieu de nous comme une sombre énigme, qui nous a tous troublés, ne semble-t-il pas venir se placer entre nous deux? J'ai comme un souvenir confus, je me rappelle presque un songe qui m'a montré ce comte au milieu de circonstances terribles! J'ai le pressentiment que partout où il se montre éclate un évènement funeste.
— As-tu remarqué comme ses regards se portaient souvent sur Angélique, comme alors une longue veine se colorait de sang sur ses joues pâles? Les paroles qu'il m'adressait avaient un son ironique qui me faisait tressaillir; il en veut à notre amour; mais je serai sur son chemin jusqu'à la mort.

Il s'était écoulé quelque temps depuis cet entretien. Le comte, en visitant toujours de plus en plus souvent la maison du colonel, s'était rendu indispensable. On était tombé d'accord sur l'injustice qu'il y avait eu à lui trouver un air mystérieux et étrange. — Le comte lui-même ne devait-il pas nous trouver des gens fort mystérieux et fort étranges, en voyant nos visages pâles et notre singulier main-

tien ? disait la baronne lorsqu'il était question de sa première venue. Dans chacune de ses conversations, le comte déroulait des trésors de connaissances les plus variées; et, bien qu'en qualité d'Italien il conservât un accent embarrassé, il discourait néanmoins avec une grâce et une facilité extrêmes. Ses récits animés, pleins de feu, entraînaient les auditeurs, et lorsqu'il parlait, et qu'un aimable sourire venait animer ses traits pâles, mais expressifs et réguliers, Dagobert, Maurice lui-même, oubliaient leur rancune et restaient, de même qu'Angélique et tous les autres, suspendus à ses lèvres, pour ainsi dire.

L'amitié du colonel et du comte avait pris naissance d'une manière fort honorable pour le dernier. Au fond du Nord, où ils s'étaient trouvés réunis par le hasard, le comte avait aidé le colonel, de sa bourse et de sa fortune, avec un rare désintéressement, et l'avait ainsi tiré d'un embarras qui pouvait avoir les suites les plus fâcheuses pour son nom et son honneur. Aussi le colonel lui portait-il la reconnaissance la plus vive.

— Il est temps, dit-il à la baronne un jour qu'ils se trouvaient ensemble, il est temps que je te fasse connaître quel est le but du séjour

du comte dans cette ville. Tu sais qu'il y a quatre ans nous nous étions liés si intimement ensemble dans la garnison où je me trouvais que nous habitions toujours la même maison. Il arriva que le comte me visitant un matin trouva sur ma table le portrait en miniature d'Angélique, que je porte constamment avec moi. Plus il l'examinait, plus son trouble devenait visible. Il ne pouvait en détourner ses regards, et il resta long-temps à le contempler en silence. — Jamais, s'écria-t-il enfin, jamais je n'ai vu un visage de femme plus touchant et plus beau; jamais je n'ai senti l'amour se répandre comme en cet instant dans mon cœur! Je le plaisantai sur l'effet merveilleux de ce portrait, je le nommai un nouveau Kalaf, * et je lui souhaitai pour son bonheur que mon Angélique ne fût pas une Turandot. Enfin je lui fis comprendre qu'à son âge (car, bien qu'il ne fût pas avancé dans la vie, on ne pouvait plus le nommer un jeune homme), cette manière romanesque de s'éprendre subitement à la vue d'un portrait me surprenait un peu. Mais il me jura avec toute la vivacité et les gestes passionnés, particuliers à sa nation, qu'il aimait inexpri-

* Personnage des contes persans. Le Vénitien Gozzi a fait une comédie intitulée la *Princesse Turandot.* (*le Tr.*)

mablement Angélique, et que si je ne voulais le plonger dans le plus violent désespoir je devais lui permettre de prétendre à sa main. C'est dans ce dessein que le comte s'est présenté dans notre maison. Il se croit certain du consentement d'Angélique, et hier il me l'a demandée formellement. Que penses-tu de sa demande, ma chère Élise?

La baronne ne pouvait se rendre compte de l'effroi que lui avaient causé les dernières paroles du colonel.

—Au nom du ciel! s'écria-t-elle, Angélique au comte étranger!

—Un étranger! répondit le colonel en fronçant le sourcil. Celui à qui je dois l'honneur, la liberté, la vie peut-être, un étranger! — J'avoue que son âge n'est pas absolument celui qui conviendrait à une jeune fille; mais c'est un homme noble et grand, et en outre un homme riche, très-riche...

—Et sans consulter Angélique, qui n'a peut-être pas autant de penchant pour lui qu'il se l'imagine dans son amoureuse folie!

Le colonel se leva vivement de sa chaise, et s'avança vers la baronne, les yeux animés de colère : Vous ai-je jamais donné lieu de croire que je sois un père insensé et tyrannique, dit-

il, et que je livrerais mon enfant chéri à des mains indignes d'elle? Cessez de me tourmenter de vos sensibleries romanesques et de votre tendresse raffinée! Angélique est tout oreilles quand le comte parle, elle le regarde avec une bonté amicale, elle rougit lorsqu'il lui baise la main; tout en elle annonce un penchant pur et innocent pour sa personne, un de ces sentimens qui rendent un homme heureux, et il n'est pas besoin pour cela de cet amour romanesque qui ravage quelquefois vos têtes!

— Je crois, dit la baronne, que le cœur d'Angélique n'est plus assez libre pour faire un choix.

— Quoi! s'écria le colonel irrité; et il allait éclater, lorsque la porte s'ouvrit : Angélique entra, les traits animés par un ravissant sourire.

Le colonel perdit tout à coup son humeur et sa colère; il alla vers elle, l'embrassa sur le front, la conduisit à un fauteuil, s'assit amicalement auprès d'elle, tout proche de son enfant tendre et chéri. Alors il parla du comte, vanta sa tournure noble, sa raison, ses sentimens élevés, et demanda à Angélique si elle le trouvait à son gré. Angélique répondit que d'abord le comte lui avait semblé effrayant et

étrange, mais que peu à peu ce sentiment s'était entièrement effacé, et qu'elle le voyait avec plaisir.

— Eh bien, s'écria le colonel plein de joie; le ciel soit loué! Le comte Aldini, ce noble seigneur, il t'adore du fond de son ame, ma chère enfant, il demande ta main et tu ne la lui refuseras pas.

A peine le colonel eut-il prononcé ces paroles, qu'Angélique poussa un profond soupir et tomba presque sans vie. La baronne la reçut dans ses bras en jetant un regard expressif sur le colonel muet et consterné à la vue de la pauvre enfant, dont les traits étaient couverts d'une pâleur mortelle. — Angélique reprit ses sens peu à peu, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, et elle s'écria d'une voix lamentable : Le comte, le terrible comte! — Non, non, jamais!

Le colonel la conjura, à plusieurs reprises et avec toute la douceur imaginable, de lui dire au nom du ciel pourquoi le comte lui semblait si terrible. Angélique avoua alors qu'au moment où son père lui avait dit que le comte l'aimait, un rêve affreux qu'elle avait fait dans la nuit du quatorzième anniversaire de sa naissance s'était représenté dans toute sa force à sa mé-

moire, d'où il s'était effacé depuis cette nuit même, sans qu'elle eût jamais pu se rappeler une seule de ses images. « Je me promenais dans un riant jardin, dit Angélique; il s'y trouvait des arbustes rares et des fleurs étrangères. Tout à coup je m'arrêtai devant un arbre merveilleux dont les feuilles sombres, larges et odorantes ressemblaient à celles d'un platane. Ses branches s'agitaient si doucement! Elles murmuraient mon nom et m'invitaient à me reposer à leur ombre. Irrésistiblement entraînée par une force invisible, je tombai sur le gazon, au pied de l'arbre. Alors il me sembla que j'entendais de singuliers gémissemens dans les airs, et lorsqu'ils venaient, comme un souffle de vent, agiter le feuillage de l'arbre, il rendait de profonds soupirs. Une douleur inexprimable s'empara de moi, une vive compassion s'éleva dans mon sein, j'ignore à quel sujet; et tout à coup un éclair brûlant traversa mon cœur et le déchira! — Le cri que je voulus pousser ne put s'échapper de ma poitrine chargée d'un effroi sans nom; il se changea en un soupir profond. Mais l'éclair qui avait traversé mon cœur s'était échappé de deux yeux humains fixés sur moi du fond d'une sombre feuillée. En cet instant, ces yeux étaient

tout près de mon visage, et j'aperçus une main blanche comme la neige qui traçait des cercles autour de moi. Et toujours, toujours les cercles devenaient plus étroits et m'environnaient de leurs lignes de feu, jusqu'à ce qu'enfin je me trouvai enlacée dans une toile lumineuse, semblable à celle de l'araignée. Et en même temps, c'était comme si le regard de ces deux yeux terribles se fût emparé de tout mon être; je ne tenais plus à moi-même et au monde que par un fil auquel il me semblait que j'étais suspendue, et cette pensée était pour moi un affreux martyre. L'arbre inclina vers moi ses branches, et la voix touchante d'un jeune homme s'en échappa. Elle me dit : Angélique, je te sauverai, — je te sauverai! Mais...... »

Angélique fut interrompue; on annonça le major qui venait parler au colonel pour affaires de service. Dès qu'Angélique eut entendu prononcer le nom du major, elle s'écria en versant de nouvelles larmes, avec cet accent que donnent les douleurs de l'ame : — Maurice.... Ah! Maurice.....

Le major avait entendu ces mots en entrant. Il aperçut Angélique baignée de pleurs, les bras étendus vers lui. Hors de lui, il jeta à terre son casque d'acier qui roula à grand bruit,

tomba aux pieds d'Angélique, la prit dans ses bras et la serra avec passion contre son cœur. — Le colonel contemplait ce groupe, la bouche béante; la surprise étouffait sa voix.

—Je soupçonnais qu'ils s'aimaient! dit la baronne à voix basse.

—Major, dit enfin le colonel en colère, qu'avez-vous de commun avec ma fille?

Mauric, crevenant promptement à lui, remit Angélique à demi morte dans son fauteuil, releva violemment son casque, s'avança vers le colonel, les yeux baissés et les joues couvertes de rougeur, et lui jura sur son honneur qu'il aimait Angélique de toute son ame, mais que jusqu'à ce jour, pas un mot qui ressemblât à un aveu ne s'était échappé de ses lèvres. Il n'avait que trop douté de l'amour d'Angélique; ce moment seul lui avait révélé tout son bonheur, et il espérait de la générosité d'un homme aussi noble, de la tendresse d'un père, un consentement qui devait tous les rendre heureux.

Le colonel toisa le major d'un regard, lança un sombre coup d'œil à Angélique, puis s'avança au milieu de la chambre, les bras croisés, immobile comme quelqu'un qui hésite à prendre un parti. Il marcha quelque temps,

s'arrêta devant la baronne qui avait pris Angélique dans ses bras, et qui cherchait à la consoler : — Quel rapport, dit-il d'une voix sourde et cherchant à retenir sa colère, quel rapport a ton rêve absurde avec le comté ?

Aussitôt Angélique se jeta à ses pieds, baisa ses mains, les couvrit de larmes, et lui dit d'une voix à demi étouffée : Ah ! mon père ! — Mon père chéri ! Les yeux horribles qui me brûlaient le sein de leurs regards, c'étaient les yeux du comte ! C'était sa main de spectre qui m'entourait de liens de feu ! — Mais cette voix de jeune homme, qui m'appelait du milieu des fleurs, c'était Maurice ! mon Maurice !

— Ton Maurice ! s'écria le colonel en se détournant si violemment qu'Angélique tomba sur le parquet. Il se remit à marcher en disant à voix basse : — Ainsi c'est à des visions enfantines, à un amour caché que seront sacrifiés les sages projets d'un père, les espérances d'un homme d'honneur. Enfin, il s'arrêta devant Maurice : — Major, dit-il, vous savez combien je vous estime ; je n'aurais pas trouvé de gendre qui me fût plus cher que vous ; mais le comte Aldini a ma parole, et je lui dois autant qu'un homme peut devoir à un autre. Ne croyez pas cependant que je veuille jouer ici

le rôle d'un père tyrannique et opiniâtre. Je cours auprès du comte, je lui dirai tout. Votre amour me coûtera peut-être un combat sanglant, il me coûtera peut-être la vie! n'importe, j'y cours! Attendez ici mon retour!

Le major jura avec enthousiasme qu'il aimerait mieux mille fois perdre la vie que de souffrir que le colonel s'exposât au moindre danger. Le colonel s'éloigna rapidement, sans lui répondre.

A peine le colonel eut-il quitté la chambre que les deux amans se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et se jurèrent un amour invariable, une fidélité éternelle. Angélique dit que ce n'était qu'au moment où le colonel lui avait fait connaître les prétentions du comte qu'elle avait compris toute la force de son amour pour Maurice, et qu'elle aimerait mieux mourir que de devenir l'épouse d'un autre. Il lui semblait, dit-elle, qu'elle avait deviné combien Maurice la chérissait aussi; alors ils se rappelèrent et se redirent tous les momens où leur amour s'était trahi, et ils se livrèrent à leur ravissement, oubliant tous les obstacles, toute la colère du colonel, et se mirent à se réjouir comme des enfans. La baronne, profondément émue, leur promit de faire tout au

monde pour détourner le colonel d'une union qui, sans qu'elle pût s'en rendre compte, lui faisait horreur.

Une heure à peu près s'était écoulée, lorsque la porte s'ouvrit; et au grand étonnement de tous, on vit entrer le comte Aldini. Il était suivi du colonel, dont les regards étaient radieux. Le comte s'approcha d'Angélique, prit sa main, et la contempla en souriant douloureusement et d'un air amer. Angélique balbutia, et dit presqu'en défaillant : Oh!... ces yeux!..

— Vous pâlissez comme la première fois que j'entrai dans ce salon, mademoiselle, dit le comte. Suis-je encore à vos yeux un spectre effrayant? Non, remettez-vous, Angélique; ne craignez rien d'un homme inoffensif, qui vous aime avec toute la tendresse, avec toute l'ardeur d'un jeune homme; qui ne savait pas que vous aviez donné votre cœur, et qui était assez insensé pour prétendre à votre main. Non! — La parole même de votre père ne me donne pas le moindre droit à une félicité que vous seule pouvez dispenser. Vous êtes libre, mademoiselle! mon regard même ne doit plus vous rappeler l'effroi qu'il vous a causé; bientôt, demain peut-être, je retournerai dans ma patrie.

— Maurice! Maurice! s'écria Angélique au

comble de ses vœux, et elle se jeta dans les bras de son bien-aimé.

— Le comte frémissait de tous ses membres, un feu extraordinaire jaillissait de ses yeux, ses lèvres tremblaient, il laissa échapper un son inarticulé; mais, se tournant vivement vers la baronne, et lui faisant une question indifférente, il parvint à contenir le sentiment qui le dominait.

Pour le colonel, il s'écria plusieurs fois : Quelle grandeur d'ame! Quelle générosité! Qui pourrait l'égaler en noblesse? Vous serez mon ami pour la vie! — Puis il pressa sur son cœur le major, Angélique, la baronne, et dit en riant qu'il ne voulait rien savoir du complot qu'ils avaient formé, mais qu'il espérait qu'Angélique ne souffrirait plus du mal que lui causaient les yeux de revenans.

La journée était avancée; le colonel pria le major et le comte de prendre place à sa table. On envoya chercher Dagobert, qui arriva bientôt brillant de joie et de gaîté.

En se mettant à table, on s'aperçut que Marguerite manquait. On annonça qu'elle s'était renfermée dans sa chambre, et qu'elle avait déclaré qu'elle était malade et hors d'état de paraître.

— Je ne sais, dit le baron, ce qui se passe depuis quelque temps dans la tête de Marguerite; elle est remplie d'humeurs capricieuses et d'obstination; elle pleure, elle rit sans motif, et ses idées chimériques sont souvent telles qu'elle se rend insupportable.

— Ton bonheur cause la mort de Marguerite, murmura Dagobert à l'oreille du major.

— Visionnaire, répondit le major également à voix basse, ne le trouble pas ce bonheur!

Jamais le colonel ne s'était montré d'une humeur plus charmante; jamais la baronne, qui avait si long-temps éprouvé des soucis pour le sort de son enfant, ne s'était trouvée plus complètement heureuse; et comme Dagobert se livrait à tous les élans de la joie, comme le comte, oubliant sa blessure encore toute récente, donnait un libre essor aux traits de son esprit varié, tous les convives semblaient former une guirlande d'heureux auprès du couple fortuné.

Le crépuscule était venu; le plus noble vin brillait dans le cristal, et l'on buvait gaîment aux deux époux, lorsque la porte de la salle s'ouvrit doucement. Marguerite s'avança d'un pas incertain, couverte d'une blanche robe de

nuit, les cheveux épars, pâle, et les traits immobiles. — Marguerite, quelle est cette folie? s'écria le colonel. Mais Marguerite, sans le regarder, s'avança lentement vers le major, posa sa main glacée sur son sein, plaça un baiser presque insensible sur son front, et murmura d'une voix sourde : Que le baiser d'une mourante porte bonheur au joyeux fiancé! — Et elle tomba sans mouvement.

— La malheureuse se meurt d'amour pour le major! dit Dagobert bas au comte.

— Je le sais! répondit le comte. Sans nul doute, elle a fait la folie de prendre du poison.

— Au nom du ciel! s'écria Dagobert épouvanté, et il s'élança sur le fauteuil où l'on avait déposé Marguerite. Angélique et la baronne étaient auprès d'elle, lui faisant respirer des sels et lui frottant le front d'eaux spiritueuses. Lorsque Dagobert s'approcha, elle venait d'ouvrir les yeux.

— Sois tranquille, ma chère enfant, dit la baronne, tu es malade, cela se passera.

— Oui, répondit Marguerite en souriant, cela se passera bientôt, car j'ai pris du poison!

Angélique et la baronne poussèrent de grands cris. — A tous les diables la folle! s'écria le

colonel en fureur! — Que l'on coure chez le médecin! Allez! Amenez sur l'heure le premier qu'on trouvera!

Les laquais, Dagobert lui-même, voulurent courir exécuter ses ordres. Arrêtez! dit le comte, qui jusqu'à ce moment était resté fort tranquille, vidant avec complaisance son verre, rempli de vin de Syracuse, sa boisson favorite. — Arrêtez! Si Marguerite a pris du poison, il n'est pas besoin de médecin; dans ce cas, je suis le meilleur médecin possible. Laissez-moi faire.

Il s'approcha de Marguerite, qui était retombée dans un évanouissement, et qui éprouvait de temps en temps des secousses nerveuses. Il se baissa sur elle; on remarqua qu'il tirait de sa poche un petit étui, dans lequel il prit une substance qu'il tint entre ses doigts, et dont il frotta le dos et la poitrine de Marguerite; puis il dit, en s'éloignant d'elle: — Cette fille a pris de l'opium, mais je puis la sauver par des remèdes qui me sont connus.

Sur l'ordre du comte, Marguerite fut transportée dans sa chambre, où il resta seul avec elle. — Pendant ce temps, la femme de chambre de la baronne avait trouvé dans la chambre de Marguerite la fiole qui contenait les

gouttes d'opium recommandées depuis quelque temps à Mme de Grenville. La malheureuse l'avait vidée tout entière.

— Le comte, dit Dagobert d'un air un peu ironique, est un homme bien merveilleux ! Il a tout deviné. Rien qu'en regardant Marguerite, il a su qu'elle avait pris du poison, et il en a reconnu l'espèce et la couleur.

Une bonne heure après, le comte reparut et annonça que la vie de Marguerite était hors de danger. Jetant un regard sur Maurice, il ajouta qu'il espérait aussi bannir de son ame le principe même du mal. Il demanda que la femme de chambre passât la nuit auprès de Marguerite, lui-même il voulait veiller dans la chambre voisine pour se trouver prêt à la secourir au besoin ; pour se disposer à cette nuit fatigante, il se remit à table avec les hommes, tandis qu'Angélique et la baronne, agitées par cette scène, se retiraient dans leur chambre.

Le colonel donna un libre cours à l'humeur que lui causait ce qu'il nommait le mauvais procédé de Marguerite. Maurice et Dagobert gardaient tristement le silence. Mais plus ils se montraient abattus, plus le comte laissait éclater une gaîté qui ne lui était pas ordinaire, et qui avait en effet quelque chose de cruel.

— Ce comte, dit en se retirant Dagobert à son ami, ce comte produit toujours sur moi un effet étrange; il me semble toujours qu'il y a quelque chose de surnaturel en lui.

— Ah! répondit Maurice, l'idée d'un malheur qui menace notre amour m'accable et m'oppresse!

Dans la même nuit, le colonel fut réveillé par l'arrivée d'un courrier venu dans la résidence. Le lendemain, il vint trouver la baronne, un peu troublé: — Nous serons bientôt forcés de nous séparer encore, ma chère Élise, dit-il en s'efforçant de paraître calme. La guerre va recommencer de nouveau, après un court intervalle de repos. Hier j'ai reçu l'ordre de me mettre en marche avec mon régiment dès qu'il sera possible, peut-être déjà la nuit prochaine.

La baronne pâlit d'effroi et fondit en larmes. Le colonel chercha à la consoler en disant qu'il était convaincu que cette campagne serait courte et glorieuse, et que la satisfaction avec laquelle il la commençait lui faisait pressentir qu'il n'avait nul péril à redouter. — Jusqu'à notre retour, ajouta-t-il, tu pourras aller dans nos terres avec Angélique. Je vous donnerai un guide qui égayera votre

solitude. Le comte Aldini part avec vous.

— Le comte ! Au nom du ciel ! s'écria la baronne. Le comte partir avec nous, après avoir rejeté son amour ! ... Un Italien adroit, qui sait cacher sa colère au fond de son cœur, et qui la laissera peut-être éclater au moment favorable ! Partir avec ce comte qui, je ne sais pourquoi, m'est devenu hier plus odieux que jamais !

—Hum, c'est à n'y pas tenir avec l'imagination et les rêves des femmes ! s'écria le colonel en frappant du pied. Elles ne comprennent pas la grandeur d'ame d'un homme supérieur, et elles se figurent qu'il n'y a que l'amour dans la vie ! Le comte a passé toute la nuit dans l'anti-chambre de Marguerite, comme il se le proposait. C'est à lui que j'ai porté d'abord la nouvelle de la guerre. Son retour dans sa patrie devient presque impossible ; et il a été accablé de cette nouvelle. Je lui ai offert de séjourner dans mes domaines. Après beaucoup d'hésitations, il a enfin accepté et il m'a donné sa parole de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour vous protéger et pour adoucir les ennuis de notre séparation. Tu sais tout ce que je dois au comte ; puis-je lui refuser un asile ?

La baronne ne put, n'osa rien répondre. Le colonel tint parole; dans la nuit suivante, les trompettes sonnèrent le départ, et les deux amans se séparèrent dans une douleur inexprimable.

Peu de jours après, lorsque Marguerite fut rétablie, la baronne partit pour sa terre avec Angélique. Le comte les suivit avec leurs gens.

Durant les premiers jours, le comte mit une délicatesse infinie dans ses rapports avec les deux dames; il ne leur rendit visite que lorsqu'elles en exprimèrent le désir, et demeura renfermé dans son appartement ou se livra à des promenades solitaires.

La guerre parut d'abord favorable à l'ennemi; mais bientôt le sort des armes changea, et la victoire se déclara dans les rangs où combattait le colonel. Le comte apportait toujours le premier les bonnes nouvelles, il était toujours le mieux instruit du sort des armées et de la marche du régiment du colonel. Dans plusieurs affaires sanglantes, ni le colonel ni le major n'avaient reçu la moindre blessure : les lettres les plus authentiques en faisaient foi. C'est ainsi que le comte paraissait toujours devant les deux dames comme un messager de bonheur; il se montrait plein de dévouement pour Angé-

lique, l'ami le plus tendre et le plus inquiet pour son père; et la baronne ne pouvait s'empêcher de reconnaître que le colonel avait bien jugé le comte, et que les préjugés qu'elle nourrissait contre lui étaient souverainement injustes. Marguerite elle-même semblait guérie de sa folle passion, et le calme, ainsi que la confiance, étaient rentrés dans le petit cercle.

Une lettre du colonel adressée à sa femme, et un billet que le major écrivit à Angélique achevèrent de dissiper tous les soucis. La paix avait été conclue dans la capitale de la France.

Angélique était ivre de joie et d'espérance, et c'était toujours le comte qui parlait avec feu des actions d'éclat de Maurice et du bonheur qui souriait à la jolie fiancée. Un jour enfin, il prit la main d'Angélique, et, la portant à son cœur, il lui demanda si elle le haïssait encore comme autrefois? Rougissant de honte, et les yeux humides de larmes, Angélique répondit qu'elle ne l'avait jamais haï, mais qu'elle aimait trop Maurice pour n'avoir pas rejeté avec horreur toute autre union. Le comte la regarda avec gravité, et lui dit solennellement : Angélique, regardez-moi comme un père. — Et il déposa sur son front un baiser que la pauvre enfant souffrit, car elle se rap-

pela que c'était ainsi que son père avait coutume de l'embrasser.

On s'attendait de jour en jour à voir revenir le colonel dans sa patrie, lorsqu'une lettre vint renverser toutes les espérances. Le major avait été assailli par des paysans, dans un village de la Champagne qu'il traversait pour regagner la frontière; on l'avait renversé de son cheval à coups de faux et de fléaux, et son domestique était parvenu à s'échapper. — Ainsi la joie qui remplissait déjà la maison fut changée en un désespoir sans égal.



SECONDE PARTIE.

Toute la maison du colonel était dans l'agitation. On voyait sans cesse monter et descendre les laquais couverts de riches livrées, et la cour était remplie de carosses qui amenaient les personnes invitées que recevait avec empressement le colonel, la poitrine couverte de décorations acquises dans la dernière campagne.

Dans sa chambre solitaire, parée comme une fiancée, était assise Angélique dans l'éclat

d'une beauté accomplie, embellie par la fraîcheur de la jeunesse. Sa mère était auprès d'elle.

— Ma chère enfant, lui dit-elle, tu as librement fait choix du comte Aldini pour ton mari. Autant ton père insistait autrefois sur cette union, autant-il s'est montré indifférent à ce sujet, depuis la mort du malheureux Maurice. Oui, il me semble maintenant qu'il ait lui-même partagé avec moi le douloureux sentiment que je ne puis te cacher. Il reste incompréhensible pour moi que tu aies si promptement oublié Maurice. — Le moment décisif approche. — Tu vas donner ta main au comte. — Examine bien ton cœur. — Il est encore temps! Puisse le souvenir du passé ne jamais obscurcir de son ombre le bonheur de ton union!

— Jamais, s'écria Angélique dont les yeux s'humectèrent de larmes; jamais je n'oublierai Maurice. Jamais je n'aimerai comme je l'ai aimé! Le sentiment que je ressens pour le comte est tout différent! Je ne sais comment il a su gagner mon ame! Non, je ne l'aime pas, je ne puis l'aimer comme j'aimais Maurice; mais j'éprouve comme si je ne pouvais pas vivre sans le comte, comme si je ne pouvais

penser, sentir que par lui! Un esprit invisible me dit sans relâche que je dois devenir sa femme, que sans lui il n'est plus d'existence pour moi. — J'obéis à cette voix qui semble la parole mystérieuse du destin....

Une femme de chambre entra pour annoncer qu'on n'avait pas encore trouvé Marguerite qui avait disparu depuis le matin; mais que le jardinier avait apporté un billet qu'il tenait d'elle, et qu'elle l'avait chargé de remettre à la baronne, lorsqu'il aurait achevé de porter ses fleurs au château.

Dans ce billet que la baronne ouvrit aussitôt se trouvaient ces mots:

« Vous ne me reverrez jamais. — Un sort fatal me chasse de votre maison. Je vous supplie, vous qui m'avez tenu lieu de mère, de ne pas me faire poursuivre. La seconde tentative que je ferais pour me donner la mort serait plus heureuse que la première. — Puisse Angélique savourer à longs traits son bonheur dont la pensée déchire mon ame. Adieu, soyez heureuse. — Oubliez la malheureuse

» Marguerite. »

— Cette folle a-t-elle juré de troubler toujours notre repos! s'écria la baronne irritée,

viendra-t-elle toujours se placer en ennemie, entre toi et l'époux que tu choisiras? — Qu'elle s'éloigne, qu'elle se retire où elle voudra, cette fille ingrate que j'ai traitée comme ma propre enfant; je ne veux plus me tourmenter à cause d'elle!

Angélique éclata en plaintes et en regrets, et pleura une sœur perdue; mais sa mère la pria sévèrement de ne pas troubler ce moment solennel par le souvenir d'une insensée. La société s'était réunie dans le salon; l'heure de se rendre à la chapelle où un prêtre catholique devait unir les époux venait de sonner. Le colonel conduisait la fiancée, et chacun se récriait sur sa beauté ravissante que rehaussait encore la simplicité de sa toilette; on attendait le comte. Un quart d'heure s'écoula, et il ne parut point. Le colonel alla le chercher dans son appartement. Il y trouva le valet de chambre qui lui dit que son maître s'était complètement habillé, et que, se trouvant subitement indisposé, il était descendu dans le parc pour respirer plus librement. Il avait défendu à ses gens de le suivre.

Cette démarche du comte agita le colonel; son cœur battit avec force; il ne put se rendre compte de l'inquiétude qu'il éprouvait.

Il fit dire à ses hôtes que le comte allait paraître à l'instant; en même temps, il fit prier un médecin célèbre qui se trouvait dans la société de se rendre auprès de lui, et ils descendirent ensemble dans le parc, suivis du valet de chambre, pour chercher le comte. En sortant d'une grande allée, ils se dirigèrent vers un massif où le comte avait coutume d'aller s'asseoir. Ils le virent assis sur un banc de gazon au pied d'un platane, la poitrine couverte de ses ordres étincelans, et les mains jointes. Il était appuyé contre le tronc de l'arbre, et les regardait fixement, l'œil immobile. Ils tressaillirent à cette horrible vue, car les yeux brillans du comte avaient perdu tout leur feu.

— Comte Aldini! que vous est-il arrivé? s'écria le colonel; mais point de réponse, point de mouvement, pas le plus léger souffle! Le médecin s'élança vers lui, ouvrit son habit, dénoua sa cravate, lui frotta le front; puis se tournant vers le colonel : — Tout secours est inutile. Il est mort. Il vient d'être frappé d'apoplexie. — Le colonel, rassemblant tout son courage, le pria de garder le silence sur cet évènement. — Nous tuerons Angélique sur l'heure si nous n'agissons prudemment, lui

dit-il. Aussitôt, il emporta lui-même le corps dans un pavillon voisin, le laissa sous la garde du valet de chambre, et revint au château avec le médecin. En chemin il changea vingt fois de résolution, il ne savait s'il devait cacher cet évènement à la pauvre Angélique, ou se hasarder à tout lui dire avec calme.

En entrant dans la salle, il y trouva tout en désordre. Au milieu d'une conversation tranquille, les yeux d'Angélique s'étaient fermés tout à coup, et elle était tombée évanouie. Elle était étendue sur un sopha dans la chambre voisine; non pas défaite ni pâle, mais les couleurs de ses joues étaient plus vermeilles, un charme inexprimable, une sorte d'extase céleste était répandue sur ses traits. — Le médecin, après l'avoir long-temps contemplée avec étonnement, assura qu'elle ne courait pas le moindre danger, et que mademoiselle de Grenville se trouvait plongée, d'une manière inconcevable, il est vrai, dans un sommeil magnétique. Il n'osait prendre sur lui de l'arracher à ce sommeil: mais elle ne devait pas tarder à se réveiller d'elle-même.

Pendant ce temps on se parlait d'un air mystérieux dans l'assemblée. La mort du comte s'était répandue on ne savait comment; chacun

s'éloigna en silence; seulement d'instant en instant on entendait rouler une voiture qui partait.

La baronne, penchée sur sa fille, aspirait chaque trait de son haleine. Angélique murmurait des paroles que personne ne pouvait comprendre. Le médecin ne souffrit pas qu'on la déshabillât; il ne permit pas même qu'on la délivrât de ses gants; le moindre attouchement pouvait lui devenir funeste.

Tout à coup Angélique ouvrit les yeux, se releva, et s'écria d'une voix retentissante : Il est là. — Il est là. Puis elle s'élança vers la porte du salon qu'elle ouvrit avec violence, traversa les anti-chambres, et franchit les degrés avec une rapidité sans égale.

— Elle a perdu l'esprit! O Dieu du ciel! elle a perdu l'esprit, s'écria sa mère.

— Non, non, rassurez-vous, dit le médecin; ce n'est point de la folie; mais il se passe quelque chose d'extraordinaire. Et il s'élança sur les pas de la jeune fille.

Il vit Angélique passer comme un trait la porte du château et courir sur la route, les bras étendus; son riche voile de dentelle et ses cheveux, qui s'étaient détachés, flottaient au gré du vent.

Un cavalier accourut au-devant d'elle, se jeta à bas de son cheval et s'élança dans ses bras. Deux autres cavaliers qui le suivaient s'arrêtèrent également et mirent pied à terre.

Le colonel, qui avait suivi en toute hâte le médecin, s'arrêta devant ce groupe dans un muet étonnement, et se frappa le front comme pour retenir ses pensées prêtes à l'abandonner.

C'était Maurice qui pressait avec ardeur Angélique sur son sein; auprès de lui étaient Dagobert et un jeune homme en uniforme de général russe.

— Non, non, s'écria plusieurs fois Angélique en serrant convulsivement son bien-aimé dans ses bras, non, jamais je n'ai été infidèle, mon tendre, mon loyal Maurice! — Ah! je le sais, disait Maurice, je le sais, mon ange. C'est un démon qui t'a entourée de ses piéges infernaux.

Et il emporta plutôt qu'il ne conduisit Angélique vers le château, tandis que les autres suivaient en silence. Ce ne fut qu'à la porte de sa demeure que le colonel retrouva la force de parler. Il regarda autour de lui d'un air étonné, et s'écria : Quelles sont donc toutes ces apparitions?

— Tout s'éclaircira, répondit Dagobert; et

il présenta au colonel l'étranger comme le général russe Bogislav Sohilow, ami intime du major.

Arrivé dans le château, Maurice, sans faire attention à l'effroi de la baronne, demanda d'un ton brusque : Où est le comte Aldini?

—Chez les morts! répondit le colonel d'une voix sourde. Il a été frappé d'apoplexie il y a une heure.

Angélique trembla de tous ses membres.

—Oui, dit-elle, je le savais. Au moment où il mourut, je ressentis une commotion comme si un cristal se brisait en moi; j'éprouvai un état singulier, et sans doute mon rêve me revint, car lorsque je me réveillai, les yeux terribles n'avaient plus de puissance sur moi; j'étais dégagée de tous les liens de feu qui m'avaient environnée. — J'étais libre. — Je vis Maurice. — Il venait. — Je courus au-devant de lui. A ces mots, elle s'attacha tendrement à son bien-aimé, comme si elle eût craint de le perdre encore.

—Dieu soit béni! dit la baronne en levant les yeux au ciel; je sens diminuer le poids qui oppressait mon cœur; je suis délivrée de l'inquiétude mortelle qui s'était emparée de moi depuis qu'Angélique devait donner sa main au comte.

Le général Sohilow demanda à voir le cadavre. On le conduisit au pavillon. Lorsqu'on découvrit le drap qu'on avait étendu sur le corps, le général recula tout à coup, et s'écria d'une voix troublée : C'est lui ! — Par le Dieu du ciel, c'est lui !

Angélique était tombée profondément endormie dans les bras du major. On la transporta dans sa chambre. Le médecin prétendit que ce sommeil était bienfaisant, et calmerait l'agitation violente de ses esprits, qui la menaçait d'une maladie grave.

Nul des conviés ne restait au château. — Il est temps enfin, dit le colonel, de découvrir ces terribles mystères. Dis-nous, Maurice, quel ange sauveur t'a rappelé à la vie.

— « Vous savez, dit Maurice, par quelle trahison je fus attaqué dans un village près des frontières. Frappé par un coup de faux, je tombai de cheval entièrement privé de mes sens. J'ignore combien de temps je restai dans cette situation. Dans un demi-réveil, et l'esprit encore voilé par la douleur, j'éprouvai la sensation qu'on ressent en voyageant en voiture. Il était nuit sombre. Plusieurs voix chuchotaient auprès de moi ; c'était la langue française dont on se servait. Ainsi j'étais dans les

mains de l'ennemi ! — Cette pensée s'offrit à moi entourée de terreur, et je retombai dans mon évanouissement. Alors suivit un état qui ne m'a laissé d'autre souvenir que des douleurs violentes, dont ma tête était atteinte. Un matin, je me réveillai l'esprit parfaitement libre. Je me trouvai dans un lit élégant, presque somptueux, tendu de rideaux de soie, ornés de franges et de glands massifs. La chambre, vaste et élevée, était couverte de tapis, et remplis de meubles lourdement dorés, à l'antique mode française. Un inconnu me regardait presque courbé sur moi, et s'élança vers un cordon de sonnette, qu'il tira fortement. Peu de minutes après, la porte s'ouvrit, et deux hommes entrèrent. L'un deux était âgé, il portait un habit brodé et la croix de Saint-Louis à sa boutonnière. Le plus jeune s'approcha de moi, tâta mon pouls et dit à l'autre : Tout danger est passé ! il est sauvé !

» Le plus vieux s'annonça alors à moi comme le chevalier de Tressan, dans le château duquel je me trouvais. Il était en voyage, me dit-il, et il passait par le village où j'avais été attaqué au moment où les paysans se disposaient à me piller. Il parvint à me délivrer de leurs mains. Alors il me fit transporter dans sa voi-

ture, et reprit avec moi le chemin de son château, qui était éloigné de toute communication avec les routes militaires. Là il m'avait fait soigner des blessures que j'avais reçues à la tête par son chirurgien, homme fort habile. Il conclut en me disant qu'il aimait ma nation, qui l'avait bien accueilli dans les temps calamiteux de la révolution, et qu'il se réjouissait de pouvoir m'être utile. Tout ce qui pouvait me soulager ou me plaire dans son château était à mon service, et il ne souffrirait pas que je le quittasse avant d'être parfaitement rétabli. Il déplorait, au reste, l'impossibilité où il se trouvait de faire connaître à mes amis le lieu de mon séjour.

» Le chevalier était veuf, ses fils absens; ainsi je me trouvai seul avec lui, le chirurgien et les nombreux domestiques du château. Ma santé se rétablissait doucement, et le chevalier faisait tous ses efforts pour me rendre agréable le séjour de sa terre. Sa conversation était spirituelle, et ses vues plus profondes qu'elles ne le sont d'ordinaire chez sa nation. Il parlait d'arts, de sciences; mais, autant qu'il le pouvait, il s'abstenait de faire mention des évènemens du temps. Ai-je besoin de dire que mon Angélique était mon unique pensée, et que ma

plus vive douleur était de la savoir affligée de ma mort!—Je tourmentais sans relâche le chevalier pour qu'il fît parvenir mes lettres au quartier-général. Il s'excusa en me disant qu'il ne savait dans quelle direction se dirigeaient alors nos armées; et il me consola en m'assurant que dès que je serais guéri il m'aiderait à retourner dans ma patrie. D'après ses discours, je dus conclure que la guerre avait recommencé avec plus d'acharnement, et que les armes avaient été défavorables aux alliés, ce qu'il me taisait par délicatesse.

» Mais je n'ai besoin que de retracer quelques circonstances isolées pour justifier les singuliers soupçons que Dagobert a conçus.

» J'étais déjà à peu près délivré de la fièvre, lorsqu'une nuit je tombai dans un état de rêverie incroyable, dont le souvenir, bien que confus, me fait encore frémir. Je vis Angélique, mais c'était comme si son corps n'eût été qu'une vapeur tremblottante, que je m'efforçais vainement de saisir. Une autre créature se glissait entre elle et moi, s'appuyait sur ma poitrine, y plongeait la main pour s'emparer de mon cœur; et au milieu des douleurs les plus affreuses, je me sentais saisir d'une volupté infinie. Le lendemain matin, mon premier re-

gard tomba sur un portrait qui était suspendu au pied de mon lit, et que je n'avais jamais remarqué. Je fus effrayé du fond de mon ame, car c'était Marguerite dont les yeux noirs et animés étaient fixés sur moi. Je demandai au domestique d'où venait ce portrait et qui il représentait. Il me dit que c'était celui de la nièce du chevalier, la marquise de Tressan ; que ce portrait avait toujours été là, et que je ne l'avais remarqué ce matin-là que parce qu'on avait enlevé la veille toute la poussière qui le couvrait. Le chevalier confirma cette réponse du domestique. Depuis, chaque fois que je voulais rêver à Angélique, Marguerite s'offrait devant moi. J'étais en quelque sorte étranger à mes propres sensations, une puissance extérieure disposait de mes pensées, et, dans le délire que me causait cette lutte, il me semblait que je ne pouvais me débarrasser de Marguerite. Je n'oublierai jamais les angoisses de cette cruelle situation.

» Un matin, j'étais étendu sur un sopha près de la fenêtre, me ranimant aux douces exhalaisons que m'envoyait la brise matinale, lorsque j'entendis au loin les éclats de la trompette. — Aussitôt je reconnais la joyeuse fanfare de la cavalerie russe ; mon cœur bondit de joie, il me semble que chaque son de cet

air m'apporte les paroles consolantes de mes amis, qu'ils viennent me tendre la main, me relever du cercueil où une puissance ennemie m'avait renfermé ! — Quelques cavaliers accoururent avec la rapidité de l'éclair. Je les regarde. —Bogislav! mon Bogislav! m'écriai-je dans l'excès de mon ravissement. Le chevalier entre dans ma chambre, pâle et troublé ; il m'annonce qu'on lui envoie inopinément des soldats à loger, il prononce quelques mots d'excuse; moi, sans l'écouter, je m'élance au bas des marches, et je cours tomber dans les bras de Bogislav !

» A mon grand étonnement, j'apprends alors que la paix est conclue depuis long-temps; et que la plupart des troupes sont en pleine retraite : toutes choses que le chevalier m'avait cachées, tandis qu'il me retenait comme un prisonnier dans son château. Personne de nous ne pouvait deviner les motifs de cette conduite, mais chacun soupçonnait une menée sourde et déloyale. Dès ce moment, le chevalier ne fut plus le même; il se montra constamment grondeur, tracassier; et lorsque je le remerciais avec chaleur de m'avoir sauvé la vie, il ne me répondait que par un sourire rusé et ironique.

» Après vingt-quatre heures de halte, Bo-

gislav se mit en route, et je laissai avec joie le vieux château derrière moi. — Maintenant, Dagobert, c'est à toi de parler.

« — Qui pourrait douter de la force des pressentimens que nous renfermons dans notre ame? dit Dagobert. Pour moi, je n'ai jamais cru à la mort de mon ami. L'esprit qui nous révèle la destinée dans nos rêves me disait que Maurice vivait et qu'il était retenu loin de nous par des liens merveilleux. Le mariage d'Angélique avec le comte déchirait mon cœur. — Lorsque je vins ici, il y a quelque temps, lorsque je trouvai Angélique dans une dispotion d'esprit qui, je l'avoue, me causa de l'horreur parce que j'y voyais l'effet d'une puissance surnaturelle, je formai la résolution de faire un pèlerinage en pays étranger pour chercher mon Maurice. Je ne vous parlerai pas du bonheur, du ravissement que j'éprouvai en retrouvant sur les bords du Rhin Maurice qui revenait en Allemagne avec le général Sohilow.

» Tous les tourmens de l'enfer s'emparèrent de lui en apprenant le mariage d'Angélique et du comte. Mais toutes ses malédictions, toutes ses plaintes cessèrent lorsque je lui fis part de certains soupçons que je nourrissais, et lors-

que je l'assurai qu'il était en mon pouvoir de détruire toutes les intrigues du comte. Le général Sohilow tressaillit en entendant prononcer le nom du comte, et lorsque je lui eus décrit sa tournure, son langage et ses traits, il s'écria : Sans nul doute, c'est lui! c'est lui-même! »

—Apprenez, dit le général en interrompant Dagobert, apprenez qu'il y a plusieurs années ce comte Aldini m'a enlevé à Naples, par un art infernal qu'il possède, une femme que j'adorais. Au moment où je plongeai mon épée dans le corps de ce traître, ma fiancée fut séparée de moi pour jamais. Je fus forcé de m'enfuir, et le comte, guéri de sa blessure, parvint à obtenir sa main. Mais le jour de leur mariage, elle fut atteinte d'une crise nerveuse dans laquelle elle succomba!

— Ciel! s'écria la baronne, un sort semblable attendait cette enfant! — Et cette terrible apparition dont nous parlait Maurice le soir où le comte vint pour la première fois nous surprendre et nous causer tant d'effroi!

—Je vous disais dans ce récit, dit Maurice, que la porte s'était ouverte avec fracas; il me sembla qu'une figure vague et incertaine traversait la chambre. Bogislav était près d'ex-

pirer d'effroi. Je parvins difficilement à le rappeler à lui-même ; enfin il me tendit douloureusement la main et me dit : Demain, toutes mes souffrances seront terminées ! — Sa prédiction se réalisa, mais d'une autre manière qu'il l'avait pensé. Le lendemain, dans le plus épais de la mêlée, il fut atteint à la poitrine, d'un coup de biscayen qui le renversa de son cheval. La balle avait frappé sur son sein le portrait de la belle infidèle, et l'avait brisé en mille pièces. Il fut ainsi préservé d'une blessure mortelle, et ne reçut qu'une contusion dont il guérit facilement. Depuis ce temps mon ami Bogislav a recouvré le calme de son cœur.

Rien n'est plus vrai, dit le général, et le souvenir de la bien-aimée que j'ai perdue ne me cause plus qu'une mélancolie à laquelle je trouve des charmes. — Mais laissons notre ami Dagobert terminer son histoire.

« — Nous nous remîmes tous trois en route, dit Dagobert. Ce matin, au point du jour, nous arrivâmes dans la petite ville de P.***, située à six milles d'ici. Nous comptions y rester quelques heures, et repartir. Tout à coup je crus voir Marguerite s'élancer d'une chambre de l'auberge où nous étions, et accourir

vers nous. C'était elle, pâle et les yeux égarés! Elle tomba aux genoux du major, les embrassa en s'accusant des crimes les plus noirs, jura qu'elle avait mille fois mérité la mort, et le supplia de l'égorger sur l'heure. Maurice la repoussa avec horreur, et s'échappa. »

— Oui! s'écria le major, en voyant Marguerite à mes pieds, toutes les souffrances que j'avais éprouvées dans le château s'emparèrent encore de moi, et j'éprouvai une fureur que je n'avais jamais ressentie. J'étais sur le point de plonger mon épée dans le sein de Marguerite, lorsque, rassemblant toutes mes forces, je parvins à m'enfuir.

« — Pour moi, reprit Dagobert, je relevai Marguerite et je la portai dans sa chambre. Bientôt je parvins à la calmer; et j'appris, par ses discours entrecoupés, ce que j'avais soupçonné. Elle me donna une lettre qu'elle avait reçue la veille, à minuit, du comte Aldini. La voici. »

Dagobert tira une lettre de sa poche et lut ce qui suit.

« Fuyez, Marguerite! tout est perdu!
» L'homme odieux approche! Toute ma science
» ne peut rien contre le destin, qui m'en-
» traîne au moment de réussir. — Marguerite,

» je vous ai initiée dans des mystères dont la » connaissance eût anéanti une femme ordi- » naire; mais votre esprit robuste, votre intel- » ligence élevée, ont fait de vous un digne » sujet. Vous m'avez bien assisté. Par vous, » j'ai dominé l'ame d'Angélique. Pour vous en » récompenser, j'ai voulu assurer le bonheur » de votre vie; mais toutes mes opérations ont » été vaines. Fuyez! fuyez pour éviter votre » perte! Pour moi, je le sens, le moment qui » approche me donnera à la mort. Dès que ce » moment viendra, j'irai sous l'arbre à l'om- » bre duquel nous avons si souvent parlé de » cette science mystérieuse. — Marguerite, » renoncez à ces secrets! La nature est une » mère cruelle, elle tourne ses forces contre » ses enfans audacieux qui cherchent à soule- » ver ses voiles. — Je tuai jadis une femme au » moment où j'allais me plonger avec elle dans » les délices de l'amour. Et cependant, in- » sensé que j'étais, j'espérais encore faire » servir ma science impuissante à me procurer » le bonheur! Adieu, Marguerite! Retournez » dans votre patrie; le chevalier de Tressan » aura soin de vous. Adieu! »

Un long silence suivit la lecture de cette lettre.

— Il faut donc, dit à voix basse la baronne, que je croie à des choses contre lesquelles mon cœur s'est toujours révolté ? Mais comment Angélique a-t-elle pu oublier si promptement Maurice ? Je me souviens qu'elle était plongée dans une exaltation continuelle, et que son penchant pour le comte se déclara d'une façon singulière. Elle m'avoua que chaque nuit elle rêvait du comte, et que ces rêves lui procuraient de douces extases.

— Marguerite m'a avoué qu'elle murmurait chaque nuit le nom du comte à l'oreille d'Angélique, reprit Dagobert, et que le comte lui-même s'avançait quelquefois vers la porte, et y demeurait quelques instans les yeux fixés sur votre fille endormie, et les bras étendus vers elle. — Mais sa lettre n'a pas besoin de commentaire. Il est certain que le comte exerçait une grande puissance magnétique, et qu'il l'employait à captiver les forces psychiques. Il était en relation avec le chevalier de Tressan, et il appartenait à cette école qui compte beaucoup d'adeptes en France et en Italie, et dont le vieux Puységur était le chef. Je pourrais pénétrer plus avant dans ces moyens mystérieux, et je pourrais vous expliquer tout ce qui vous paraît surnaturel dans l'influence

qu'exerçait le comte. — Mais laissons cela pour aujourd'hui.

— Oh ! pour toujours, s'écria la baronne. Plus rien de ce monde sinistre où règne l'épouvante ! Grâces soient rendues au ciel de nous avoir délivrés de cet hôte terrible.

Le lendemain on revint à la ville. Le colonel et Dagobert restèrent seuls pour veiller à la sépulture du comte.

Depuis long-temps Angélique était l'heureuse femme du major. Un soir, par un temps orageux de novembre, toute la famille était rassemblée auprès du feu avec Dagobert, dans le même salon où le comte Aldini avait fait son apparition en manière de spectre. Comme alors, les voix mystérieuses des esprits que l'ouragan et les vents avaient réveillés sifflaient et mugissaient sur les toits.

— Vous rappelez-vous..... dit la baronne, les yeux étincelans, vous souvenez-vous encore...

— Surtout point d'histoires de spectres ! s'écria le colonel.

Mais Angélique et Maurice ne purent s'empêcher de dire ce qu'ils avaient ressenti ce soir-là, comme ils s'étaient déjà aimés au-delà de toute expression ; et ils se plurent à rappe-

ler les plus petites circonstances qui s'étaient alors passées.

— N'est-ce pas, Maurice, dit Angélique, ces récits ne t'effraient pas? Ne te semble-t-il pas, comme à moi, que la voix merveilleuse des vents ne nous parle plus que de notre amour?

— Oui, sans doute, s'écria Dagobert. Et la machine à thé même, avec ses sifflemens, ne me semble plus renfermer que des petits esprits domestiques qui fredonnent une chanson de berceau.

Angélique cacha sa figure, couverte de rougeur, dans le sein de l'heureux Maurice.

FIN DU SPECTRE FIANCÉ ET DU DERNIER VOLUME.


702560

Hoffman portait les prénoms de *Ernest Théodore Guillaume*, et non pas *Amédée*, comme l'ont nommé des biographes. Un de ses amis lui demandait un jour pourquoi son nom était précédé, sur le titre de ses ouvrages, des initiales E. T. A. au lieu de E. T. G. Il lui répondit que cette faute d'impression avait été commise sur son premier livre, et comme sa monnaie littéraire se trouvait ainsi frappée à ce chiffre dès sa première émission, il n'avait pas jugé à propos de la changer. Nous avons scrupuleusement imité son insouciance à cet égard.

TABLE.

